ROMANS ET RÉCITS N° 75

L'HÉROÏQUE MISÈRE

DE

MIGUEL DE CERVANTES

esclave barbaresque

PAR

Martial Douël

(Alger, 1576-158o)

« Si le temps me le permettait je vous dirais à présent quelque chose de ce que fit ce soldat, ce qui, j'en suis sûr, vous intéresserait et vous étonnerait beaucoup plus que le récit Je mes propres aventures.
(Dom Quichotte, 1re partie, ch. XI).

PARIS (VIe)
ÉDITIONS DE LA VRAIE FRANCE

92, RUE BONAPARTE, 92

1930

Autres livres à télécharger sur le site
https://abbassa.wordpress.com

LIVRE PREMIER

La première Évasion

Ce 29 de septembre 1575, l'éblouissante ville des Raïs, El Djezaïr la bien gardée, n'était qu'une clameur. De ses mille terrasses étagées, vers la mer incandescente, dix mille voix frénétiques répondaient à la sourde voix des canons annonçant du large le retour glorieux d'une course impatiemment attendue.

Déjà, fendant la brume de chaleur qui voilait la mer, apparaissaient l'un après l'autre, rames levées, voiles basses, masqués par la fumée de leurs artilleries, les galères, galiotes et brigantins barbaresques. A la prise, derrière la galère du Capitan Arnaute Mami, une haute frégate suivait, désemparée, dont le Capitan arborait le pavillon qui était du roi d'Espagne. Don Felipe, l'ennemi héréditaire, et la foule acclamait le vainqueur. Derrière, à la file, elle saluait de même les galiotes, toutes pareillement couvertes

de drapeaux, flammes et pavillons multicolores, de Dali Mami, le Grec boiteux, fortes de vingt-deux bancs de rames, de Mourad Raïs l'Espagnol qu'on appelait « Maltrapillo » et des autres pirates, tous renégats, tous Européens : Hassan Fornaro le Génois, Caur Ali le Grec, Mami le Calabrais : en tout, avec quelques polacres et des barques, une douzaine de navires, forêt de mâts, fouillis de rames, rempart de canons, orgueil de la ville !Les galères successivement doublaient la passe, aux échos redoublés des canons, carguaient leurs voiles et gagnaient au rythme de plus en plus lent des volées de rames leur place d'amarrage. On accourait, les mains se tendaient, des cris perçants montaient du Bordj el Fanar, du môle, des remparts et des maisons à pic sur la mer.

Les ancres tombées, le débarquement commença dans l'ordre établi, et les curieux refluèrent de la Marine jusque vers Bab el Djezaïr. L'étroit espace était si encombré d'une foule composite, turcs, baldis, juifs, étrangers, arabes, kabyles, biskris, mozabites, qu'on pouvait à peine sauter des barques, et qu'il fallut de grandes clameurs et des coups aveuglément distribués pour avoir le passage. Tant bien que mal, cependant, et coupé de remous, le cortège officiel s'organisa.

Les premiers débarqués, lamentable défilé de

malheureux, hâves, décharnés, aveuglés par une lumière dont ils venaient de perdre l'habitude dans leurs faux-ponts, furent les rameurs, courbés sous les rames qu'ils allaient déposer dans les magasins du Beylick.

La foule les accueillit de ses injures ; ces chiens de chrétiens méritaient-ils mieux que leur méprisable sort ?... Par groupes de deux ou trois cents, ils descendaient de chacune des galères sur des barques, sautaient péniblement à terre et disparaissaient en criant pour se frayer un chemin le long du quai vers l'énorme bâtisse d'angle du môle, d'où ils gagnaient leurs bagnes les mains vides et le visage, morne.

Apres les chiourmes parut le Raïs de la marine, solennel, les mains sur la poignée d'un sabre immense, et précédé d'une petite garde ; la foule se recula, respectueuse, et il s'en fut vers Bab Djézira rendre compte au Pacha des prises dont Arnaute Mami venait de lui remettre une liste fort inférieure à la réalité. Alors seulement commencèrent à débarquer les équipages et les ballots, sous la surveillance des agents du Raïs armés de bâtons. Et c'était une étrange confusion, des cris de joie, des interpellations en turc, en arabe, en portugais, en castillan, voire en cette singulière langue franque que comprenaient à peu près tous ces gens venus des quatre coins de l'univers.

Plus loin, chargés de leurs armes et de leur part de butin, descendaient les ioldachs de l'expédition, visages bronzés, turbans blancs et rouges ornés de plumes d'autruche et pour certains d'une corne, allure dégagée sous la petite veste, le large pantalon et la ceinture éclatante. Ces « illustres et magnifiques seigneurs », sur lesquels nul n'aurait levé la main sans encourir la mort, se montraient satisfaits et donnaient tous les renseignements qu'on voulait sur l'expédition, les prises, la beauté de cette galère *El Sol* si fièrement amenée par la capitane d'Arnaute Mami, sur les nouveaux esclaves qui allaient enrichir la ville de leurs rançons.

Plus loin, des adolescents imberbes, frisés, parfumés, pantalons de soie tendre, ceintures brochées d'or, poignards damasquinés, vestes de satin brodé, turbans fins, chaînes d'or, attendaient par groupes, enlacés, immobiles et souriants, leurs maîtres les rudes corsaires. On se montrait ailleurs les graves caïds turcs avec leurs longs caftans gris à boutons d'argent, leurs barbes courtes et pointues, leurs manteaux rouges sur l'épaule ; des juifs se faufilaient, noirs de teint, bonnet ou chéchia sur la frange de cheveux obligatoire ; on voyait des Grecs subtils, de vieux caïds de l'intérieur en burnous blancs, des marchands libres avec les pourpoints, les fraises, les bonnets ou les chapeaux de leur pays, enfin des esclaves

chrétiens, humbles et craintifs : à peine vêtus de justaucorps sans manches en toile grise, coiffés d'un bonnet pareil, ils traînaient un bout de chaîne de fer rivé à leur cheville par un anneau à serrure ; quelques-uns étaient attachés deux par deux, et l'on en voyait qui n'avaient en place de nez ou d'oreilles que des cicatrices saignantes. C'étaient les porte-faix, courbés sous le poids des prises arrachées à leurs compatriotes, sans cesse menacés par la matraque de leurs gardiens et qui jetaient au passage des regards douloureux ou mauvais sur le luxe et la joie de leurs maîtres.

L'ombre s'allongeait cependant. Vidées de leur butin, les galiotes silencieuses gardaient encore, selon la règle, jusqu'au lendemain, le secret de leurs captifs dans les entreponts. La foule remontait en ville ; une brise du sud moirait l'eau dormante de reflets nacrés où les moindres rides traçaient d'immenses cercles d'un noir muet. Accablé de chaleur, le port s'endormait.

Un feu s'allumait sur le large, au haut de l'épaisse tour du môle ; la ville crépusculaire escaladait ses remparts, au-dessus desquels cent minarets, autant de palais, de bagnes, de sanctuaires et de bouges profilaient leur ombre sur le flamboiement d'un ciel de pourpre.

La nuit rapide tombait sur le nid de pirates illu-

miné, animé de musiques, tambourins et flûtes, hautbois et guitares, nuit de débauche avide et de lourdes ivresses, parfumée d'essences, empuantie d'aigreurs humaines et d'immondices. D'heure en heure, de quartier en quartier, les gardiens du Mezouar se répondaient ; et parfois, au souffle plus brûlant de la brise, on pouvait entendre le gémissement des esclaves à demi asphyxiés dans la pestilence de leurs bagnes, et celui des derniers captifs encore enfermés dans les faux ponts des galères, sur lesquels veillaient les silhouettes insaisissables de gardiens armés qui se lançaient, par intervalles, d'une galiote à l'autre, des mots de passe gutturaux.

*

* *

A l'aube du lendemain, la populace attendait sur le môle le débarquement des prisonniers qui devait suivre la prière du fedjer. Sur les galères un dernier branlebas amenait les malheureux aux bastingages. Ils allaient pénétrer les mystères de la trop fameuse cité barbaresque, cette Babylone, cette caverne, Cet abattoir de chrétiens si redouté de l'univers !

Le sirocco avait cédé pendant la nuit : une fraîcheur avivait le ciel ; la mer était sans rides. De grandes lueurs mauves annonçaient le soleil au-dessus des montagnes. La côte s'infléchissait du cap Matifou aux terrasses d'Alger ; la ville blanche et rose

étalait ses minarets de faïence, ses maisons amoncelées en voile latine, surmontées de sa kasbah triangulaire, ses remparts dévalant à pic sur la mer, son front de maisons et de mosquées baignées par le flot, son vaste arsenal semi-circulaire, près duquel une petite plage accédait à une porte basse percée dans la muraille ; et le silence matinal n'était troublé que par des appels de muezzins sur les minarets pavoisés, l'écho de voix lointaines et le bruit des rames de quelques légères barques en route pour le large.

Le long du môle, enfin, débarquèrent les captifs, abrutis, déguenillés, malodorants. Ils sautaient péniblement sur le quai, se cherchaient, s'appelaient et s'étreignaient désespérément sous le regard luisant des Turcs, des Maures et des Juifs attirés par ce spectacle. Et, malgré les efforts des gardiens pour les ranger en convois d'après leur importance, ces pauvres gens, séparés depuis une semaine les uns des autres, s'attardaient à échanger avec les leurs de suprêmes encouragements avant une séparation sans doute définitive. A la fin la menace des coups organisait les départs, et les groupes s'en allaient successivement d'un pas mécanique sous les injures inintelligibles d'une populace ameutée.

Les premiers en route furent ceux de Dali Mami. Huit jours auparavant, vers les Saintes Maries de Provence, les trois galères espagnoles *El Sol*, *la Men-*

doza et *la Higuera*, aux prises avec l'escadrille barbaresque, n'avaient succombé que sous le nombre, après plusieurs heures de lutte et la mort du capitaine Gaspar Pedro. Dali Mami, à l'abordage d'*El Sol*, s'était ainsi emparé d'une douzaine d'officiers, tous reconnus après interrogatoire pour nobles et riches Caballeros, bons à payer rançon. L'avide grec eût volontiers gardé pour lui tout ce butin ; mais il lui avait fallu compter avec le Raïs de la mer et les droits du Pacha : tous les esclaves devaient en effet, sitôt débarqués, être présentés à ce dernier, qui pouvait les retenir pour sa part légitime.

Quand, derrière l'un des gardiens à turbans, ces esclaves se mirent en marche, la foule ne s'ouvrit devant eux que pour les suivre de ses injures, les frapper et les salir d'ordures. Dans cet équipage, cependant, les Espagnols s'avançaient tête haute, si fiers que leurs agresseurs s'intimidèrent et finirent par se disperser.

En tête surtout, un groupe dominait cette accablante destinée : gens de guerre, mais en pitoyable appareil, nu-tête et nu-pieds, déchirés, salis, leur orgueil les redressait sous les outrages : c'étaient les survivants des régiments espagnols qui avaient combattu l'année précédente sous Don Juan d'Autriche à la Goulette. Ramenés en Italie par leur général quand il avait été appelé dans les Flandres, ils s'em-

barquaient joyeusement à Naples sur l'*El Sol*, et voguaient à pleines rames vers l'Espagne sans se douter qu'ils ne la reverraient pas de sitôt. Il y avait là deux capitaines, Diaz Carrillo de Quesada et Ruy Perez de Biedma, des alferez, des sergents, même de simples soldats, tels que Juan de Valcazar, et deux frères particulièrement considérés de tous : le cadet, Rodrigo de Cervantès, était à cette heure cruelle en fort mauvais point, malgré sa forte taille et son teint coloré ; l'aîné, par contre, restait impassible et sourcilleux. Plus petit, le bras gauche demi-paralysé d'une arquebusade qui lui avait coûté la main, le simple soldat Miguel de Cervantès Saavedra, le glorieux mutilé de Lépante, l'enfant de Alcala de Hénarès en terre de Castille, eût semblé souffreteux sans l'expression extraordinaire de deux yeux d'un noir ardent ; et son grand nez, son large front creusé d'une ride volontaire, son long visage aux pommettes fortes, à la barbe blonde en pointe, sa longue moustache fauve qui tombait sur une bouche frémissante exprimaient autant d'amertume que d'autorité.

Ils montaient péniblement vers leur prison. Passée la longue voûte sombre de Bab Djezira, et le poste des ioldachs qui leur lancèrent par divertissement, à la volée, des coups de leurs matraques, ils entrèrent dans le dédale des étroites rues en escalier,

arrivèrent sur une petite place, et firent halte sous des figuiers. Ils étaient devant le palais du Pacha : en face, sous un auvent de bois, ouvrait une porte menaçante encombrée de gardes arrogants et moustachus en caftans beiges ; ils y observèrent une allée et venue continuelle d'officiers, de dignitaires et même de femmes escortées et voilées. Mais personne ne semblait prendre garde à leur présence, et ils attendirent quelque temps, épuisés, jusqu'à émouvoir la pitié d'un esclave porteur d'eau qui reconnut des Castillans, leur tendit une cruche à laquelle ils se rafraîchirent successivement avec avidité et ne les quitta pas sans leur souhaiter courage.

Déjà les gardiens les poussaient à coups de trique dans le vestibule du Palais, puis dans une éblouissante cour de marbre, entourée d'arcades blanches à colonnettes légères, qu'ils traversèrent en plein soleil ; les arcades fourmillaient de curieux insolents. Une large baie leur ouvrit ensuite une seconde cour plus petite, ornée au milieu d'un vivier de faïence où chantait un jet d'eau ; à gauche un escalier de bois disparaissait à l'étage supérieur, et il y avait au fond, dans l'angle opposé, une grande fontaine.

Cette Cour était pleine de gens fort excités à travers lesquels les esclaves durent se glisser pour accéder à une salle de marbre lambrissée de bois doré ; là; sur Une estrade basse, les attendait un gros

personnage à turban, vêtu de blanc, fort brun et barbu, aux yeux bigles, et d'aspect débonnaire, entouré de conseillers brodés et endiamantés, accroupis autour de lui, raides sur leurs coussins.

Debout devant le Pacha, les Espagnols reconnurent leur maître Dali Mami, — qu'on appelait à Alger El Cojo, le boiteux — à son allure claudicante et à ses yeux sortis de la tête : il présentait ses prises avec un flot de paroles que le Pacha Ramdan n'écoutait guère. Quand il se tut, celui-ci fit approcher Quesada, blême, mais la tête haute, le considéra de près, le fit interroger par un de ses renégats sur son pays, son état, ses grades, ses moyens de rachat, et finalement étendit la main sur lui ; un des chaouchs aussitôt l'entraîna, cependant que le vieux Dali Mami obtenait son congé et se hâtait d'emmener le reste de ses esclaves ; le Pacha ne s'était montré ni trop exigeant ni trop clairvoyant !

*

* *

Après une interminable ascension à travers l'obscurité de ruelles couvertes et d'escaliers gluants, épuisés de chaleur et d'inanition, ils arrivèrent devant une étroite impasse qu'ouvrait une épaisse arcade mauresque sur deux frustes colonnes au fond, une porte basse accédait à un sordide escalier dont il leur fallut affronter à la file, courbés, en deux, la

fraîcheur nauséabonde : ils étaient arrivés.

A tâtons, ils descendirent, remontèrent, tournèrent, redescendirent encore, puis se trouvèrent dans une cour rectangulaire que surmontaient deux étages de galeries de bois sur des colonnettes usées. A leur arrivée, quelques esclaves traînèrent leurs chaînes au-devant d'eux, mais pas un n'entendait le castillan, et leur épuisement ne prêtait guère à des questions. Une cuve de pierre pleine d'eau, dans un coin de la cour, les attira d'abord ; ils y burent et s'y rafraîchirent le visage et les mains, tous ensemble, avec des soupirs ; puis, ayant reçu les trois petits pains durs qui allaient constituer leur ration quotidienne, les plus harassés les dévorèrent et se jetèrent sur les dalles pour dormir ; et les autres, dont Biedma et Miguel de Cervantès, après avoir sommairement exploré les aîtres, tinrent ensemble à voix basse une espèce de conseil.

Le bagne du Raïs Dali Mami n'était ni vaste ni somptueux ; tout en hauteur, ses trois étages, adossés à la maison du Patron plus haute encore, dominaient ce coin de la ville qui avait été la « Vieille Kasbah ». La cour donnait sur une rue tortueuse du quartier *Quetta Redjil* (coupe jambes) non loin de la mosquée de *Sidi Ramdan* ; une salle noire servait de taverne et un esclave y vendait les boissons permises et défendues aux musulmans du dehors comme

aux esclaves du dedans : mauvais lieu s'il en fût, il en montait souvent des échos suspects, des cris et des râles... En face, se trouvait un premier dortoir, longue et noire galerie meublée de nattes poussiéreuses à même les dallages, et dont les murs dégradés s'ornaient de guenilles pendues à de gros clous rouillés ; deux ou trois fiévreux y grelottaient. A la suite, un petit magasin sinistre abritait une réserve de chaînes, de cadenas, de carcans et de boulets de fer. Un escalier à vis, non loin de là, descendait dans les ténèbres.

Chacun des étages ouvrait sur des chambres pareilles. La terrasse était libre. Cervantès et Biedma en admirèrent l'horizon, toute la ville à leurs pieds, le rempart, la marine, le môle, le large et la baie éclatante. Mais la maison du Raïs surveillait cette retraite aérienne et, par delà, mille terrasses la défendaient : nulle illusion de liberté n'était permise !

Ils descendaient à peine qu'un jeune renégat, dans un pur castillan, appela les deux frères Cervantès, et à travers escaliers et couloirs tortueux les emmena vers la maison du Patron.

Dali Mami était vautré sur un amas de coussins, au pied duquel se prélassaient trois adolescents parfumés et plus qu'à moitié ivres. Dans un renfoncement, quatre musiciens poursuivaient une

plaintive cantilène. Fort excité par sa beuverie, le Raïs dressa la tête, regarda venir ses prisonniers, papelard, de ses gros yeux injectés, et les accueillit d'un rire qu'il crut bienveillant. Puis l'interrogatoire de rigueur commença, par l'intermédiaire du renégat. Et tout de suite la lenteur calculée des réponses de Cervantès, et la trop fière attitude des deux frères, rendirent au Grec la prudence menaçante qu'un vin trop généreux allait lui faire perdre. Il demanda :

— Leur nom, sans fraude et en vérité ?

— Rodrigo de Cervantès Saavedra, soldat, et Miguel son frère aîné, tous deux Castillans, de noble famille, mais si pauvres qu'il leur avait fallu aller chercher leur vie au loin...

— Leur grade ?

— Ceux qui, sur la galère du Patron, les avaient dépouillés pouvaient assurer qu'ils n'étaient que simples soldats...

— Où allaient-ils ?

— La guerre n'enrichit pas. Une année de dure campagne...

— Où servaient-ils ?

— Dans le régiment de Lope de Figueroa...

— Leurs combats ?

— Tunis et la Goulette.

— Contre les fils du Prophète ?

— Sans aucun doute... les obligeait à aller pren-

dre en Espagne un congé mérité quand la destinée contraire les avait jetés aux mains de leurs ennemis...

— Et celui-ci, où a-t-il perdu sa main ?

— Il voulait le savoir ?... Cette blessure, une arquebuse l'avait faite... pour prix de la victoire qui brisa l'orgueil des Ottomans, à Lépante !...

Mais Dali Mami, sarcastique :

— Victoire inutile, Espagnol ! Rasé à Lépante, notre grand amiral Euldj Ali coupa le bras de votre Don Juan d'Autriche à la Goulette... la barbe repousse, le bras jamais !... Aujourd'hui que feront pour vous et Don Juan et le duc de Sesa dont l'estime se marque dans les lettres que vous portiez ?... Que feront vos parents ?

Miguel eut un geste évasif :

— Nous sommes pauvres, et tu es le maitre !

Dali Mami brandissait les lettres :

— Par Allah, vous mentez !... Vous n'êtes ni pauvres ni humbles, et vous voulez me jouer !... De simples soldats, ceux que le propre frère du roi Don Felipe proclame dignes des plus belles récompenses... et que son noble compagnon Don Carlos d'Aragon, duc de Sesa, déclare l'objet de l'estime de tous ? A d'autres En Castille, n'avez-vous pas maisons et richesses... un père alcade, auditeur, conseiller, que sais-je ?... qui fera tout pour vous tirer d'ici au juste prix ?...

Cervantès secouait la tête.

— Nous te jurons le contraire... simples soldats nous sommes, sans un maravédis !... L'estime de Don Juan, celle du duc de Sesa n'ont point de valeur sonnante... et notre père, médecin obscur, le pauvre, avec ses quatre arpents de terre, c'est à grand-peine qu'il nourrit nos sœurs, et tout son avoir ne ferait pas cent réaux ! Mais peut-il condamner ses filles à mourir pour nous ?... je te fais juge !

— Billevesées, Castillans !... on vous connaît, toujours aussi pauvres qu'arrogants... Nous saurons vous faire parler !...

Il étendit le bras :

— Qu'on les sépare... et celui-ci, le muet (il désignait Rodrigo) qu'on l'enferme d'abord !...

Rodrigo parti, Miguel regarda le corsaire avec une insistance hautaine. Dali Mami, les dents serrées, revint à la charge :

— Ainsi, esclave, tu ne veux rien me dire de votre rançon ?...

— Nous n'avons rien, je te le répète...

— C'est ton dernier mot ?... Qu'on le mette aux fers, jusqu'à ce qu'il parle. Et faites venir les capitaines.

Sans une plainte Cervantès redescendit jusqu'au bagne entre les deux gardiens qui le bourraient de coups. Son frère avait disparu. Biedma, anxieux, les

attendait, pendant qu'un bruit sinistre de ferrailles rythmait le départ des autres esclaves pour le *Badistan*, le marché aux esclaves, où ils allaient être vendus aux enchères.

*

* *

Cervantès cependant était poussé dans le magasin aux fers auprès d'un billot de bois. Là, il se vit prestement encercler le cou et la cheville gauche de deux carcans réunis par une longue chaîne alourdie à son tiers inférieur d'un boulet de fer plein qui le fit chanceler quand il dut se lever. Ainsi enchaîné, on le conduisit par l'escalier à vis dans une longue cave nauséabonde où des basses fosses grillées béaient sur un couloir central. Il fut poussé dans un de ces réduits, attaché au mur par une seconde chaîne, et se trouva brusquement immobilisé dans des ténèbres méphitiques, discernant à peine la natte, la cruche d'eau douteuse, le baquet plein de mouches qui meublaient son cachot. Il pouvait à peine se remuer ; ses carcans lui entraient dans les chairs ; ses chaînes ferraillaient : il étouffait.

Alors, au fond de cet ignoble cachot, le soldat se vit si impuissant et si abandonné qu'il perdit tout courage. Il eût pleuré comme un enfant ; sa pensée retourna vers les jours heureux de sa jeunesse encore insouciante, et il se consola comme il put des

souvenirs qu'il évoquait.

Ce fut d'abord le visage de bonté de Donâ Léonor, la tendresse des yeux maternels cherchant au fond de ses yeux d'enfant la limpide vérité de son âme ; elle était penchée sur le lit du dernier né autour duquel les grands, son frère André et ses sœurs, Andrea et Luisa, riaient et criaient sans respect pour son sommeil ; leur père apparaissait, le front barré, pour imposer silence dans l'étroite chambre de la maison d'Alcala ; puis ils couraient vagabonder dans les champs d'alentour. Vie étroite, heureuse néanmoins, au foyer de ce fils du noble Juan de Cervantès, l'aïeul redouté, le descendant de l'antique famille des Saavedra de Galice, égale aux plus illustres d'Espagne, et lui-même corregidor de Osuna, en Andalousie, où il ne s'était pas enrichi.

Le père n'était pas toujours d'humeur facile ; homme droit, mais sombre et soucieux, il fléchissait cependant pour Miguel ses rigueurs ; c'était à lui qu'il aimait le mieux raconter les exploits des ancêtres, la noblesse des Saavedra et aussi la misère de son état de licencié-médecin chargé de sept enfants. Il lui faisait ces confidences au cours de promenades par les rues ombreuses de la chère Alcala, sur les bords verdoyants de la Pisuerga de Valladolid, dans les bois de la banlieue madrilène, le long du Manzanarès. Miguel, si jeune, comprenait à peine ;

mais c'étaient de vives images, et les facettes de ce miroir brisé lui renvoyaient un monde encore éclatant, dont sa vive imagination faisait un idéal ardent. Alcala, Valladolid et Madrid, où il avait connu la Poésie, quelles villes les eussent values ?... Les ténèbres de la Mazmorra s'illuminaient de leurs églises et de leurs palais... Il revoyait le collège de Santa Cruz, l'Université, il assistait à la sortie de ces milliers d'étudiants qu'il enviait sans espérer jamais en être, par pauvreté, et son cœur se gonflait du désir de savoir !...

Rentrait-il, plus allègre de vouloir répondre aux vœux de son père en suivant ce chemin des armes qui avait été celui des siens, s'il repassait devant la façade gothique de Santa Cruz, le souvenir de l'évêque Mendoza lui montrait une autre voie : les études, la cléricature, la pourpre, qui sait ? le Conseil du Roi... Bataille éternelle ! car la piété de Doña Léonor avait pétri sa petite âme : tant de fois il l'avait suivie à Santa Maria la Major d'Alcala, chez le bachelier Serrano, le bon curé qui les avait tous baptisés ! Elle lui avait inspiré une telle confiance en la divine Vierge Marie, sa protectrice !...

Il se fût volontiers consacré à Dieu ! Les ordres le tentaient, et surtout leurs études préliminaires, malgré la sévérité d'une discipline dont Juan Lopez, son maître à Madrid, lui avait donné une première

idée peu encourageante, et certes il préférait la liberté de ses inspirations élégiaques, tout seul, le long du Manzanares, aux fastidieux exercices poétiques dont l'accablait, en récompense de ses bonnes notes, le maître d'école madrilène !

Les difficultés de leur vie ne faisaient qu'exaspérer ce confit ; son père, souvent aux abois, cherchait fortune de Castille en Andalousie courait après ses honoraires, s'endettait jusqu'à la prison, sa mère peinait à Valladolid, puis à Madrid, pour l'éducation des enfants ; et, entre eux, Miguel avait longuement cherché sa voie : âme de soldat, cœur de poète, les récits chevaleresques de son père ne le remuaient-ils pas autant que le théâtre de Lope de Rueda ? Tout de même, l'heure venue de gagner son pain, il avait bien fallu prendre un parti. Doria Leonora et ses filles ne pouvaient le garder éternellement à la maison ! Il les consolait encore de son mieux, au moment de la séparation, sur le seuil de la porte qu'il ne devait plus repasser, en leur rappelant l'heureuse conjoncture de son départ : ce Monseigneur Acquaviva, frappé des poésies inspirées à Miguel par son maître Juan Lopez de Hoyos pour les funérailles de la défunte reine Doria Isabelle de Valois, et décidant brusquement d'emmener le futur poète à Rome parmi ses gens, ne lui ouvrait-il pas ainsi un avenir magnifique ?... Son père cependant

bénissait avec parcimonie le fils qui n'avait pas accepté ses directives... Et lui, à peine débarqué en Italie, l'occasion s'étant offerte de répondre à l'appel des ancêtres et au désir paternel, n'avait pas hésité : Miguel était devenu soldat...

Soldat, hélas ! pour en venir à ce noir cachot où les heures ne se marquaient, toutes pareilles, que du cliquetis de ses chaînes, où il grelottait de faim et de froid ! Les erreurs et les faiblesses de ses huit ans de vie dans les camps, sur les routes d'Italie et d'Afrique, lui méritaient sans doute cette captivité, couronnement d'une carrière pleine d'embûches, de déceptions, de maladies et de blessures, à peine illuminée du souvenir glorieux d'une victoire sans lendemain, dont il expiait déjà le bref orgueil !... La Vierge qui savait sa contrition pouvait-elle ainsi l'abandonner, la miséricordieuse, et refuser à son enfant repentant de le consoler en une telle adversité ?... Non ! Sa foi le soutiendrait ! le fils des Saavedra ne s'abandonnerait pas ! Pécheur humilié, Caballero indompté, certes, il expierait ses fautes ; mais Dieu lui-même ne lui interdirait pas de reconquérir sa liberté, et les chaînes, les prisons, les bourreaux, tant que la vie lui resterait, se briseraient, Dieu aidant, sur l'obstination castillane !...

*

* *

C’est le réveil au bagne surpeuplé de Dali Mami. Les chambrées s’agitent, les pas ferraillent ; on se presse vers les cuves d’eau, en échangeant des propos amers. Soudain, montant de la cour, la voix du gardien bachi coupe net les conversations :

— Holà ! chrétiens, debout ! s’écrie le maitre bourreau que suit un captif avec le registre d’appel. Que personne ne reste au dedans, malade ou sain !... Si j’entre, mes bras vous donneront des jambes !... Tout le monde au travail, même les Pappaz et les Caballeros, à moins de dispense, et encore !... Allons, canaille faut-il vous appeler deux fois ?...

Il fait alors l’appel suivi de l’affectation quotidienne aux équipes : marine, remparts, terrassements, bois, maisons des champs, il y a à faire pour tous ! Les esclaves se plaignent, réclament, supplient, mais en vain. Il faut obéir ! Dans les chambrées, ensuite, le gardien fait lever les malades à force d’injures et de menaces, quand ils ne peuvent l’apaiser, faute de quelques espèces persuasives, et obtenir leur transfert à l’hôpital du P. Duport, qui est contigu au bagne du Pacha. Puis les équipes s’en vont, poussées par des gardiens armés de bâtons. Le bagne se vide, se recueille et s’embrase. Le soleil monte. Les coins d’ombre offrent leur refuge aux esclaves de rachat, tous Caballeros, généralement dispensés de travail, et qui restent là tout le jour,

attendant indéfiniment une rançon problématique.

Miguel de Cervantès et ses compagnons venaient ce matin-là de remonter, libérés, des mazmorras, et se retrouvaient ensemble sans comprendre ce qui leur arrivait ; Miguel et Rodrigo, Biedma, Valcazar, sc racontaient leurs tribulations. Puis ils firent connaissance des autres captifs.

Le sergent Navarrete, vieux grognard catalan qui regrettait ses oreilles injustement coupées, exposait la dure condition des esclaves, d'ailleurs inégale selon les bagnes ; il prenait à témoin le jeune capitaine castillan Francesco de Meneses, l'indomptable, et le noble andalou Hernando de Vega.

Que de misères en ce nid de rapaces, où vingt mille chrétiens, capturés entre Naples et Cadix, agonisaient dans une demi-douzaine d'infects bagnes pareils à celui-ci ! Deux ou trois des Patrons, à vrai dire, montraient encore de la compassion pour leurs esclaves : ceux-là, les autres Raïs les suspectaient, en particulier ce renégat de Murcie, Mourad Raïs, qu'on surnommait Maltrapillo, et aussi le Pacha Ramdan ; mais pour les autres, quels enfers !...

Certains Patrons négligeaient leurs esclaves ; d'autres les torturaient avec un effroyable plaisir, soit ivrognerie, comme ce Mohamet l'Allemand, l'ancien tambour de Mostaganem, soit faiblesse, comme le trop fameux Caïd Mohammed le Juif, do-

miné par les Grecs et féroce pour les Espagnols, soit pure barbarie, comme le Turc Cadi Raïs, capitaine de Bizerte, le Génois Hassan Fornaro, ou le redoutable Yousouf Borrasquilla, autre Génois non moins féroce.

Malheur surtout à qui tombait dans les griffes de Hassen Corso, renégat du fils de Barberousse, et surtout dans celles du bourreau des bourreaux, l'Arnaute Mami, le capitaine calabrais, aussi brave que rapace, qui surveillait lui-même son bagne, uniquement préoccupé de recruter des chiourmes, après essorillage !

— Ah ! la chiourme, la tueuse d'esclaves, ceux qu'elle tue à la peine, et ceux qui vont au supplice pour avoir voulu l'esquiver ! Il faut voir dans quel état, chaque retour de course, rentrent nos frères méconnaissables, démolis, la peau sur les os ! Il faut avoir tâté de cette vie des rameurs, crevé de travail et de coups, rivé à son banc, sans repos, sans nourriture, jusqu'à la mort !...

Le sergent élevait la voix ; une âpre rancune l'accentuait ; et les esclaves n'osaient interrompre sa diatribe.

— Et les supplices qui nous attendent à la moindre défaillance ! Ils vous brûlent vifs à la marine, ils vous enterrent vivants ; ils vous brûlent après lapidation ; on enganche, on empale ; on tue même

à coups de bâton, ce qui est avec l'essorillage et la mutilation des poings et du nez, la punition quotidienne !

Navarrete en portait la preuve ; il raconta de quelle manière, faussement accusé d'avoir voulu esquiver la chiourme par le précédent gardien bachi, mauvais chien, s'il en fût, Dali Mami l'avait fait priver de ses oreilles et gratifier de cent coups de bâton !

Et, baissant la voix, le sergent conclut que son seul désir était d'échapper à tout prix, par rachat, par évasion, par révolte s'il le fallait, à de telles tortures ! Hélas ! Pourquoi étaient-ils si pauvres ?...

Menesès et Vega, par prudence, restaient muets. Les nouveaux venus s'agitaient. Rodrigo jurait de tenter l'impossible, Biedma parlait déjà de révolte. Menesès les invita du geste à la prudence. Et Miguel, qui n'avait jusqu'alors rien dit, jeta sur ses compagnons de chaîne un regard brusquement scintillant.

Les jours cependant étaient longs pour les nouveaux esclaves : douloureux et fétides la nuit, dans les chambrées trop pleines, mornes pendant les heures pesantes des journées vides. Menesès et Navarrete, en se serrant, avaient fait place aux frères Cervantès, leur avaient prêté ce qu'ils pouvaient de leur rudimentaire mobilier, les avaient instruits des maigres détails de l'existence des esclaves ; ils firent même en leur nom quelques générosités adroites

à leurs gardiens, et en obtinrent ainsi permission de sortir du bagne et de visiter la ville.

Miguel, Rodrigo, Biedma et le capitaine Valcazar, guidés par Menesès, purent ainsi explorer peu à peu la cité barbaresque, se familiariser avec ses rues et visiter dans les autres bagnes les plus notoires de leurs compatriotes.

Traînant leurs chaînes, coiffés du bonnet à la matelote qui tenait lieu des beaux feutres qu'on leur avait volés sur la galère El Sol, les Caballeros s'en allaient par les détours et les surprises des escaliers, des voûtes et des passages de la bruyante ville. Ils savaient quelle prudence s'imposait aux esclaves chrétiens dans une foule de Maures et de Turcs toujours prêts à les tourner en dérision, à les injurier, à les frapper ; ils savaient surtout le danger d'approcher seulement les redoutables ioldachs qui avaient toujours la main sur leurs couteaux : quoi qu'il arrivât, les esclaves étaient sûrs d'avoir tort !

Pour aller au bagne du Pacha, où Menesès les conduisit d'abord, le chemin leur parut d'une extrême complication : ces rues pleines d'ombre serpentaient, se brisaient, se perdaient sous de noirs passages, s'ouvraient brusquement, franchissaient de rébarbatives portes de quartiers. Pas une fenêtre, pas une ouverture qui ne fût étroitement grillée. Toutes les maisons blanches, bleues ou roses, se res-

semblaient, également hostiles et muettes, toutes pareilles à des prisons.

Vers la mosquée *Sidi Heddi*, Menesès signala le bagne et la maison de Mami Corso, l'ancien Kahia du fameux Euldj-Ali. Ils approchaient du but et traversèrent alors les Souks, celui des herbages, celui des tailleurs chrétiens, puis le grand Souk. C'était le cœur de la ville. La foule se bousculait d'une boutique à l'autre ; au milieu, des porteurs de fardeaux criaient ; des ânes gris, tête baissée, se suivaient en file au trot ; des ioldachs armés jusqu'aux dents frayaient leur chemin, et derrière eux la foule se refermait, bariolée, Arabes et Baldis, Kabyles, juifs, maltais, génois et des esclaves vêtus de gris, souvent estropiés, manchots, sans nez ou sans oreilles.

A la sortie du grand Souk, Menesès leur signala l'une des plus belles demeures de la ville, qu'on appelait le Palais du Roi de Maroc ; porte ouvragée sous un auvent de bois sculpté, trois étages percés de rares et étroites fenêtres grillées, c'était une demeure hostile. Elle cachait, disait-on, la plus belle fille d'Alger, sur laquelle veillaient son père, un vieux Caïd riche, et son époux, l'élégant Moulaï-Maluch, retour d'un long voyage à la Sublime Porte, et sur le point, disait-on, de reconquérir le trône usurpé par son frère Moulaï-Mohammed.

Miguel allait demander de plus amples informa-

tions sur cette mystérieuse beauté ; maie on arrivait au bagne des Lions : une porte sombre descendait vers un sinistre couloir d'entrée, entre deux boutiques. Des ioldachs en gardaient le seuil. Derrière la porte un vieux gardien surveillait les entrants, la main plus ou moins tendue. Ce fut l'affaire de quelques aspres. Les Caballeros étaient dans la place, au cœur du bagne du Pacha ou des Lions, triste prison où quinze cents esclaves de rachat se morfondaient dans l'inaction et l'attente de leur rançon.

Derrière Menesès, ils entrèrent dans une cour assez étroite, sur laquelle donnait au fond la porte close de la chapelle, surmontée d'une petite croix presque effacée, et, du côté opposé, la porte ouverte d'une taverne. Une citerne occupait le milieu. Autour d'elle, des esclaves demi-nus se tenaient immobiles, accroupis la tête entre les genoux. Menesès apprit de l'un d'eux, que les Pappaz du bagne étaient partis aux travaux, sur l'ordre du Pacha, et notamment ceux que demandaient le Caballero : le Dr. Becerra et le P. Grasso. Pour les autres, ils pouvaient monter aux chambrées, ce qu'ils firent aussitôt.

Le premier que salua Menesès était un petit homme aux yeux ardents, D. Bertran del Salto y Castillo ; il lui demanda où était l'alferez Gabriel de Castañeda, qui se trouvait non loin de là et qui parut bientôt.

Déjà Cervantès et Castañeda s'étreignaient avec désespoir.

— Miguel, ici... et toi, Rodrigo !...

— Gabriel !... notre cher compagnon d'armes !

— Se retrouver en un si triste lieu !... toi, Rodrigo et notre valeureux Miguel, notre héros de Lépante !...

Miguel baissa prudemment le ton :

— Ceux-ci s'en revenaient de Naples en Espagne, quand ils ont été pris par Arnaute Mami et Dali Mami, voici quinze jours à peine... et les voici avec nous au bagne du Cojo !...

Présentations cérémonieuses : malgré leurs chaînes et leur misère, les Caballeros retrouvaient en parlant castillan la fierté de leur naissance. Menesès précisait :

— Miguel de Cervantès Saâvedra et son frère Rodrigo, hidalgos de Alcala de Henarès, que nous avons tous connus dans le tercio de Lope de Figueroa, devant la Goulette, et qui s'étaient déjà signalés sous les ordres de Don Miguel de Moncade. Cette main gauche atteste à l'honneur de Miguel la gloire de Lépante !... Gabriel de Castañeda, alferez et noble Biscayen, lui aussi à Lépante, atteste et partage cette gloire. Et nous, les vaincus de la Goulette, toi, Don Bertran del Salto, et votre serviteur, nous l'attesterons également !...

Ils s’étaient assis à l’écart. Le Biscayen soupirait : — « Ces jours de Lépante... victoire sans lendemain, qu’ils sont loin !... Te souvient-il, Rodrigo, le soir de la bataille ?... Noirs de poudre, nous accourions à bord de la *Marquesa* fumante encore, au chevet de Miguel, et déjà nous le plaignions des trois arquebusades qui l’avaient terrassé, deux en pleine poitrine, l’autre à la main gauche ; Mais lui, brûlant de fièvre, se redressa pour vous crier « Enviez-moi plutôt ma part de cette victoire !... n’avons-nous pas brisé l’orgueil ottoman ? »

Le glorieux manchot s’exaltait à son tour :

— Chers compagnons d’armes !... Qu’elle était magnifique aussi, notre victoire, et glorieuse pour toute la chrétienté. !... Don Juan tua d’un seul coup, ce jour-là, l’invincibilité turque, à laquelle croyait le monde entier depuis l’échec de son père le grand Don Carlos devant ces rives maudites !...

— Ce qu’il ne vous dira pas, nôtre cher Miguel, reprit Castañeda, et que je tiens de l’alferez Mateo de Santesteban, c’est la part qu’il prit à nos durs combats sur la *Marquesa*, malgré ses chefs. A l’aube du grand jour, une crise de fièvre aiguë le minait dans l’entrepont. Mais quand Don Juan parcourut en chaloupe le front de ses galères, montrant haut le crucifix qui signifiait pour chacun le devoir de vaincre ou de mourir, et que retentit le branle-bas

de combat, qui se dressa tout raide hors du lit ? Qui, durement, s'écria qu'il n'était plus malade et voulait combattre avec les autres ? Qui supplia tant le capitaine de la Marquesa, Sancto Pietro, que celui-ci finit par lui confier le canot avant de la galère ? Qui, à ce poste d'honneur, soutint avec ses douze hommes un combat de lions contre l'ennemi ? Oui fut le triomphant témoin de la providentielle saute de vent après laquelle Euldj Ali dut s'enfuir non sans avoir livré à Figueroa un étendard et à Don Juan lui-même la tête sanglante de l'amiral Ali Pacha, trophée de sa galère capitane ?...

— A cette heure si douce, reprit Cervantès extasié, quand la trompette sonna les fanfares victorieuses, je sentais mes blessures, une souffrance mortelle m'ôtait presque le sentiment, et pourtant j'éprouvais une telle joie que j'oubliai mes douleurs pour mêler ma faible voix à toutes celles qui remerciaient Dieu et notre glorieux Don Juan !...

— Hélas ! dit amèrement Don Bertran, fallait-il par la suite en venir à Navarin, à Tunis, à la Goulette et à notre esclavage ?

— Frère, répondit Miguel, si la Providence a voulu depuis lors éprouver les siens, n'en accusons pas notre seigneur Don Juan, mais nos péchés...

— Mais jusqu'à quand expierons-nous ainsi ? Car, depuis la Goulette, où pourtant on se défendit

de son mieux...

— Certes, amis, nous savons l'héroïsme des trois cents compagnons de Don Pedro Puertocarrero, de Juan Zamaguerra, de Gabrio Cerbelloni, de Pagano Doria, dont vous étiez !...

— ...Nous ne savons plus rien des événements, et rien ne nous permet de croire que Dieu ait enfin daigné nous prendre en miséricorde !... Vous, Miguel et Rodrigo, qui venez du dehors, pour votre malheur, ne nous apprendrez-vous pas ce qui advint depuis lors ?... Quelle revanche prépare le Roi ? la bravoure de son frère n'aura-t-elle pas bientôt raison de nos ennemis ? Qu'a-t-on fait pour nous ? Qu'espérer, enfin ?...

— Bien peu de chose, hélas ! mes compagnons, il faut l'avouer !... et le récit des événements que vous demandez tient en peu de paroles. La dernière bataille, où tombèrent sept mille des nôtres et plus de vingt-cinq mille infidèles, ne nous laisse qu'Oran sur la terre barbaresque. Notre vaillant Don Juan est dans les Flandres, ses armées dispersées ; pour nous, après avoir passé en Sardaigne, avec Figueroa, le reste de cette fatale année, dans l'attente de nouveaux combats, nous fûmes transportés à Gênes sur les galères de Marcello Doria, et de là en Lombardie ; puis nous revînmes à Messine et à Naples, passâmes en Sicile sous les ordres du duc de Sesa et

enfin, à notre demande, nous nous vîmes libérés de tout service ; nous rentrions en Espagne sur la galère *El Sol*, quand pour nos péchés, la colère de Dieu nous jeta dans les griffes barbaresques

Les Espagnols baissaient la tête. Leur malheur était définitif. Tant d'héroïsme, le génie d'un tel chef, le sacrifice de tant de vies, la plus grande victoire des temps modernes, tout cela resterait vain !... Le roi, tout-puissant pourtant, abandonnait Lépante à l'infidèle, et livrait ses fils aux bourreaux !

— Tout est donc perdu, gémit Salto... nous qui, dans notre ignorance, espérions toujours !...

— Qu'avons-nous fait au Seigneur ? reprenait Castañeda... Chère vallée natale de Carriedo, montagnes de Santander, votre enfant ne vous reverra jamais plus !...

Soudain redressé, Miguel leur jeta alors l'ardente parole qu'ils attendaient :

— Frères, jamais Dieu n'abandonna les siens Don Juan n'est pas mort !... Et qui d'ailleurs nous empêchera de nous aider nous-mêmes ?... La liberté n'est-elle pas, pour des Caballeros, le premier des biens ?...

Les Castillans déjà réconfortés étreignaient le manchot... Une grêle de coups interrompit leurs effusions : les gardiens chassaient les étrangers avec force injures :

— Hors d'ici, chiens, traîtres sans foi !... Vous laisse-t-on pénétrer céans pour prêcher la révolte ?... Vite, chez votre Patron, pour qu'il vous châtie selon vos mérites !... Sinon, mille coups de bâton vous assagiront, cornards !...

*

* *

Les semaines passèrent. Les derniers captifs de rachat du Cojo s'adaptaient tant bien que mal à leur morne existence ; ils avaient obtenu de quelques libres marchands valenciens ou aragonais -des prêts de sommes modiques, remboursables à leur libération ; leurs gardiens s'étaient humanisés ; les trois pains noirs et l'eau de leur ration quotidienne comportaient de maigres suppléments à la taverne ; ils étaient libres dans le bagne, autorisés quelquefois à sortir, à recevoir des visites et pouvaient ainsi se réunir, se distraire et se réconforter les uns les autres.

Mais nul d'entre eux ne s'habituait à ce supplice des chaînes qu'il fallait traîner à sa cheville gauche, de nuit et de jour ; et le pire supplice était celui des chambrées l'été, l'entassement dans ces espaces irrespirables où toute une humanité débridait ses misères.

Il fallait assister, chaque soir, à la rentrée des malheureux épuisés, de leur journée, à leur repas hâtif, à leur effondrement sur les nattes misérables.

Il fallait les voir, alors, en butte à l'acharnement des gardiens ivres qui prenaient plaisir à troubler leur repos, les jetaient hors d'eux-mêmes, les amenaient à des mouvements d'humeur bientôt châtiés ; il fallait entendre ces pauvres gens revenir à leur lit hurlant de douleur, demi-morts !... Et, s'il arrivait qu'ils mourussent tout de bon, quel spectacle que celui de ces cadavres emportés à la voirie quand leurs frères n'obtenaient pas de les enterrer décemment eux-mêmes au cimetière des esclaves de Bab el Oued !...

Tant d'abjection se doublait malheureusement, par la force même des choses, d'un désespoir et d'une démoralisation dont s'effrayaient les Caballeros : oubliés des hommes et de Dieu, les réprouvés se bestialisaient, sombraient dans une folie de révolte qui les libérait par la mort, ou, sollicités par les infidèles, finissaient par renier leur foi, se faisaient musulmans, et scandalisaient cruellement la fidélité de leurs frères.

Les Caballeros cherchaient bien à leur venir en aide ; mais que dire d'utile à des malheureux qu'ils voyaient à peine le soir quand ifs rentraient harassés ? Leur sort plus favorisé d'ailleurs excitait la jalousie de ces déshérités, dont le dénuement aggravait encore la misère.

Leur charité ne trouvait guère à s'exercer qu'auprès des malades, et il n'était pas de jour où

Menesès, Quesada et Miguel n'apportassent aux fiévreux accablés la gorgée d'eau et les mots qui réconfortent. Le manchot surtout, comme ils l'appelaient, avait su leur plaire ; ils aimaient plus que toute autre sa parole, embarrassée mais persuasive, son regard, sa présence qui leur rendait le goût de vivre avec la patience de souffrir. Ils acceptaient ses conseils et ses reproches ; il leur racontait ses batailles, il leur rendait courage, il les rapprochait, de Dieu, et le consolateur apaisait sa propre souffrance à soulager celle de ses frères.

Il n'oubliait pourtant rien de ses préoccupations ni de son impatience d'une telle servitude. Plus que jamais le désir de la liberté l'obsédait. Cruelle idée fixe : reconquérir à tout prix cette liberté !

Trois manières seulement s'offraient : la destruction d'Alger par l'Espagne, vaine illusion ! Le rachat, mais de quelles ressources, et quand s'annoncerait la première rédemption ? La fuite ?... Il ne songeait qu'à en chercher les moyens ! D'ailleurs, autour de lui, nul esclave qui ne l'eût tentée ou qui n'espérât y parvenir quelque jour ! Mais la partie était mortelle, car les bagnes étaient bien gardés et les bourreaux inexorables.

Menesès lui avait énuméré la longue liste des tentatives d'évasions et les supplices qui les avaient le plus souvent terminées. Par terre, il fallait gagner

Oran, soixante lieues à travers la brousse, entre les fauves et les tribus : l'affaire se dénouait sous le bâton du Pacha ou sur les ganches de Bab Azoun. Par mer, c'était pire : construire en secret une barque n'aboutissait en général qu'à la livrer inachevée aux Turcs, ou à la perdre dans la rade ; se faire chercher d'Espagne ou de Majorque, que de difficultés à surmonter, pour échouer au but, comme le Génois Mourad, et périr sous les flèches dans les sables de Bab el Oued ! Armer par surprise une des galiotes du port, c'était offrir le gibier d'une chasse sans quartier, tel Trinquete, cet Italien, qui, à 40 milles d'Alger, s'était vu ramener sur la côte par un coup de mistral, ou François de Soto, lapidé et brûlé vif pour avoir enlevé la galiote de Mourad Raïs avec le pirate lui-même !

Ces horreurs prouvaient surtout l'opiniâtreté des esclaves à tout braver pour échapper à leurs maîtres ; il y en avait qui, malgré tout, par chance extrême, avec l'aide de la Vierge et des Saints, parvenaient à leurs fins ; tant de témérité n'était pas toujours vaine, et la terre natale en valait bien le risque

Et comme chaque jour apportait aux Castillans son contingent de privations et d'angoisses, la fierté de plus en plus révoltée du manchot finit par lui dicter la résolution d'en terminer coûte que coûte, le plus vite possible, avec un pareil esclavage !...

Rodrigo fut d'abord le seul confident de ces ré-

solutions. Les deux frères commencèrent à étudier en secret les conditions d'une tentative et les chances de succès qu'elle pouvait offrir. Dans ce but ils explorèrent d'abord la ville et ses environs.

Leurs premières constatations furent décevantes ; les maîtres du repaire l'avaient évidemment organisé avec la préoccupation de le garder avant tout des évasions et des coups de mains. Le défaut de la cuirasse serait difficile à trouver !

Dans le port, jamais de rames. A l'arrivée de toute embarcation, grande ou petite, quel que fût son pavillon, il fallait livrer immédiatement et consigner les agrès au magasin de Bab Djezirah, qui ne les rendait plus avant le départ : aucun embarquement secret n'était possible qu'avec l'aide aléatoire des gens du magasin ; il y en avait même eu récemment un exemple ; mais le gardien coupable avait été bâtonné d'assez près pour n'y plus revenir de longtemps !

La ville, de nuit, s'immobilisait, ses cinq portes fermées à minuit et solidement gardées le reste du temps. Dans l'intérieur, les grandes artères demeuraient bien libres entre les portes d'Azoun, de l'Oued, de Djezirah et la Porte Neuve ; mais, à la tombée du jour, après la retraite des ioldachs, les quartiers se fermaient, nul ne devait circuler, les gardes du Mezouar y veillaient, et il devenait moins dangereux de circuler par les terrasses que par les rues.

Quant à fuir par les murailles, il n'y fallait guère songer : les remparts, inaccessibles, se défendaient seuls, et la garde en était vigilante.

Tout semblait ainsi de nature à décourager les desseins des deux frères ; mais un Castillan est plus opiniâtre ; les obstacles au contraire les stimulaient et ils poursuivirent longtemps leurs recherches.

Leurs pérégrinations d'ailleurs, par surcroît, leur valurent de réconfortantes surprises.

Tel ce jour où, remontant seul de la Marine, Miguel s'entendit appeler par un esclave qu'il ne reconnut pas tout d'abord, tant son aspect était misérable.

— Miguel de Cervantès !... Ai-je donc tant changé ?

— Antonio Godinez, mon frère !... mais dans quel état, Vierge sainte !.... et nous partagions sans le savoir l'infortune de cet esclavage !

— Depuis quand es-tu ici ?

— Par quelles circonstances ?...

Ils parlaient tous les deux à la fois, et déjà la foule se faisait soupçonneuse. Godinez entraîna Miguel par le quartier d'El Kechach vers les ruelles de Sidi Felih, derrière la caserne Mokryen, où ils purent plus librement se raconter leurs aventures. Ils en avaient presque oublié l'heure, et ne se quittèrent pas sans un serrement de cœur, quand Godinez dut regagner son bagne, celui tout proche d'Arnaute

Mami, et laisser l'autre courir au sien.

Mais Cervantès n'avait pas tardé à emmener son frère voir leur frère d'armes, et ils y avaient retrouvé d'autres Espagnols : l'alferez Rios, et deux très nobles Caballeros de Saint-Juan : Francisco de Valence, l'homme de confiance du duc d'Albe en Italie, et Antonio de Tolède : c'étaient les plus riches de tous les captifs de rachat de toute la Berbérie, et l'Arnaute les tenait avec une grande déférence dans une captivité fort étroite.

Une autre fois, dans le grand Souk, presque devant le bagne des Lions où il allait voir Salto, Cervantès fut reconnu par Osorio, Caballero madrilène qu'il avait connu dans la compagnie de Diego de Urbino en Italie ; et, ce jour là, une heure d'oubli avait marqué pour les esclaves du Pacha la visite des deux Castillans !

Ils se retrouvaient d'ailleurs, au moins tous les dimanches matin, dans la petite chapelle du bagne des Lions, où l'un d'eux, Sévillan, prêtre éminent, qui avait été à la Cour d'Espagne, le Docteur Domingo Becerra, réunissait à sa messe les esclaves de toutes les provinces d'Espagne, et leur dispensait, avec les sacrements, de saintes et efficaces consolations.

Peu à peu, même, afin d'échapper à la traîtrise toujours menaçante des murs qui entendent, ils s'accoutumèrent à se retrouver, dès qu'ils le pouvaient,

hors de la ville, en des endroits retirés où nul ne pouvait les épier, et où ils espéraient aussi trouver des facilités pour leurs desseins.

Après Bab Azoun, au pied des falaises de *Sidi Beleka*, dans les broussailles du rivage, ils interrogeaient l'immense horizon de mer ; ou, plus loin, gagnaient les jardins entre les collines et la côte ; des murs de pierres sèches clôturaient les vergers ; un sentier ombreux et désert suivait la grève, coupée de petites criques propices à des embarquements furtifs. Les vergers offraient leurs fruits et leurs légumes, qu'on ne refusait à aucun passant lorsque, comme bien souvent, ces enclos contenaient des sépultures privées. Miguel faisait parler les esclaves jardiniers, attirait leurs confidences, leur prodiguait les consolations, sans oublier d'observer la disposition des lieux ni de se renseigner à tout hasard sur les aîtres.

Il fit un soir connaissance, dans le jardin du Caïd Hassan, à trois milles d'Alger, d'un vieux jardinier navarrais nommé juan qui regrettait amèrement la patrie perdue et craignait de mourir sans la revoir dans ce jardin qu'il ne quittait jamais !

Quelques mots lui suffirent pour réconforter le bon vieillard, qu'il ne laissa pas sans lui promettre de penser à lui le jour où les Caballeros pourraient s'enfuir d'Alger, et sans emporter de lui la promesse d'une visite au bagne du *Cojo* quand il se sentirait trop malheureux.

Ils revinrent souvent, par la suite, dans ce jardin

où le navarrais leur offrait ses meilleurs fruits, et veillait jalousement de loin sur la sécurité de leurs conversations. Les esclaves, alors, pouvaient parler sans contrainte. Hélas ! que les rançons, demandées en Espagne, demeuraient problématiques et lentes à venir Que les missions de rachat étaient rares !... Les plus souvent, leur impatience ne se calmait qu'à la pensée des évasions. Ils en parlaient tous, et Miguel de Cervantès n'était pas le moins ardent ! A ceux qui lui objectaient l'impuissance d'agir, les supplices, il rappelait la bravoure espagnole, il citait les exemples heureux, il maudissait les apathies, exaltait les énergies, enflammait les courages ; ses compagnons excités faisaient alors assaut d'imagination ; chacun apportait son plan de fuite et de retour ; on examinait, on discutait... Quand il fallait rentrer en ville, les captifs dressaient la tête, réconfortés, et leur fierté en imposait aux soldats de garde à Bab Azoun, et à leurs propres gardiens chez Dali Mami !

L'automne arriva ; le ciel se noya, la ville s'enlisa dans la boue. Les jours diminuèrent. Plus de sorties ; il fallut demeurer dans les chambrées glaciales, obscures dès cinq heures, à écouter les gémissements des esclaves, le pas des gardiens, les hoquets des ivrognes, et les soupirs qui montaient des mazmorras. Miguel lui-même fuyait ses compagnons, s'isolait de plus en plus, en tête-à-tête avec

de vieux papiers, lisant et écrivant on ne savait quoi, mûrissant peut-être, pensaient les Caballeros, de grands projets.

Puis le ciel s'apaisa. Une douceur redescendit sur la ville ; les jardins fleurirent ; l'hiver, mollement, arrivait pour assister au départ de l'armée d'ioldachs, de zouaouas et de spahis que le Pacha Ramdan et le roi Moulaï Maluch emmenèrent alors à la reconquête du trône de Maroc.

Et ce fut aussi le temps où Miguel de Cervantès, après une longue méditation solitaire, de grandes hésitations et de ferventes prières, communiqua enfin à ses compagnons, un dimanche, après la messe, sous les lentisques de *Sidi Beteka*, le plan qu'il venait de mûrir pour les libérer.

Ils y applaudirent tous. Seul, l'alferez Castañeda, blanchi dans les fers, rappela les périls et les difficultés de l'entreprise. Mais tous se jurèrent prêts à mourir ou à vaincre, et l'alferez n'insista plus : il ne serait ni le moins ardent ni le moins dévoué !

Il s'agissait, pour aller au plus vite, de réunir un groupe de braves, une douzaine peut-être, et de gagner par terre la place d'Oran, d'où la garnison espagnole les rapatrierait sans peine. Nul obstacle sérieux ; une vingtaine d'étapes, chacun ses vivres, préalablement réunis en un lieu secret comme celui-ci ; on quitterait la ville un soir ; leur disparition ne

ne serait signalée que le lendemain, ce qui donnerait de l'avance. Le plus difficile était le guide. Au besoin on s'en passerait ; il ne s'agissait que d'aller vers l'ouest, aussi près de la côte que possible ; Miguel avait déjà des renseignements, et savait en particulier qu'ils auraient deux rivières à franchir, l'une tout près d'Alger, appelée Mazafran, l'autre, bien plus loin, près de Mostaganem, du nom de Hiquiro ; après quoi, ils atteindraient le sommet d'une colline appelée Cerro Gordo et découvriraient la citadelle d'Oran ! L'argent ? un prêt des Valenciens y pourvoirait, et, dès les premiers beaux jours, on pourrait donner le signal.

Les Caballeros tombés d'accord, on s'occupa de choisir ceux qui seraient du complot, ce qui fut fait sur-le-champ, tous les Espagnols présents ayant accepté sans hésiter. C'étaient les capitaines Francesco de Valencia, Don Bertran de Salto et Ruy Perez de Biedma, les alferez Rios et Gabriel de Castañeda, les sergents Navarrete et Godinez de Monsalve, les Caballeros Osorio, Hernando de la Vega et Juan de Valcazar,et les soldats Miguel et Rodrigo de Cervantès. Chacun d'eux jura de garder sur l'affaire le secret le plus absolu ; tous promirent d'implorer la protection du ciel par de ferventes prières, car l'entreprise ne pouvait réussir qu'avec le secours divin ; et ils ne se séparèrent pas sans échanger le baiser des

condamnés. Mais leurs cœurs étaient pleins d'espoir, et la vie leur parut dès lors meilleure !

L'heure du départ n'était d'ailleurs pas imminente. La mauvaise saison s'accusa. Il y eut des pluies, des tempêtes de grêle ; une bise âpre accourut des montagnes glacer les bagnes ouverts à tous les vents. Les malades se multiplièrent, excitant la mauvaise humeur des gardiens, qui soignaient la fièvre à coups de bâton. Miguel poursuivait ses préparatifs secrets, allant et venant avec une prudence de tous les instants, de son bagne à celui d'Arnaute Mami et aux Lions.

Et quand revint le soleil, aux premiers effluves du printemps, ils avaient trouvé, non sans peine, le guide qu'il leur fallait : un Maure qui conduisait des convois de grains sur les chemins de l'intérieur et connaissait bien la route. Alléché par une forte somme, ce roulier avait juré le secret ; il aimait les chrétiens espagnols, et n'était pas à son coup d'essai. Sa noire figure n'était point spécialement honnête. Mais il n'y avait rien à dire sur son passé, il risquait sa propre tête et on lui cacherait jusqu'au départ le nombre et le nom de ceux qu'il devait conduire.

Là-dessus, la ville tout entière s'agita : le Pacha rentrait de son expédition marocaine, et le retour des vainqueurs de Fez, les farouches ioldachs, vint jeter la terreur parmi les populations et faire renforcer les consignes. En même temps, les Raïs organisèrent la

grande course de mer annuelle. Les bagnes fermentaient toujours à cette époque : il fallait désigner les chiourmes, et c'était à qui, parmi les esclaves, fuirait cette menace ; on était malade, on se cachait, on s'évadait ; les coups pleuvaient, il y avait des suicides et des supplices. Les captifs de rachat eux-mêmes tremblaient, car un caprice du Patron pouvait les envoyer comme les autres sur les bancs des galères.

Les Caballeros, cette fois, échappèrent au danger. La course partit, les consignes se relâchèrent, les jours devinrent plus longs et plus chauds. Juin approchait. Confiant au Seigneur, que les douze suppliaient éperdument depuis des semaines, Cervantès jugea enfin le moment venu et fit passer le mot d'ordre dans les deux autres bagnes : on partirait le vendredi 30 mai ; le rendez-vous serait une broussaille non loin de la Kouba de Sidi Yakoub, au delà des cimetières de Bab el Oued.

Mais il y eut une nouvelle alerte : le jour marqué se trouva celui du départ de la course d'Arnaute Mami, retardée par l'indisponibilité de la galère de Dali Mami ; celle-ci, en réparation depuis l'automne, allait reprendre la mer plus tôt qu'on ne l'avait prévu ! A pareille époque de l'année, tout ce qu'il y avait de chiourmes était parti, et les Raïs devaient battre le rappel de leurs esclaves ; un beau matin le recruteur du Patron tomba en coup de foudre au bagne

de Dali Marrai, et marqua, en dépit de leurs protestations, une douzaine de malheureux, parmi lesquels Navarrete, sur qui tombaient toujours les corvées, et Rodrigo.

Le ciel s'écroulait ! Il fallut annuler le rendez-vous, prévenir le guide, arrêter les approvisionnements, renoncer peut-être ! Ce furent des heures noires. Puis, subitement, tout s'arrangea. La galère de Dali Mami ne fut pas prête et resta sur sa cale; l'impatient Arnaute Mami partirait sans l'attendre davantage ! Les mazmorras du Cojo s'emplirent ce jour-là, et les coups tombèrent dru dans son bagne. Mais on riait sous cape de sa déconvenue, et pour leur part les conjurés avaient d'autres soucis Miguel venait de donner à nouveau le signal et reportait le rendez-vous, à la demande du Maure, qui voulait partir par des sentiers de montagne mieux connus de lui et plus sûrs, à quelques centaines de mètres de la Porte-Neuve.

*

* *

Au soir dit, un par un, les douze Caballeros, les mains vides et traînant leurs fers, s'étaient retrouvés dans le réduit broussailleux indiqué par Miguel ; abrité par un repli du terrain de la vue directe de la Porte Neuve et du rempart, le lieu était de plus masqué d'un rideau de lentisques. En entrant, ils

échangeaient l'accolade avec leurs frères, et sans un mot, tendaient leurs fers à Rodrigo ; celui-ci, d'un rapide mouvement de pince, forçait les serrures, et les chaînes en tombant sonnaient la liberté. Puis, fiévreux, ils s'asseyaient. Au loin le soir tombait, une étoile scintillait, des feux brillaient sur la campagne ; les bruits mouraient, le couvre-feu sonnait, la ville se fermait. Le danger s'éloignait.

On se compta ; nul ne manquait. Le guide ne devait apparaître qu'à la nuit close ; en attendant, comme la campagne semblait déserte, les hommes, pour tromper leurs nerfs, s'égaillaient autour de l'abri, quand Menesès tout à coup leva le doigt vers le port, aux derniers feux du couchant.

Couverts de banderoles, des pavillons verts d'Islam et des bannières dorées des Raïs, les hautes galiotes d'Arnaute Mami et de ses corsaires partaient en course, les rames hautes jusqu'à la passe ; on entendait les cris de la foule sur les terrasses invisibles de Bab el Oued et de la Marine ; les vaisseaux répondaient de leurs trompettes. Ils avançaient à la file. jusqu'à la hauteur du marabout de Sidi Beteka, s'arrêtaient ; des cris montaient, la flamme des canons précédait les lourdes détonations puis, virant du bord, chacune des galiotes à son tour prenait sa route et se perdait au large dans les ténèbres.

Ils comptèrent ainsi dix galiotes, escortées de

quelques brigantins et de fustes... et quelqu'un traduisit la pensée commune :

— Ils ne s'en iront pas plus vite que nous !...

La lune se leva. Point de guide. Certains déjà s'alarmaient. Rodrigo les rassura : l'homme ne paraîtrait qu'un quart d'heure après la lune. On se répartit la charge des provisions ; l'impatience rendait les fugitifs bruyants, et Cervantès à la longue s'inquiétait lui-même : ce Maure qui n'arrivait pas !

Il surgit brusquement, et sa face mauvaise se contracta quand il vit les douze esclaves. On ne lui en avait pas précisé le nombre ; il en profita pour réclamer d'abord un supplément de prix. Il eut un long colloque avec les deux frères, et finalement encaissa non sans maugréer l'acompte majoré, en écus d'or, qu'il exigeait pour se mettre en route.

L'heure sonnait enfin ! D'un mouvement spontané, les fugitifs s'étaient agenouillés. Debout, les yeux brillants, pâle sous la lune, Miguel priait avec eux d'une voix tremblante :

— Tourne, très sainte Vierge, tes yeux vers tes malheureux enfants, vois notre misère, vois le tribut que nous payons à l'infidèle ! Aie pitié, médiatrice, étoile, nous t'implorons, très douce Marie ! Entends nos prières, vois notre espérance et nos périls, aie pitié ! Veille sur nous, écarte les embûches, éloigne les fauves, conduis-nous, sauve-nous ! Tout notre

espoir est en toi, sûrs que tu nous arracheras de tes mains à cet esclavage, afin que, éternellement reconnaissants, nous puissions en terre chrétienne mériter par une vie exemplaire, avec l'aide de ta grâce et de ses mérites, le royaume de ton Divin Fils !

D'un même élan, ils se relevèrent, chargèrent leurs fardeaux, et, à la file, suivirent en hâte le guide vers les hauteurs qui dominent la nouvelle Casbah.

Muets et oppressés, ils marchèrent une partie de la nuit, redoutant quelque alerte. La lune était voilée, l'obscurité profonde. Le guide grommelait. On trébuchait sur de rudes pentes, on s'agrippait aux broussailles des ravins, on filait avec de grands détours. Le guide hésitait parfois sur sa direction. La fatigue venait. Une inquiétude se glissait dans les âmes : abois de chiens et de chacals, hululements d'oiseaux, par instants même des rugissements de fauves, les ténèbres se peuplaient. Les faux-pas, les branches qui craquaient, les frôlements d'ailes, les ombres effrayaient déjà les retardataires.

Deux fois, le guide fit halte. A la seconde pause, Menesès, Biedma, Salto, Castañeda, Godinez lui-même demandèrent grâce. Le guide secoua les épaules et l'on repartit. Les pieds saignaient, les dos se voûtaient, on avait soif. Le concert des bêtes malfaisantes redoublait. Le Maure allait toujours, suivi des deux Cervantès. Soudain, il s'arrêta, inquiet,

puis repartit, mais il faiblissait visiblement, lui aussi. Deux fois il revint sur ses pas, désorienté, sans répondre aux questions de Navarrete, qui la seconde fois le menaça de sa rude voix.

Les ténèbres pâlissaient cependant ; une lueur douteuse éclaira peu à peu la vallée broussailleuse, sans horizon ni sentier, perdue, où ils avaient échoué. Cette fois le guide ne chercha plus à dissimuler ; il invita les Caballeros à s'abriter sous les couverts de ces bois où sûrement ils trouveraient une source, à y attendre la nuit suivante ; pour lui, ayant perdu un certain raccourci qui devait leur épargner plusieurs lieues, il allait le chercher, et viendrait les prendre avant la fin du jour !

Il n'attendit pas de nouvelles questions ; il était loin déjà, quand on s'alarma de cette disparition ; et ce fut Cervantès lui-même qui dut rassurer ses compagnons.

Journée morne et anxieuse : le lieu était absolument désert ; ils avaient trouvé de l'eau, entamé les provisions, pris un repos nécessaire. Au soir, le Maure n'était pas revenu.

A la longue, on s'effraya. Que se passait-il ? Cervantès avait la plus grande peine à rassurer les fugitifs. Il les gourmandait, affirmait sa confiance, expliquait le retard, faisait oraison à haute voix. Mais la conviction lui manquait, et, quand le soleil

eut disparu, il perdit lui-même toute assurance. Traître ou trahi, l'homme les avait abandonnés !...

Ils s'étaient rapprochés, et, sans paroles, frémissaient aux moindres bruits. Une grande lassitude les engourdissait ; ils avaient peur, maintenant, et, grelottants, se serraient de plus en plus les uns contre les autres. Miguel tentait bien de les remonter, mais en vain. Une fois, il fut interrompu par un rugissement rapproché qui les mit à genoux ; des branches froissées, un bondissement qui s'éloignait leur fit comprendre qu'ils venaient d'échapper au lion ; leurs dents claquaient, leurs mains glacées se cherchaient à tâtons, et, de cet abîme d'effroi, monta, tremblante, la prière des agonisants de Castille :

« Vierge de Montserrat, Sauvez-nous !... Très sainte Marie, dans ce terrible péril, entre vos mains nous remettons nos corps et nos âmes !...

A l'aube, le guide n'était pas revenu ; il fallait prendre un parti. Cervantès et son frère voulaient, coûte que coûte, poursuivre vers l'ouest ; mais la proposition n'eut point d'écho ! Harassés déjà, les fugitifs ne supporteraient lamais les soixante lieues d'un pareil voyage, sans guide, sans provisions, sans routes !... De plus, ils avaient peur... Entre les fauves de la brousse et les Arabes des tribus, comment échapper à la mort ?

Au soir du lendemain, un groupe hâve et pous-

siéreux franchissait Bab el Oueb, et sous le bâton des ioldachs remontait dans les bagnes.

Les vaincus revenaient à leurs prisons, et, quand ils en franchirent les portes, le silence qui les accueillit les terrifia.

Seul de tous, Miguel de Cervantès n'avait pas fléchi : pendant qu'on leur rivait de nouvelles chaînes à la porte des mazmorras, il jetait sur ses compagnons d'agonie, son frère, le blême Menesès, Vega cassé en deux, Valcazar et Biedma hébétés, et le brave Navarrete furieux, un regard où brilla le feu d'une confiance indestructible.

Les Caballeros relevèrent alors la tête : ils n'étaient pas domptés.

LIVRE II

La Grotte du Hamma

Miguel de Cervantès demeura huit jours en mazmorra, dans l'attente du supplice qu'il avait mérité. Les moindres bruits le hérissaient. Mais l'extrémité où il se voyait ne l'empêchait pas de ruminer indéfiniment les imprudences de sa tentative, et déjà, fort de cette dure expérience, il se laissait aller à imaginer de nouveaux plans d'évasion !

Nul ne sut bien exactement ce qui se passa au bagne de Dali Mami pendant cette noire semaine. Il demeure probable que le Patron ne sut rien de l'affaire, et que son gardien-Bachi parvint à la lui cacher ; car l'avide Raïs était incapable de mansuétude.

Quoi qu'il en soit, Cervantès un matin fut tiré sans explication de son cachot, gratifié d'une chaîne supplémentaire comme ses complices, et envoyé aux chantiers, trop heureux de ce dénouement qui ne lui coûtait que les loisirs !

C’était au bordj que Ramdan voulait substituer à l’insuffisante batterie des *Bains Salés*. Au bas du rempart Bab el Oued, sur la grève, la nouvelle batterie sortait de terre, et les esclaves charriaient les pierres, le mortier, la terre battue et l’argile meuble dont on faisait en même temps le terre-plein.

Leur arrivée fit une grande rumeur ; de surprise, tout le chantier s’immobilisa et les bâtons durent remettre en marche la lourde machine humaine. On les affecta aux couffins de terre, sauf Miguel, vraiment inutilisable à cause de son infirmité et qui dut garder les provisions, au bord de la mer.

Et là, comme il restait immobile et assez morne, lui arrivèrent bientôt des compatriotes inconnus ; on se racontait son évasion, on l’admirait, on venait lui demander quelque encouragement ! Et lui remerciait, réconforté. Parmi ces gens, il eut bientôt la surprise de reconnaître un de ses compagnons d’armes en Italie, l’alferez Diego Castellano. Les deux amis se racontèrent leurs infortunes : Castellano, pris à Tunis, était au pouvoir d’un maigre Patron de barque dont il partageait la pauvreté, mais qui ne le maltraitait pas. Comment ne s’étaient-ils jamais rencontrés jusqu’alors ? Castellano présentait à Miguel son ami Cristobal de Villalon, de Valladolid, quand un gardien les sépara. Mais ils avaient renoué une vieille amitié et ne devaient plus se perdre de vue.

Un des matins suivants Miguel eut une révélation qui changea brusquement toutes ses idées : il venait de retrouver à l'improviste son ami Castañeda qu'il n'avait pas vu depuis l'évasion, et sursauta en l'apercevant : Castañeda, transformé sous un pourpoint à fraise, avec des chausses grises, rayonnait. Et l'alferez lui raconta comment il venait de se racheter...

Plusieurs mois auparavant un juif Livournais de sa connaissance avait emporté de sa part en Espagne une lettre à l'adresse de ses vieux parents. Il n'y pensait plus depuis lors, et avait même perdu tout espoir de réponse, quand, l'avant-veille, le juif, de retour en Alger, lui avait apporté secrètement une lettre de change de cent cinquante écus, dont il négocia aussitôt son rachat avec le vieux Ramdan, qui s'était contenté de cent vingt-cinq écus, ne lui en laissant malheureusement pas assez pour les consacrer en même temps au rachat de son cher Miguel.

Cervantès ne songea même pas à remercier son ami. Ce rachat venait si brusquement de lui ouvrir de nouveaux horizons !... Il allait s'en ouvrir à Castañeda, quand la clameur du départ éclata sur le chantier. Tous les Espagnols déjà entouraient le nouveau racheté et l'interrogeaient à l'envie sur les moyens de sa fortune.

Mais c'était l'heure du retour, et la troupe enchaînée dut reprendre silencieusement le chemin des bagnes.

Castañeda n'avait pas quitté Miguel ; il eut des difficultés pour entrer avec lui chez Dali Mami ; quelques aspres, comme toujours, y pourvurent. Il aurait voulu d'abord emmener ses compagnons à la taverne ; mais Cervantès résista : c'était l'heure des ioldachs et des renégats ; il préféra monter avec l'alferez à la terrasse, et, devant la ville crépusculaire qui s'allumait à leurs pieds, savourer en paix les dernières joies d'un libre entretien.

Dès qu'ils furent seuls, Miguel se hâta d'exposer à son ami ce qu'il venait de concevoir et attendait de lui.

Dès qu'il serait à Madrid, porteur d'une lettre pour le licencié Cervantès et Doña Léonor son épouse, sans nouvelles de leurs fils depuis l'Italie, Castañeda irait les trouver, les mettrait au courant, et les supplierait de réunir au plus tôt le montant de leur rançon, qu'il pourrait au besoin acheminer lui-même par des voies sûres.

Le racheté, qui avait déjà songé à cette mission, jura de s'y consacrer tout entier. Il demanda les précisions nécessaires pour s'en bien acquitter : mais ses questions jetèrent Miguel et son frère dans une soudaine tristesse : leur père, toujours si pauvre, con-

sentirait-il à se dépouiller pour eux, et à leur envoyer la dot de ses filles ? D'ailleurs les deux exilés avaient-ils le droit de lui demander pareil sacrifice ?

Castañeda les rassura : Quels parents seraient assez durs pour ne pas chercher à tirer leurs enfants du terrible esclavage barbaresque ? On emprunterait, le roi aiderait, des amis ! Lui-même aurait la persuasion du malheur !

— Castañeda, mon frère, je m'en fie à toi... Cette vie est trop affreuse !... notre père ?... Je ne puis même pas te dire au juste où tu le trouveras... Quand je le quittai, ce fut à Madrid. Mais depuis ?...

Rodrigo intervint :

— Cher Miguel, la chose est fort simple au contraire et je prie notre ami Castañeda de bien retenir que notre seconde sœur Luisa est carmélite au couvent de l'*Image* en Alcala de Henares. Tu l'iras trouver premièrement, en demandant sœur Luisa de Belen, et elle t'adressera à nos parents.

— Alors, cher Castañeda, tu les soutiendras dans la douleur de cette fatale nouvelle.

— En doutez-vous, amis ?... Courage, donc : le temps désormais entre dans vos desseins, et peu de semaines vous séparent, je vous le promets, de votre liberté...

Les mains des trois hommes s'étaient unies. Un poids les accablait. La mer battait le môle, le ciel

scintillait sur les barbaresques comme là-bas sur la plaine Castillane et sur les monts de Santander, une douceur pleine de menaces et d'espérances tombait sur les Caballeros, qui devisèrent de la patrie lointaine jusqu'à ce que, tard dans la nuit, le sommeil les vînt surprendre côte à côte.

A l'aube, ils étaient dans la taverne déserte à cette heure matinale. Castañeda fit à Miguel la surprise de lui obtenir du tavernier, qui se défendait, toute sa provision de papiers à écrire ; il la paya fort cher, mais le soldat, qui en était privé depuis son esclavage, eut un frémissement à s'emparer de ce trésor, et l'alferez n'en jugea pas le prix excessif.

Cervantès écrivait, Rodrigo lisant sur son épaule. Du bagne on appela les travailleurs ; il fallut se hâter. Castañeda embrassa une dernière fois ses frères d'armes, qui disparurent, Miguel suivant Rodrigo.

Brusquement seul, l'alferez plia dévotement la lettre, l'enferma dans une poche secrète de son pourpoint, régla le tavernier, et, ses talons sonnant fort sur les dalles, quitta le bagne du Cojo avec un dernier serrement de cœur.

Vers le soir, sur le chantier, on signalait au large une galiote qui se perdait vers l'ouest dans les brumes de l'été.

Miguel et Rodrigo s'agenouillèrent dans le sable et firent oraison. Leurs pensées et leurs vœux

suivaient ardemment la petite embarcation qui emportait vers Alicante, avec Castañeda, toute leur espérance !

*

* *

Les grands chantiers du Bordj de Ramdan furent licenciés avant les fortes chaleurs, et les captifs de rachat reprirent au bagne de Dali Mami leur misérable existence d'avant la malheureuse aventure.

Mais l'accablement de la canicule ne leur rendait pas la confiance d'autrefois.

Miguel et Rodrigo n'avaient pour leur part qu'une pensée, qu'une idée fixe : Castañeda et sa mission. Que faisait-il ?... Ils le suivaient jour par jour, et leur temps se passait à imaginer le pire : leur père était ruiné. Doria Léonor s'épuisait à chercher du crédit, ses filles n'en obtenaient pas davantage, le Carmel se dérobait, Castañeda se décourageait !... Ou c'était le père qui refusait tout secours, interdisait aux femmes d'intervenir.

Puis, sans transition, tout s'arrangeait. Il ne se pouvait que la piété de Doria Léonor, les mérites de la sœur Luisa fussent sans crédit auprès de la Vierge ! Leur père ne s'était pas dérobé à son devoir. Déjà, sans doute, à l'heure où ils y rêvaient ainsi, terres vendues, bijoux engagés, dots compromises, la rançon tant

attendue prenait le chemin des Barbaresques !

Alors, d'autres scrupules : quelle somme recevraient-ils ainsi ?... Hélas ! si minime, ils s'y attendaient, qu'elle ne suffirait jamais à l'avarice de leur Patron ! Ils supputaient, comptaient, recomptaient, rappelaient mutuellement leurs souvenirs. Le chiffre demeurait ridicule, et personne n'eût osé fixer celui des exigences du Cojo.

Rodrigo surtout se livrait à des calculs toujours décourageants. Pour Miguel, la flamme qui le brûlait lui éclairait plus loin leur route, et il ne désespérait jamais longtemps. Une forte piété le soutenait et ses désespoirs le ramenaient toujours aux pieds miséricordieux de la Vierge sa protectrice.

De plus, reprenant goût au divertissement de sa studieuse jeunesse, Miguel se consolait à écrire des sonnets et des élégies qu'il faisait lire à ses amis ; et parmi eux, il y avait ce Bartolomeo Ruffino, esclave italien du Pacha, qui composait de son côté et leur communiquait une relation héroïque des exploits espagnols de Tunis et de la Goulette ; Miguel lui dédia alors deux sonnets élogieux, et lui fit lire en outre des stances de la même veine où il exprimait de son mieux, en ces jours de misère, l'invincible espérance qui soutenait tous leurs compagnons d'infortune.

Écrasante, la fin d'août arriva ainsi sans apporter

la moindre nouvelle de Castañeda. Cervantès et son frère étaient de plus en plus anxieux. La ville était torpide. L'air brûlait. Les fontaines, assiégées, se tarissaient. C'était le ramadan ; et chaque soir, après la grande clameur qui saluait la première étoile, les esclaves, de leurs bagnes, pouvaient suivre l'écho décevant des orgies nocturnes qui marquaient en Alger ce jeûne rituel.

Septembre ne fut pas meilleur, plus humide seulement. Énervés par l'alternance des jours de jeûne et des nuits de débauche, les gardiens brutalisaient les esclaves : la chaleur avait à peu près arrêté les travaux ; les bagnes tout le jour s'encombraient d'une population oisive et agitée. Des rixes éclataient, les Caballeros devaient intervenir : on regrettait le travail suspendu.

Le ramadan s'acheva dans une langueur brusquement secouée d'un délire de fêtes où les esclaves eurent leur part en distribution de vivres et de douceurs et en libertés passagères. Alger s'illumina, s'enguirlanda, se parfuma. La *grande prière* déroula ses rites à l'entrée des cimetières de Bab el Oued ; les bagnes s'ouvrirent. Pendant trois jours la ville fut en liesse. Puis les consignes, les travaux et les coups reprirent, et la noire vie des esclaves recommença.

Au bagne de Dali Mami, les frères Cervantès attendaient toujours, suppliciés. Castañeda restait

implacablement muet. Deux mois encore, ils devaient l'attendre, la réponse tant désirée, deux mois coupés de crises de désespoir. Muets l'un et l'autre, ils se fuyaient. L'excès de leur commun désespoir les séparait, et ils avaient déjà presque renoncé, à force de déceptions, quand l'heure qu'ils n'attendaient presque plus sonna brusquement.

Ce matin-là, Rodrigo, appelé en grand mystère par Biedma, descendit le cœur battant dans la cour du bagne, où le demandait un vieux marchand catalan. Après l'avoir cherché pendant trois jours dans tous les coins de la ville, celui-ci pouvait enfin s'acquitter d'un important message, et lui remit, toute salie par la longueur du voyage, une missive cachetée, de l'écriture du licencié Rodrigo leur père.

Miguel arrivait. Les deux frères, tremblants, brisèrent le cachet et déplièrent la lettre, qui contenait, en quatre pages d'une écriture difficile, « l'ordre au sieur Onofrio Exarque, marchand valencien libre établi en Alger, de payer aux sieurs Rodrigo et Miguel de Cervantès en ducats d'or la somme de 5.500 réaux pour le sieur Rodrigo de Cervantès, leur père, qui les avait versés à Madrid pour ledit Exarque... »

5.500 réaux, 500 ducats, certes plus que le Cojo pût jamais exiger d'eux !... Ils sautèrent de joie, puis, calmés, lurent la lettre !... Hélas ! le vieux Rodrigo ne

leur parlait que de sa misère. L'envoi lui coûtait le dernier champ, les minces dots, les bijoux de Doña Léonor, l'obole de la sœur Luisa. Leur cœur à tous suivait la lettre vers les fils en esclavage, et le dernier espoir des vieux parents était de les revoir, et de les embrasser une fois encore avant de mourir !

Miguel et Rodrigo pleuraient. De quelles injustes souffrances leur liberté allait être achetée ! Ils se demandaient s'ils pouvaient accepter un tel sacrifice. Et ce fut Rodrigo qui répondit à la question muette :

— Mais nous les sauverons à notre tour, Miguel, nous regagnerons là-bas tout cet argent... pour maintenant, frère, je t'en conjure, hâtons-nous !...

Déjà il s'était enquis auprès de Navarrete de cet Onofrio Exarque, et, sans souci des défenses du gardien, attardé à la taverne, les deux frères étaient partis à sa recherche. Il fallait sans retard assurer l'acceptation de la lettre de change, puis voir leur Patron.

Jamais le chemin ne leur avait paru si long jusqu'à la petite mosquée d'Ed Djenaïz, dans le quartier des funérailles, où demeurait le marchand, près de la marine et tout près de l'Oratoire de Maître Pierre. Ils n'eurent aucune peine à faire accepter leur lettre par le marchand, qui était informé, et les reçut avec la plus grande bonté ; après quoi, ils entrèrent à

l'Oratoire faire leur action de grâces à la Vierge qui les protégeait si visiblement.

A leur retour, comme ils devaient s'y attendre, le gardien-bachi les guettait, furieux d'avoir été joué, et les menaçait déjà de son bâton. Mais il fut tout ébahi quand il vit les deux frères, au lieu de tendre le dos comme toujours, se redresser, élever la voix, accuser sa méchanceté constante à leur égard et réclamer la justice du Patron.

Le ton de Miguel était si péremptoire que les moustaches du Turc en tremblèrent.

— Qu'il en soit donc ainsi, esclaves... Venez tous les deux, répondit-il, et il les poussa devant lui...

Le Cojo faisait la sieste. Furieux d'être interrompu, les yeux lourds encore de sommeil, son accueil fut peu encourageant. Rodrigo avait pâli. Ce fut son frère qui répondit non sans fermeté au Raïs :

— Maître, ce qui nous amène n'est pas moins important pour toi que pour nous... sans parler de l'insolence de ce gardien qui persécute à pleins jours tous tes esclaves !...

Le gardien protestait. Dali Mami le fit taire de la main, puis il répondit :

— Ah! vraiment, Espagnol ! Et me diras-tu ?...

— Certes, sois sans crainte... Maître, quand tu nous as pris, quand tu nous as chargés de ces chaînes, qu'attendais-tu de nous, si ce n'est le prix de

notre liberté ?... Ce prix, nous venons te l'offrir !...

— Ah ! ah ! répondit le vieux pirate tout à fait rasséréné. Tu as donc la rançon ?

— Nous l'avons, Maître.

— Et d'où la tenez-vous ?...

— Que t'importe ?... Tu seras payé au jour et pour la somme... Dis seulement ton prix...

— Dis-moi plutôt, esclave insolent, de quelle somme tu disposes...

— Est-ce cela qui est en question, Maître ?... C'est à toi qu'il appartient de fixer notre dette... Aie seulement pitié de deux pauvres soldats, et n'exige pas un prix injuste, surtout de l'infirme que je suis, impropre au travail, et qu'il te faut nourrir.

— Castillans, ne vous riez pas du vieux Dali Mami... Vos mensonges sont inutiles !... Toi, le manchot, l'ami et le commensal de votre fougueux Don Juan, et confident du duc de Sesa, simple soldat sans fortune !... Il suffit de te voir... tu n'es pas du commun, et, tous les deux, vous valez un autre prix que tous les capitaines de mon bagne !... Donc, n'espérez pas vous en tirer pour une somme ridicule, et dites-moi ce que vous donnerez, payable ici même, et en or d'Espagne, ainsi qu'il s'entend !...

— Seigneur, il t'appartient d'exiger...

— Malheureux... la somme que vous valez, elle vous effraierait, et tu ne l'as pas à toi !... Vous êtes

tous ainsi, les Caballeros, démesurés d'orgueil, avares de ducats !...

Les deux frères pâlissaient : l'âpreté du Cojo préparait leur désillusion.

— Trêve enfin de paroles, esclaves... Miguel, tu possèdes, dis-tu, l'or de votre double rançon ?...

— Je te l'ai dit...

— Ne perdons pas notre temps... Que m'offrez-vous ?... Réponds, ou va-t-en... je n'ai que faire de discuter... Il fallait obéir. Mais Cervantès avait perdu toute assurance quand il bégaya la somme. Dali Muni la lui fit répéter, et la salua d'un éclat de rire qui glaça les deux esclaves, effondrés.

— Cinq cents ducats !... Cinq mille cinq cents réaux !... Pauvres gens !... Mais je ne donnerais pas un Navarrete pour si peu !... Cinq cents ducats, le Caballero Miguel de Cervantès et son frère !... Par Allah ! tout Alger mourrait de rire !... Rodrigo seul, peut-être, à ce prix, et encore !... Voyez-vous cette assurance !... la très chrétienne avarice !... Allez, enfants, ramenez vos parents à un plus juste sentiment de votre valeur !... Et ne revenez, je vous le conseille, qu'avec une somme digne de vous !...

Fronçant le sourcil, le Cojo, peut-être aussi dépité que ses esclaves, ordonnait de mettre au cachot les téméraires, et le gardien vengé les poussa dehors, anéantis.

*

* *

Au fond de sa mazmorra, Cervantès, encore meurtri de la déconvenue, ne tarda pas à s'avouer leur défaut de clairvoyance : Comment avaient-ils pu se tromper à ce point sur les exigences de leur Patron ? Heureusement, rien n'était perdu... les cinq cents ducats restaient là… il ne s'agissait que de profiter de l'expérience et d'en tirer le meilleur parti : affaire seulement de ruse et de patience ! En reprenant mot par mot les paroles du Cojo, il ne tarda pas à revenir sur l'incidente échappée à l'avarice du vieux pirate, que les cinq cents ducats suffiraient au rachat du seul Rodrigo... Ce fut le trait de lumière ! Ah ! le pirate voulait jouer au plus fin avec lui... Soit ! On verrait de quel côté seraient les dupes, en fin de jeu !...

Pris au mot, car il ne pourrait guère se dédire, et Rodrigo libre, quelles grandes choses n'allaient pas devenir possibles ? Son frère, au moins, serait sûr !... Avec l'appui des Caballeros auprès des autorités royales, ne pourrait-il pas préparer sur la côte d'Espagne ou dans les Iles les moyens de leur évasion par mer ? Ah ! le Cojo rirait-il encore, le jour où les cinq cents ducats de Rodrigo auraient subtilisé de son bagne tous les captifs de choix ?

Déjà Miguel voyait la crique perdue où la bar-

que armée par Rodrigo à Majorque où à Valence viendrait prendre les fugitifs : au bout du jardin d'Hassan, sous un couvert, le gardien Juan le Navarrais les cacherait ; et par une nuit noire, la Vierge protectrice lancerait sur la mer favorable tous ceux que pourrait emporter la barque !

Son dessein n'était pas encore mûri dans tous ses détails, quand Miguel sortit de cachot. Dali Mami venait de s'embarquer à l'improviste, et son départ restait mystérieux. Cervantès apprit aussitôt de Biedma que le Cojo, sur sa grande galère, suivie de quelques autres, dont celle de Yusuf Borrasquilla, s'en allait on ne savait où, et pour plusieurs mois. Certains avaient entendu dire que les Raïs partaient sur un ordre secret du grand amiral Euldj Ali pour escorter de Constantinople en Alger un nouveau Pacha, le vieux Ramdan ayant été taxé là-bas de faiblesse. En tout cas, c'était pour le bagne de Dali Mami un répit assuré.

Miguel se hâta d'aller faire part à son frère de ses nouveaux projets.

Rodrigo se récria longtemps. La liberté pour lui seul, il n'en voulait à aucun prix !... Miguel le pria de réfléchir : si cette rançon ne pouvait racheter que lui, du moins elle lui permettrait, une fois libre, d'organiser de l'autre côté de la mer cette évasion collective qui restait désormais l'unique chance de salut

des Caballeros ! Comment ne pas se rendre à de telles raisons ? Il fallut bien que Rodrigo se mît aux ordres de son frère, et la nouvelle espérance prit corps. Ni l'un ni l'autre d'ailleurs ne songèrent à se cacher les innombrables difficultés d'un projet aussi hasardeux,. Mais les précédentes épreuves n'avaient pas entamé leur foi, et rien ne put les décourager.

Tout de suite, pourtant, la chance parut les trahir. Sorti de mazmorra, Miguel demeurait suspect. Le gardien-bachi lui fit comprendre que, s'il l'avait délivré par pure bonté d'âme, il entendait n'en avoir point d'ennui ; et il lui enjoignit de ne plus sortir du bagne, s'il ne voulait retourner au cachot. Il fallut se le tenir pour dit et ronger son frein.

Ce fut Rodrigo, heureusement plus libre, qui dut se mettre discrètement à la besogne. Il vit d'abord Onofrio Exarque. Celui-ci avait installé en Alger un commerce libre des mieux achalandés, draps de Hollande et monnaies d'Espagne, qui lui valait, ainsi qu'à son associé Balthazar Torrès, la considération commune des Turcs, des Maures, des renégats et des juifs. Les deux associés étaient fort riches, bien que leur boutique, en retrait presque à l'entrée de la rue Ed Djenaïz, ne payât pas de mine ; mais il ne fallait pas exciter l'envie !

Rodrigo n'eut aucune peine à négocier la garde de ses ducats, moyennant un intérêt annuel de trois

cents réaux, qui au cours représentaient 3.300 aspres ou 20.400 blancas. Les marchands connaissaient la réputation de Miguel de Cervantès, qu'ils estimaient hautement, et ne demandaient qu'à le servir en tout : Rodrigo revint au bagne, généreusement pourvu.

Nantis de ressources, les deux frères alors se préoccupèrent de s'assurer des concours. Le dimanche qui suivit, Rodrigo ramena de l'Oratoire de maître Pierre au bagne du Cojo le jardinier Juan le Navarrais ; et les deux frères, en secret, lui firent part de leurs desseins.

La face tannée du vieil esclave s'éclaira ; une malice allumait ses petits yeux : Justement, à flanc de colline, au haut de son jardin, droit au-dessous de la campagne de Mohammed le Juif, Juan n'avait-il pas lui-même, autrefois, en cherchant du tuf pour le jardin, creusé une grotte capable d'abriter hors de toute vue plusieurs hommes ? Nul ne la connaissait ; et son entrée commandait le rivage, la plaine, la ville, le port et le large !... Rien ne pouvait mieux convenir à leur dessein.

Les trois hommes s'entendirent à demi-mot : Providentielle, la grotte du Hamma décidait de l'entreprise : refuge assez secret pour n'être pas découvert, il faudrait s'y rendre un à un, et, qui sait, attendre longtemps peut-être. Mais comment s'y ravitailler ?... Juan leva le doigt et sourit : le vieil esclave

avait son homme ! Un esclave qu'il connaissait assez pour répondre de lui : natif de Melilla, au royaume de Tlemcen, après avoir dans son enfance renié la foi de ses pères, cet homme s'était reconverti ; mais sa mauvaise chance l'avait fait reprendre par les infidèles, et il n'aspirait lui aussi qu'à s'enfuir, ainsi qu'il le répétait fréquemment. Au service de Mohammed le Juif, *El Dorador*, ainsi s'appelait-il, travaillait à des travaux de peinture dans la campagne de son Patron et parcourait plusieurs fois par jour le sentier de la colline à la mer, qui passait tout près de la grotte. Rien donc, s'il pouvait espérer partir avec les fugitifs, ne serait plus aisé que de le charger de les ravitailler au passage, et lui seul le pourrait sans éveiller les soupçons.

Miguel eut un scrupule qu'il ne put taire : L'homme était-il vraiment sûr ? Le jardinier l'affirma. Il s'offrit néanmoins à le tâter sans rien trahir du projet ni de ses auteurs, et Miguel accepta aussitôt.

Juan partit sur cette promesse, dont les Castillans enregistrèrent avec joie l'honnête assurance. Ils ne furent donc point surpris, le soir glacial de janvier où le Navarrais leur amena son Dorador. Le personnage, replet, mais décidé, inspirait à peu près confiance. Son regard trop aigu mit cependant un moment en garde l'instinct de Miguel ; mais le récit de sa vie, ses regrets d'une apostasie de jeunesse, l'ardeur

de sa profession de foi, la conviction de son désir d'une liberté depuis longtemps désirée, et pour laquelle il était prêt à tous les dévouements, finirent par entraîner les deux frères.

Miguel fit donc part à l'esclave de son projet et lui expliqua ce qu'ils attendaient de lui.

Juan aménagerait la grotte. A l'arrivée des premiers fugitifs, le Dorador, qui approvisionnait chaque soir la campagne du Juif, leur laisserait en passant l'indispensable. Pour le Navarrais, il veillerait discrètement sur eux, et, en cas de danger, aviserait. Rien d'ailleurs ne pressait ; le Cojo pouvait rester absent deux ou trois mois encore ; jusqu'à son retour, qui seul permettrait le rachat de Rodrigo, tout demeurait suspendu. Après quoi, il faudrait encore le temps de trouver la barque, de l'armer, de l'amener : c'étaient des mois d'attente et de périls ! Quoi qu'il dût advenir, il fallait s'armer de silence, de foi et de courage, et se jurer à la face de Dieu et de sa sainte Mère discrétion absolue et fidélité jusqu'à la mort !

Ils échangèrent ce serment. Puis Juan et le Dorador gagnèrent, par la sortie mal gardée du bagne, les rues noires, au risque de rencontrer les gens du mézouar ou de se rompre le cou, pendant que Rodrigo et Miguel rentraient, soulagés, dans la puanteur de leur chambrée.

*

* *

Les pluies hivernales déchaînèrent sur la ville la plus sinistre tourmente qu'eût jamais subie l'inhospitalité des bagnes. Des trombes de grêlons inondaient jusqu'aux dortoirs. Le vent transperçait tout. On gelait. Les nuits étaient interminables, les esclaves serrés les uns contre les autres pour résister au froid. On se désespérait à grelotter ainsi sans fin ; et Miguel n'eut pas trop de toute son énergie pour soutenir ses amis défaillants : Menesès, Biedma, Valcazar, Ramirez et Navarrete lui-même, dont la rudesse devenait plaintive !

La férocité des éléments stimulait d'ailleurs celle des bourreaux. Un vent de révolte amena sur les bagnes une vague de répression, et nombre de rébellions furent noyées dans le sang.

Au début de février, même, la mort plana un instant sur toutes les prisons. L'affaire commença le 12, au retour des deux galères qu'avaient emmenées en course Car Hassan et son Khalifa Mamy le Vénitien. Un bruit courut la Marine : excédés de la cruauté de ce Hassan, ses chiourmes s'étaient rebellés, et l'avaient assommé à coups d'anspects et de haches sur sa galère ; une bataille s'en était suivie, après laquelle le Vénitien Janetto avait péri sur-le-champ essorillé, pendu à une vergue, criblé de flèches

et noyé. A peine rentré en Alger, le jeune Julien le Génois venait d'être enterré à la ceinture et percé de flèches. Et ce n'était pas finis Car Mamy, dès son débarquement, avait conduit au Pacha trois autres Italiens chargés de fer, et nul ne savait ce qu'il en adviendrait.

Dès le soir on fut fixé. André de Jaca venait d'être attaché à un cheval et traîné dans les rues, puis enganché à Bab el Oued, où la foule se pressait pour le voir mourir. Simultanément, le Calabrais Marcello était lapidé et brûlé sur le marché au bois, et le Génois Marco, pendu à la trinquette d'une factia française en réparation aux bassins, allait agoniser toute la nuit.

Tant de supplices exaspéraient le désir de s'évader à tout prix qui tourmentait les plus vaillants parmi les esclaves. L'excès du mal suscitait le remède ; et les circonstances à la fin débordèrent les résolutions.

L'époque arrivait où le Capitan de la mer allait former ses équipages de course : critique tous les ans, les circonstances cette année-là devaient la rendre pire. Plusieurs esclaves, déterminés à tout pour échapper aux galères, vinrent se jeter aux pieds du Caballero de Lépante avec une telle frayeur qu'il eut pitié d'eux, et sachant prête la grotte du Hamma, les fit conduire en secret au vieux Juan. La partie s'engageait.

Les deux premiers fugitifs furent deux esclaves d'Arnaute Mami : le sergent Godinez et l'alferez Rios ; surpris à méditer de s'enfuir pour échapper à la chiourme, ils avaient reçu la forte bastonnade, et, craignant pire, s'étaient enfuis du bagne.

Presque aussitôt, Miguel dut leur envoyer des compagnons : le Caballero Christobal de Villalon et l'alferez Diego Castellano de Tolède. Le premier, insulté par son maître le Grec Donardi, avait perdu la tête sous l'outrage ; l'autre, menacé d'essorillage par Mamicha le Génois, avait bousculé son Patron et avait pu disparaître sur le coup !

Il en vint ensuite plusieurs autres. Le secret du Navarrais était bien gardé. On se racontait pourtant à mots couverts que les quatre Caballeros disparus devaient leur salut au manchot, et ceux qui se voyaient en péril de mort n'hésitaient plus.

Au bout de quelques jours, l'asile du Hamma recelait ainsi huit fugitifs, les quatre du début et quatre nouveaux, le sergent Yepes, Martinez, le Mayorquin, Pedro Soler et le Caballero Osorio, qui avait été de la première évasion. Craignant de ne pouvoir nourrir tant de monde aussi longtemps qu'il faudrait, Cervantès dut même en refuser plusieurs autres, auxquels il promit de les aviser du moment venu.

Dans la grotte, cependant, la vie fut tout de suite

très dure. L'asile creusé par Juan le Navarrais avait été approfondi en hâte. Il offrait deux galeries, l'une peu profonde, à gauche de l'étroite entrée, l'autre, plus longue et oblique, sur la droite. Mais le sol rocheux était plein d'aspérités, et la voûte si basse qu'un homme moyen pouvait à peine s'y tenir debout. L'humidité l'effritait. L'ouverture regardait à l'est. Dès que le soleil montait, chaque matin, la grotte s'obscurcissait derrière le rideau de lentisques et d'oliviers qui l'enténébraient encore davantage.

Les fugitifs durent passer leurs premiers jours d'attente dans ces demi-ténèbres hivernales, au bruit de la mer furieuse, sans feu ni couvertures, couchés sur une provision de paille que le Navarrais avait amassée par précaution. L'espoir de la liberté seul pouvait les soutenir.

Il fallait constamment surveiller le sentier, et, au moindre bruit de pas, s'imposer un silence absolu. On retenait sa respiration, le cœur battant, jusqu'après l'alerte. Chaque soir, le Dorador apportait les provisions, quelques pains, des oranges, des dattes, du couscous, des viandes cuites, car ils ne pouvaient faire du feu, et Juan les jarres d'eau indispensables. On échangeait quelques mots, souvent écourtés. Puis le silence retombait sur l'attente, les privations et l'immobilité ; à la nuit faite seulement, les prisonniers pouvaient sortir, à tâtons, sur les pentes de la

colline, contempler alternativement les feux d'Alger, sur leur gauche, ou devant eux la mer souvent bouchée, parfois argentée d'un rayon de lune.

La mi-mars arriva. Le ciel vibra d'une lumière neuve. Les orangers chargèrent la brise de langueurs. Au bagne du Cojo, Miguel de Cervantès, après maints refus opiniâtres, acheta enfin du gardien-bachi la liberté de ses sorties. La discipline se relâchait d'ailleurs beaucoup, car le Patron ne rentrait pas. D'autre part, des marchands Livournais, colporteurs de toutes les nouvelles d'Europe, annonçaient l'arrivée prochaine d'une aumône d'Espagne, et les bagnes s'enfiévraient. Enfin les derniers préparatifs de la grande course du printemps suscitaient l'inévitable recrudescence des évasions et des supplices, et Cervantès dut encore envoyer à la grotte un des plus notoires caballeros du bagne du Pacha, le Dr. Domingo Becerra, le digne prêtre de la chapelle des Lions, marqué pour la chiourme par la rancune d'un gardien ivrogne qu'il avait bousculé.

Le jour même où le manchot put sortir pour la première fois, ce fut pour contempler de loin le départ de la course : la flotte d'Arnaute Mami prenait le large, et rien ne pouvait donner une plus forte impression de puissance que les galères montées par ce ramas d'hommes sans foi ni patrie, maîtres de la Méditerranée, qui bravaient si impunément le puissant roi d'Espagne !

Le Capitan ne devait d'ailleurs pas prolonger l'expédition ; moins d'un mois après, son escadre reparut en vue du Peñon, et son butin devait être riche, à en juger par le concert des artilleries, les pavois des galères et la frénésie des acclamations qui l'accueillirent. Derrière la Capitane, à la prise, une magnifique galiote désemparée, les mâts brisés, portait la croix des Chevaliers de Malte I Les Castillans suivaient de la terrasse de Dali Mami cette néfaste entrée. Quand la croix fut visible, leur cœur se serra : l'Espagne, une fois de plus, allait faire les frais de l'orgie !

Dans la soirée, les chiourmes qui rentraient épuisés et décharnés apportèrent des précisions. Au départ d'Alger, on avait été sous le vent jusque vers la Sardaigne ; et là, bien abritées par les promontoires, les galères s'étaient arrêtées pour surveiller la route de Gênes en Espagne. On ne vit rien d'abord, mais au bout de quelques jours un grand vent du nord se leva, et jeta en pâture aux Raïs une riche galiote chrétienne qui courait, désemparée, couchée dans le vent, toujours sur le point de sombrer, mais qui néanmoins se rétablissait assez aisément à la lame. Cette galiote neuve, le *San Pablo*, appartenait aux Chevaliers de Malté. Elle luttait depuis huit jours et croyait toucher le port en arrivant à cette île San Pedro, où la guettaient les pirates, qui lui coururent bientôt sus et n'eurent aucun mal à la prendre. Au premier assaut,

le capitaine tomba, en même temps qu'un illustre Caballero Valencien qui l'assistait, et le pillage commença. Le navire portait de magnifiques tissus, près de deux cent mille ducats d'or, à ce qu'on affirmait, et tous les biens de trois cents passagers de marque, hidalgos, officiers, docteurs... L'affaire était superbe, et le Capitan n'en avait pas demandé plus. Pour l'instant, chacun des Raïs amenait ses prisonniers au Pacha, et, selon toute apparence, aucun d'eux ne serait pour le Cojo, qui regretterait amèrement, à son retour, la bonne affaire manquée !

Trois jours après l'entrée du *San Pablo* dans le port d'Alger, désormais orné du magnifique Saint-Paul en bois doré de sa proue, Miguel recevait son compatriote Pierre de Cardona, du bagne d'Arnaute Mami ; un de leurs frères, ecclésiastique d'importance, à peine débarqué, venait d'être jeté en mazmorra par le Caïd Mohammed le Juif, son Patron, et priait le manchot de venir le voir au plus tôt.

Peu d'instants plus tard, Miguel frappait à la porte inférieure de la haute maison du Caïd Juif, dans un renfoncement boueux du souk des forgerons, face au marabout de Sidi Aïssa, et se heurtait à l'insolence d'un gardien qui lui barrait énergiquement l'entrée. L'homme accepta bien les blancas de l'esclave, mais craignant sans doute pour son propre dos, se contenta de lui conseiller, sur un ton radouci,

de faire demander son entrée par quelque bon musulman auquel son maître ne la refuserait sans doute pas !

Et Miguel dut s'en revenir, penaud, cherchant vainement à qui demander l'intervention nécessaire. Il ne put l'obtenir que le surlendemain, par les soins d'un renégat auquel Menesès avait rendu quelques services.

Le bagne du Caïd Mohammed était redouté par les Espagnols. On assurait que certaines influences féminines le rendaient moins inhospitalier aux Grecs. En tout cas, la cave où descendit Cervantès était effroyable une saleté immonde, des murs en ruines, une odeur putride ; jusqu'où pouvait aller l'avarice d'un tel Patron ?

Le cul de basse fosse où Cardona précéda Miguel en l'annonçant au Dr. Sosa était absolument noir. Il leur fallut quelque temps pour discerner, immobilisé par ses chaînes sur une planche, l'ombre du docteur Antonio de Sosa, dont l'âpre accueil éveillait à ces profondeurs d'énergiques échos.

Il était fort irrité. Le cliquetis de ses chaînes s'exaspérait. Mais le triste état où il se trouvait réduit n'était pas ce qui l'irritait le plus. La duplicité de son Patron l'indignait bien davantage ! Ce Juif, cette brute, ce Judas ne l'avait-il pas d'abord accueilli d'un air paternel, gratifié de pain blanc et de cette

semoule qu'ils appellent couscous, en lui recommandant de ne pas s'affliger, car Dieu, qui est grand, lui ferait sûrement retrouver sa patrie ! Mais le lendemain Je vieux fourbe lui déclarait qu'il ne devait pas chercher à l'abuser davantage : il savait fort bien quel grand personnage il était, et le lui ferait avouer. Puis l'ayant fait couvrir de chaînes il ajouta, en dérision : un évêque tel que lui, d'abord secrétaire intime de S. S. le Pape, puis cardinal, châtelain de Castelnuovo de Naples, aujourd'hui confesseur et grand maître de la Reine d'Espagne, ne pouvait lui donner moins qu'une rançon digne de tant d'éminents titres ! Aussi espérait-il ne pas avoir à lui imposer longtemps les précautions qu'exigeait la possession d'un si grand Pappaz ! Sosa eut beau se défendre, jurer qu'il n'était qu'un pauvre et obscur prêtre, le Juif fit comparaître des témoins qui jurèrent l'avoir connu, et même l'avoir servi comme esclaves et cuisiniers à Castelnuovo ! Il affirma n'avoir jamais eu ni château ni esclaves. Le Juif prit une grande colère feinte, l'injuria et ordonna de l'enfermer dans le cachot où il retrouverait peut-être sa mémoire perdue !... Il était donc condamné à mourir dans ces ténèbres, puisque seul un parjure pourrait l'en tirer !... Et condamné par un vil juif, moins encore, un juif renégat !...

Cervantès laissa tomber cette véhémence ; puis

il eut de ces mots par lesquels il avait plus d'une fois apaisé de semblables douleurs. Il raconta au prêtre sa propre infortune, sa vie de soldat, ses propres expériences des mazmorras de Dali Mami. Sosa oubliait son mal ; Miguel lui raconta encore sa malheureuse évasion, et lui demanda enfin de bien vouloir entendre sa confession, la fuite du De Becerra l'ayant depuis quelque temps privé de direction spirituelle.

Le prêtre alors effaça le captif. Cardona disparaissait ; déjà Sosa levait la main pour le signe de croix, et le manchot s'agenouillait dans la boue : il ne se releva qu'absous, pour échanger avec ce compagnon de misère inconnu la veille le baiser qui scellait leur mutuelle confiance !

Alors seulement Miguel ouvrit son cœur ; il confia au prêtre tous les détails de son grand projet et le pria non seulement d'implorer sur lui les grâces d'en haut, mais encore de se joindre à ceux qui allaient tenter l'aventure.

Touché par la foi du Castillan, ébranlé par son ardeur, Sosa secouait pourtant la tête. Que faire dans ce tombeau, rivé à ces pierres, condamné à s'étioler dans cette immobilité jusqu'à l'arrivée d'une rançon introuvable ? Comment s'évader ?... En tout cas les visites qu'il recevait lui seraient très précieuses, et puisque, comme on dit vulgairement, c'est diminuer ses peines que de les confier, il le suppliait de

ne pas l'abandonner, de venir souvent le voir. Ils se soutiendraient mutuellement et cultiveraient au moins, dans leur infortune, ce fruit de l'amitié qui est le meilleur des fruits de la terre !

Cervantès le lui promit. Comme il remontait avec Cardona dans la cour intérieure du bagne de Mohammed, deux femmes traversèrent la galerie ; l'une d'elles, le visage découvert, était vêtue d'un costume étranger : sa beauté leur parut noble et régulière ; sa chevelure d'ébène ondulait en deux bandeaux ; son teint était d'ambre, sa bouche humide, son buste souple, sa démarche aisée : à coup sûr cette femme n'était pas plus musulmane que la jeune fille qui l'accompagnait et que leur ressemblance désignait pour sa fille.

Elle sourit imperceptiblement aux Espagnols qui s'inclinaient de loin avec respect, disparut, reparut à la galerie supérieure, et sourit encore.

Quand cette vision se fut évanouie, Miguel se tourna interrogativement vers Cardona, qui satisfit aussitôt sa curiosité : cette femme, une Grecque de l'île de Cerigo, avait été achetée avec sa fille par le vieux Juif, et, depuis six ans, elle gouvernait son bagne, sans avoir jamais rien accordé à son Patron, à ce qu'on assurait : on la nommait Angélique, et sa fille s'appelait Anne.

*

* *

Dès le lendemain Miguel éprouva le désir de revoir son nouvel ami le Dr Sosa. Il avait mille choses encore à lui dire, et ne tarda pas à s'en aller au bagne du Juif.

A la porte, il se heurta, sans le reconnaître, à cause de l'obscurité du couloir, à un gros esclave qui l'abordait respectueusement, mais non sans assurance : c'était le Dorador. Craignant de prononcer devant des indiscrets quelque imprudente parole, et ne sachant où s'isoler, le manchot hésita, puis entraîna l'esclave à sa suite, vers l'escalier des mazmorras, où ils purent, l'oreille aux aguets, échanger à voix basse les propos indispensables.

Le Dorador ne venait guère au bagne. Il était en général occupé à la campagne du Hamma, le *Djenan el Akouas* ; mais ce jour-là il descendait prendre les ordres du Caïd pour la décoration d'une chambre qu'il devait achever avant l'arrivée des femmes.

— Bientôt ?... demanda Miguel un peu singulier.

— Bientôt, je pense, répondit le Dorador.

— Et là-bas ?

— Là-bas, sécurité absolue... mais les hommes s'ennuient... Certains en sont presque malades... Cette attente...

— Elle n'est malheureusement pas finie. Nul ne peut dire...

— Maître, laissez-moi vous en prier... il faut vous hâter... il y va de leurs vies... et des nôtres !

— Dieu seul ordonne.

— Du moins, allez voir les malheureux… ils se découragent et vous réclament.

— Mais les soupçons ?...

— Une apparition ne les éveillera pas.

— Soit !... si je puis, j'irai... Dis-leur bien toutefois que pas une heure n'est et ne sera perdue !... Tu assures facilement les vivres ?

— Oui, grâce à l'argent...

— Bien !... continue, mon fils, et que Dieu t'aide. Le jour approche... Adieu et courage !

Cervantès alors se fit ouvrir le cachot de Sosa, où il trouva le Docteur toujours aussi enragé. Il le mit au courant de la rencontre qu'il venait de faire, de l'impatience trop explicable des fugitifs de la grotte, de son propre désir de hâter les événements et d'en finir au plus vite. Puis, de nouveau, il le supplia de se joindre à eux le moment venu.

Mais l'autre secoua la tête avec dépit.

—Comment le pourrai-je dans l'état où je suis ?... C'est à peine s'il m'est possible de prier Dieu qu'il favorise un dessein si agréable à ses yeux, et mette fin à un esclavage qui, selon. Cicéron, est plus intolérable

encore quand on sert un maitre aussi grossier que nos canailles de Patrons ! Ce qu'il nous faut à tous, hélas ! en cette dure condition, c'est la précieuse vertu de patience ! et je crains en particulier que notre cher Miguel, souffrant si cruellement des retards imposés par les circonstances, ne se lance en avant sans peser assez les risques de sa précipitation...

Cervantès ne protestait guère. Sosa lisait en lui :

— Du moins fera-i-il bien de ne rien engager sans le conseil du plus sûr de ses amis, de son confesseur...

— Mon père, répondit le soldat, je m'en remets à vous, et grâces vous soient rendues !

— D'ailleurs, ne parle-t-on pas de l'Aumône d'Aragon et de son arrivée prochaine ? A quoi bon risquer sa vie pour une liberté que les Rédempteurs apportent peut-être aux Caballeros ?....

Cervantès savait que jamais l'Aumône ne donnerait pour lui la rançon qu'exigeait son patron. Il secouait tristement la tête, quand des cris déchirèrent soudain le noir silence des caves, un grand tumulte, l'écho d'une bataille. Un gardien arrivait en courant, appelait Miguel, et refermait le cachot derrière lui.

Remonté dans la cour, le manchot aperçut deux esclaves à genoux, demi-nus, attachés par des cordes, et qui hurlaient après une bastonnade interrompue ;

autour d'eux une rixe mettait aux prises deux groupes d'esclaves furieux, Espagnols contre Grecs. Il y avait déjà de part et d'autre des victimes saignantes qui vociféraient. Cervantès, sans autrement réfléchir, se dressa entre les adversaires, et les arrêta.

Au même instant, attirées par les cris, Angélique et sa fille apparaissaient au seuil de l'escalier des galeries ; et elles aidèrent le manchot à séparer les combattants interdits.

Il y eut un grand silence. Les esclaves reculaient, les blessés se relevaient, disparaissaient et les deux bastonnés attendaient sans comprendre.

Le chef des Grecs, cependant, un grand diable féroce, s'avança vers Angélique, et, avec volubilité, réclama en langue franque la suite de la bastonnade ordonnée par le Patron, dont il répondait sur ses propres épaules.

Une clameur espagnole lui répondit. Angélique répliquait sans s'émouvoir :

— Ne te mets pas en peine, Clepsias, je fais mon affaire de tout. Calme ta fureur et sois moins dur !... Je voudrais vous voir plus miséricordieux, vous tous, pour nos frères espagnols...

— Des chiens !

— Des idolâtres ! Nos Pappaz les maudissent !

— Ils méritent la mort !

Mais Angélique demeurait ferme. Clepsias dut lui-même détacher les deux condamnés, qui disparurent en gémissant.

— Allez à vos travaux, maintenant. Et, dans l'intérêt de tous, pas un mot au Maître avant que je ne l'aie vu moi-même !...

Cervantès de son côté apaisait les Espagnols qui regagnèrent bientôt leurs taudis.

Le soldat castillan et l'esclave grecque demeurèrent alors face à face ; la cour était déserte. Angélique interrogea Miguel qui la contemplait ingénument :

— Qui es-tu, Espagnol, et quel hasard t'a amené ici à cette heure ?

— Un soldat du roi Don Felipe, estropié à Lépante quand les rivages de la Grèce se teignirent du sang des infidèles, et qui, pour prix de ses blessures, est esclave aujourd'hui du cruel Dali Mami, mon maître...

— Et tu n'as pas trouvé à te racheter ?... Dali Mami aime l'argent.

— Je suis plus pauvre qu'il n'est avare... les derniers réaux de mes vieux parents n'ont pas suffi...

— N'espères-tu pas le faire bientôt ?

— Hélas !

— Ignores-tu que l'aumône d'Aragon va venir ?

Cervantès pâlit à cette confirmation de la grande nouvelle. Il interrogeait, anxieux :

— Est-ce sûr, au moins ?

— Pourquoi non ? Mon maître l'affirmait tantôt, comme le tenant de bonne source…

— Faites, ô Vierge, que l'événement confirme tes paroles ?... nous vous en rendrons grâces à deux genoux !...

— « Heureux fils d'Espagne ?... nos frères grecs ignorent ces joies, eux que nul ne songe à racheter !... »

— Quoi, serais-tu malheureuse ici... quand chacun, on me l'a assuré, ne cherche qu'à te plaire et à t'obéir ?

— On te dira que non, soldat !... Hélas, je ne le dis qu'à toi, car tu m'inspires confiance... Certes le maître nous traite bien, ma fille et moi, parce qu'il nous croit converties à sa foi... Mais qui nous fera oublier l'affreuse nuit qui nous arracha de notre chère Cerigo et fit périr tous les nôtres sous les coups de ces barbares ?... Qui me rendra mes trois garçons, le plus grand n'aurait pas douze ans, entraînés alors, vendus, à jamais perdus pour leur mère ?... Qui me rendra la douce vie, la paix et l'abondance de notre Cerigo, sous le Lion Vénitien, quand je passais pour la plus fortunée des épouses et des mères ?... Qui pensera jamais, hélas ! à nous arracher à la jalouse tyrannie du Caïd maître de ces lieux... Mais, pardonne, Caballero, à mes plaintes égoïstes... Aie pitié de nous plutôt, toi qui a su garder une foi si

vive, et vois l'état où nous avons dû tomber pour en éviter un pire ?... Prie pour Anne et pour Angélique... et sache que l'esclave grecque du Caïd Mohammed fera désormais tout ce qui sera en son pouvoir auprès de son maître pour adoucir le sort de tes frères et te permettre d'abord de venir ici autant qu'il te plaira les consoler et les soutenir...

Miguel, profondément ému, avait mis genoux en terre pour remercier la belle Grecque. Elle le fit relever et l'encouragea de beaucoup d'autres confidences obligeantes. Cervantès hésitait à lui demander si vite l'élargissement de son ami Sosa ; il s'y hasarda cependant à la fin. Mais Angélique leva les yeux au ciel... Le Docteur, en se montrant si peu traitable, irritait profondément le Caïd Mohammed ne s'adoucirait pas de sitôt. Du moins elle s'y emploierait : on pouvait compter en toutes choses sur le dévouement d'Angélique.

Le besoin d'une confidence immédiate poussait Miguel, resté seul, à redescendre chez Sosa. Au haut de l'escalier des mazmorras il se heurta à un gardien qui le repoussa : Lui encore ?... Qu'avait-il à faire de ce côté ?... Il n'osa pas insister, et s'en fut lentement par le grand Souk et les durs escaliers. Il déplorait l'apostasie des Grecques, le rôle ambigu d'Angélique dans la maison de ce juif renégat... Il imaginait leur retour à la foi et à l'honneur, leur rachat...

Il évoquait l'Aumône d'Aragon, son propre rachat, Madrid, une liberté pleine d'espérance !...

A la porte du bagne, les travailleurs rentraient accablés sous le bâton des gardes... cette misère le rappela à la réalité. Il revit ceux de la grotte, plus misérables encore, qu'il oubliait !... Comment pouvait-il songer à partir, à laisser derrière lui tant de souffrances, à abandonner ceux qui s'étaient confiés à lui ? Son rachat, si on le lui avait offert sur-le-champ, l'eût-il accepté ?... Ne se devait-il pas à tous ?... La fatigue qui le courbait en deux eût trahi son découragement, lorsqu'il entra dans la cour du Cojo, s'il n'avait trouvé le bagne en rumeur. Dès qu'il parut, en effet, tous les esclaves se précipitèrent sur lui, hors d'eux-mêmes, en criant :

— L'Aumône, l'Aumône d'Aragon !...

Et, sans s'expliquer davantage, Rodrigo, Menesès, Valcazar, Biedma l'entraînèrent sur la terrasse où les esclaves suivaient avidement du regard une voile qui grandissait à l'horizon du côté du nord, et imploraient la Vierge avec de grands gestes.

*

* *

Le lendemain 20 avril, dès l'aube, une foule nerveuse s'entassait avec des bruits de fers dans l'oratoire de maître Pierre. Débarqués dans la nuit, les PP. Rédempteurs avaient dû aller d'abord se pré-

senter au Pacha et l'on attendait leur retour, qui tardait étrangement au gré de toutes les impatiences.

A la fin, pourtant, une clameur monta de la foule brusquement agenouillée, les bras suppliants ; et les Pères de la Merci parurent, vêtus de leur robe grise marquée de la grande croix rouge : d'abord le R. P. Jorge de Olivar, commandeur de la Merci de Valence, levant sur la foule une main qui tremblait en la bénissant ; derrière lui le frère Jérome Antich, commandeur de Majorque, s'efforçant d'écarter doucement du Père les suppliants trop exaltés.

Dans tous les dialectes de l'Espagne, les captifs imploraient pitié, tous à la fois. Ils exhibaient des cicatrices, des moignons et des plaies : membres desséchés, bras rompus, mains coupées, visages sans nez, sans oreilles, orbites sanglantes. Les Pères durent reculer devant ce spectacle et se frayer de la main le passage jusqu'à l'oratoire, sous l'une des galeries. De là, un murmure si fervent répondit aux premières oraisons du P. Jorge qu'il souleva son cœur et lui dicta sur-le-champ la plus émouvante des exhortations.

Très simplement, il s'excusait de ne pouvoir promettre à chacun de ces martyrs une impossible liberté. Venu pour la Couronne d'Aragon et pour plusieurs rachats individuels qu'il ferait connaître en leur temps, son action serait bien étroite, même

s'il parvenait, comme il l'espérait, à l'étendre aux Castillans. Il y aurait peu d'élus, parmi tant d'appelés !... Mais il savait bien que nul d'entre eux ne désespérerait, que chacun se réjouirait du bonheur d'autrui. Ce qu'il fallait surtout, dans leurs tribulations, dont ils sortiraient par la miséricorde divine, c'était s'aimer les uns les autres, prier en commun, afin que leurs prières fussent plus efficaces, et que, jointes aux siennes, elles obtinssent de Dieu et de sa Sainte Mère le salut des plus malheureux et des plus fidèles de leurs enfants !... Ils n'avaient donc qu'à espérer en la miséricorde divine, et à retourner à leurs durs travaux. Il les verrait ensuite un à un, en confidence et en confession, et leur promit que nul ne serait oublié. Puis, vers l'autel, les mains levées, il entonna le psaume de miséricorde, auquel tous répondirent d'une voix unanime, au bruit de leurs chaînes, et la foule peu à peu s'écoula.

Il ne resta plus dans l'oratoire que ceux des principaux Caballeros que les Rédempteurs avaient priés de conférer avec eux : Castañeda, Salto, Quesada, Vega, Menesès, Vaicazar, Rodrigo enfin et Miguel de Cervantès, que maître Pierre leur présenta.

Le P. Jorge et son auxiliaire examinèrent aussitôt avec eux, bagne .par bagne, les plus notoires esclaves, arrêtèrent l'ordre dans lequel ils les visite-

raient, et s'enquirent de ceux qui devaient les premiers bénéficier de l'Aumône. Après quoi ils s'informèrent du Pacha, qui les avait reçus sans trop de morgue, de son entourage, de ceux qu'il fallait ménager, des principaux Raïs, de leurs faiblesses et de leurs vices. Et ainsi renseignés, ils se résolurent à voir en premier le Dr Sosa, que Miguel de Cervantès venait de leur désigner comme le plus éminent et le plus malheureux des prêtres captifs.

Sosa n'avait rien perdu de son intraitable humeur, et le P. Jorge lui-même ne put le persuader de se plier, fût-ce provisoirement, aux volontés du Patron que Dieu lui avait imposé. Il ne put davantage, à cause de cette même obstination, lui Offrir les bons offices et les ressources de l'Aumône, car Sosa lui défendit de s'occuper de lui davantage, et déclara que le premier à qui l'Aumône devait songer pour un rachat était selon lui Miguel de Cervantès.

Celui-ci aussitôt déclara que lui non plus ne pouvait rien accepter des ressources d'Aragon, d'abord en tant que Castillan, puis parce que l'avarice de son Patron avait fixé sa rançon à une somme beaucoup trop élevée. Au surplus, ses frères avaient besoin de lui, et il espérait bien pourvoir à sa liberté sans sacrifier celle d'aucun autre, voire en faisant de son propre salut une occasion de délivrance pour plusieurs !

Baissant la voix, il mit alors le Père au fait de

sa grande entreprise, et lui donna les noms des fugitifs de la grotte.

Déjà le religieux parlait d'aller leur porter ses consolations. Sosa l'en dissuada. Trop de gens étaient dans le secret ; il craignait même, lui, que les deux complices essentiels de l'affaire ne fussent pas sûrs, le vieux Juan, à cause de son grand âge, l'autre, ce Dorador, pour la fourberie du rôle qu'il jouait au bagne du Juif, où il desservait constamment les Espagnols auprès de son Patron et d'Angélique...

— Jugement bien sévère, Dieu merci, répondait Cervantès. Le Navarrais mourra plutôt que de nous trahir... Pour l'autre, je sais la vivacité de sa foi, et le désir qu'il a de fuir avec nous !...

— Soit, mon fils... que Dieu t'entende ! répondit le docteur, puis il réclama la bénédiction du P. Rédempteur, et fit promettre à ses visiteurs de le tenir au courant des rachats et des autres événements.

*

* *

Installés chez maitre Pierre, vieil esclave du Beylick qui jouissait d'une grande liberté en qualité de patron d'une barque de la ville, les Rédempteurs y recevaient les esclaves à toute heure, parcouraient les bagnes, distribuaient des aumônes, discutaient avec

les Raïs le prix des rançons, réglaient avec le Pacha la part de plus en plus lourde qui lui en revenait.

En ville, la populace, d'abord scandalisée par les croix-rouges, mais intimidée par leur assurance tranquille, finissait par les accepter et les respectait.

Les bagnes par contre s'agitaient. Les rachats suscitaient des jalousies. On attendait impatiemment. Des rixes éclataient sous les moindres prétextes, Portugais contre Espagnols, Grecs contre Vénitiens, et, ce qui était pire, Castillans contre Aragonais.

Chez Dali Mami, Cervantès lui-même s'irritait : il eût voulu en finir avec cette évasion, il guettait âprement les circonstances, toujours contraires. Il souffrait avec les fugitifs de la grotte, qui devaient avoir appris l'arrivée de l'Aumône, et souffrir davantage encore de s'en voir exclus, et d'attendre, d'attendre...

Même, n'y tenant plus, sans avertir personne, il y alla un jour, précautionneux ; Juan le Navarrais le rassura : les fugitifs, malgré l'humidité, se portaient assez bien. Le secret ne perçait pas ; mais les jours étaient affreusement longs et il devenait de plus en plus nécessaire de hâter le dénouement. Miguel n'osa pas monter à la grotte, ce qui eût été trop dangereux en plein jour. Il dut se contenter d'écrire à ses compagnons, sous les figuiers de Hassan, une lettre où

il les priait de prendre patience ; loin de les oublier, il pensait à eux plus que jamais, et espérait aboutir prochainement.

Revenant le long de la mer, Cervantès, l'esprit plus tendu que jamais, comprit alors l'absolue nécessité d'agir enfin. Déjà, il rachetait son frère : Rodrigo armait la barque, on fuyait au plus vite... Mais n'était-ce pas trop facile ?... et tant de hâte ne les perdrait-elle pas ? Que d'obstacles en effet ! Le Cojo toujours en route, point de rachat... Ramdan, disait-on, allait être remplacé... Qu'apporterait aux esclaves un changement de Pacha ? Quels troubles, si les Raïs prétendaient garder Ramdan ? Quel redoublement de sévérités pour les esclaves ?

Il traversait le grand Souk, non loin de Sosa, qu'il eut envie d'aller consulter. Mais l'homme propose... Et ce ne fut pas le Docteur que Miguel vit ce jour-là ; car, dés l'entrée du bagne de Mohammed, le portier l'adressa aussitôt à un esclave grec qui lui ordonna de le suivre, et le mena par un dédale d'escaliers, de passages et de portes dans une galerie somptueusement ornée de tapis et de broderies : au fond, sur des coussins, l'attendait une Angélique plus belle encore du souci qui tendait son visage ambré. L'esclave grec se retira aussitôt, et Angélique sourit gravement au soldat dont le cœur battait très fort.

Elle excusait sa témérité par l'estime que lui

inspirait le Caballero, dont on lui avait raconté l'héroïsme, et par le besoin qu'elle avait de son conseil. Le temps approchait des premières chaleurs ; Mohammed le Juif allait envoyer les femmes à sa campagne, le Djenan el Akouas (Miguel eut un bref haut-le-corps) et ce serait pour elles un isolement absolu dont elle s'effrayait, car à Cerigo la regrettée les femmes n'étaient pas enfermées. Aussi tenait-elle à revoir avant de partir ses amis... et la communauté de leur malheur lui inspirait pour Miguel tant de sympathie !... Elle devinait en lui tant de bonté avec tant de force

Elle offrait en même temps ses mains à l'esclave qui n'osa pas se dérober ; puis elle se leva, souple et légère, s'appuya, défaillante, à son bras, et, sortant de son sein un minuscule crucifix d'argent, lui avoua sa souffrance de ne pouvoir proclamer sa vraie foi, son désir de quitter une vie luxueuse et coupable qu'elle détestait ! Demi-agenouillée à ses pieds, elle priait enfin Miguel interdit :

— Ah ! si vos Caballeros, fidèles à leur réputation, si toi-même, ô Miguel, le plus brave de tous, en veniez un jour à préparer votre fuite, pourquoi, pourquoi ne consentirais-tu pas à nous emmener avec toi, ma chère petite Amie et moi ?...

Cervantès se taisait. Tant d'abandon le bouleversait, de cette femme belle, suppliante et chrétienne !

Mais il pensait aux périls que couraient ceux de la grotte ; une parole imprudente les eût perdus, et leur secret ne lui appartenait pas.

Il protesta de son dévouement avec une extrême chaleur : Angélique pouvait se fier à lui, si jamais il lui était permis de répondre à son désir... Mais il n'ajouta pas un mot, la pensée de Sosa, indigné, venait de lui fermer la bouche !

Angélique cependant cherchait à lire dans ses yeux, et poursuivait avec une douceur infinie la confidence de ses amertumes, de ses regrets, de ses désirs. Et lui, partagé entre son devoir et sa pitié, finit par consentir à la belle Grecque des promesses qui ne livraient rien du présent, mais dont il ne mesura pas la portée :

— Soit ! si jamais sonne pour nous l'heure de la liberté, Angélique, je te promets, pour autant qu'il sera en mon pouvoir, de ne rien tenter dont tu ne puisses prendre ta part avec nous !...

Angélique eut un élan d'une gratitude persuasive :

— Tu le jures, Espagnol ?

— Par le Christ et notre Vierge de Montserrat !

— Puissent-ils veiller à jamais sur nos jours !... Ami, car tu es déjà aujourd'hui mon seul ami, comment te reverrai-je, exilée dans la campagne que je t'ai dite ? Ne connais-tu personne à y venir voir quelquefois ?...

Cervantès hésita encore. Un nom lui venait sur les lèvres ; mais n'eût-il pas livré le terrible secret ? Angélique lui en épargna la peine.

— J'y pense, soldat, cet esclave de Melilla, ce décorateur qui est le favori de notre Maître, ce Dorador, qui m'a déjà parlé du Dr Sosa et de toi-même, ne le connais-tu pas ?...

— Sans doute, bien qu'assez peu !...

— Il suffit cependant. Il m'est fort dévoué, et saura bien, si je l'en prie, t'introduire quelquefois au Djenan. Il me donnera aussi de tes nouvelles et tu pourras par ses soins me faire aviser quand tu songeras à réaliser ta promesse... Un Cervantès, je le sais, n'oublie pas ses serments ! D'ici là, je nourrirai d'espérance ma solitude, en priant le vrai Dieu et sa Sainte Mère qu'ils nous protègent !...

Cervantès, demeuré seul, s'en fut sans délai mettre Sosa au fait des désirs de l'esclave grecque, de la réponse qu'il venait de lui faire, et du secours qu'il pouvait en attendre. Mais Sosa secoua durement la tête :

— Tout ceci ne me dit rien de bon, Miguel, lui répondit-il ; la femme est le grand ennemi des entreprises humaines... Si tu veux m'en croire, ne te fie jamais à aucune... et à celle-ci moins qu'à toute autre !... Comment admettre en effet que sa prétendue foi chrétienne et son désir de rentrer dans la vérité

puissent si aisément s'accommoder d'une apostasie et d'un concubinage notoires avec ce juif doublement infâme ?... Quel fond d'autre part faire sur la foi d'une Grecque, entourée comme Angélique par ces petits Pappaz intrigants et débauchés qui font la loi dans ce bagne et poursuivent nos frères Espagnols de leur haine envieuse ? Il faut te détourner, mon fils, de cette magicienne !... Miguel savait bien que le Docteur avait raison. Il promit de lui obéir, et en fut aussitôt extrêmement triste. Dans leur misère commune, quel rêve lui serait jamais permis ?

*

* *

Vers le milieu de la semaine suivante, il y eut encore une émotion dans les bagnes. Arnaute Mami repartit inopinément en course, poussé, disait-on, par un impérieux besoin d'argent, et sans laisser reposer les chiourmes. Les douze galères, le soir du mercredi, saluèrent de leurs canons Sidi Beteka et disparurent vers le nord.

A cette heure-là même, Miguel et Rodrigo de Cervantès entraient chez maître Pierre ; ils devaient y rencontrer un certain esclave racheté du matin, et que celui-ci jugeait capable de seconder leurs desseins. Né à Majorque, ayant fait entre l'Espagne et la Berbérie tous les métiers de mer, Viana, comme on l'appelait, connaissait parfaitement les côtes, tant d'un

pays que de l'autre. Sa gratitude d'autre part promettait aux Caballeros un dévouement à toute épreuve.

Les quatre hommes ne mirent pas beaucoup de temps à tomber d'accord sur ce qu'il convenait d'entreprendre dès qu'il serait possible. Le Mayorquin offrait ses bras et son expérience ; il fallait le guider et l'appuyer. Ce serait l'affaire de Rodrigo ; celui-ci, en effet, aussitôt racheté, le rejoindrait à Palma, où ensemble ils achèteraient et équiperaient la barque, avec l'aide du Vice-Roi, instruit par une supplique des plus notoires Caballeros d'Alger. Les deux Espagnols reviendraient ensuite au premier vent favorable, se présenteraient de nuit devant le jardin du Caïd Hassan, et donneraient le signal : trois feux en triangle. Les Espagnols alors embarqueraient, et vogue la galère Viana, devançant le désir des Caballeros, jura sur la Vierge et les saints de les servir en tout fidèlement, et d'être exact au rendez-vous qu'il prit aussitôt avec Rodrigo dans son pays même, au bourg d'Alcudia de Majorque.

Plein de confiance enfin pour la première fois depuis bien longtemps, Miguel ne pouvait tarder à venir informer Sosa d'un si heureux événement. Dès son arrivée au bagne du Juif, l'esclave grec qui le guidait toujours à la mazmorra du docteur crut lui apprendre le départ des femmes pour la campagne du Hamma.

Le manchot en éprouva quelque émoi ; mais ce n'était ni le lieu ni l'heure d'insister, et il se garda de toute question. Sosa, mis au fait, approuva pleinement les dispositions dont Miguel lui faisait part. Et bientôt les deux esclaves discutèrent chacune des dispositions qu'il y aurait à prendre jusqu'au retour de la barque.

Le Cojo toujours absent, on ne pouvait encore songer au rachat de Rodrigo. Mais on pouvait s'occuper des lettres de recommandation qu'il lui faudrait à son arrivée en Espagne. Ils cherchèrent longtemps à quels Caballeros suffisamment discrets et notoires ils demanderaient ce service capital. Leur choix s'arrêta enfin sur deux chevaliers de l'ordre de San Juan, les plus nobles alors d'entre tous, et en négociations de rachat avec leur patron Amante Mami ; d'eux, Don Antonio de Tolède, passait pour le propre frère du duc d'Albe, à la maison duquel il appartenait effectivement, et le second, Don Francisco de Valence, avait également servi en Italie sous les ordres du duc. Nul n'était plus qualifié pour recommander le Castillan aux divers Vice-Rois.

De fait, dès le surlendemain, Don Antonio, dûment sollicité, apportait les lettres à l'Oratoire de Maître Pierre, certifiées et authentiquées par le notaire apostolique, Pedro de Ribeyra : les deux Caballeros de San Juan priaient au nom du Roi les vice-

rois de Valence, de Majorque et d'Ibiza de favoriser de tout leur pouvoir Rodrigo de Cervantès Saavedra dans l'armement d'une barque pour le salut de son frère Miguel et de plusieurs de leurs compagnons qui souffraient alors l'esclavage en Alger.

La situation cependant devenait critique à la grotte du Hamma. Un matin, Juan le Navarrais arriva fort ému au bagne de Dali Mami : l'ennui, l'humidité, la réclusion, avaient terrassé le sergent Godinez, depuis plusieurs semaines déjà pris des fièvres : la nuit il avait le délire et poussait de tels cris que le silence des jardins en était troublé ; même on s'en était ému à la campagne du Caïd Juif, située juste au-dessus de la grotte, comme ils savaient. La veille au soir, à la première étoile, ils avaient vu surgir, poussant devant elle le Dorador qui protestait, une femme voilée qui semblait fort belle et compatissante. En langue franque, elle avait juré aux fugitifs que, connaissant leur secret, elle ne les trahirait jamais, car elle était de cœur avec eux et ne leur voulait que du bien. Et ce disant, elle leur avait distribué force citrons et oranges dont elle avait su calmer la crise de Godinez et adoucir la peine de ses compagnons. Le Dorador, pendant ce temps, descendait en hâte chez le Navarrais le prier de courir dès le lendemain matin aviser les señors Caballeros que leur secret était au pouvoir de l'esclave grecque,

mais que cette femme était chrétienne, et se tairait ; d'ailleurs le Dorador s'était attribué auprès d'elle toute l'initiative de l'affaire, et n'avait trahi aucun des señors. Enfin la Grecque leur apportait à tous un secours qu'il convenait, à son avis, de ne pas mépriser.

Miguel crut d'abord tout perdu ; il eut à peine la force de rassurer le jardinier, qu'il renvoya avec de vagues paroles, et courut demander conseil et assistance à Sosa. Mais, à sa grande surprise, le docteur l'accueillit avec tranquillité et le pria de se rassurer. Autant il se fût alarmé si Miguel avait lui-même livré le secret à la Grecque, autant il lui plaisait qu'elle l'eût déchiffré elle-même, puisque leurs frères s'en trouvaient secourus ! L'important était seulement que, sans devancer les intentions de la Providence, Angélique restât dans l'ignorance de ce qu'elle n'avait encore pu discerner :

— Aidons-nous d'elle, conclut le docteur, pour le bien de nos fugitifs ; mais attendons : il sera toujours temps de l'associer à nos desseins, si elle le mérite et si die doit les faciliter, Dieu saura vous inspirer !...

Viana s'embarqua sur ces entrefaites. Mais Dali Mami ne revenait toujours pas, et le rachat de Rodrigo demeurait en suspens : Miguel cependant perdait patience ; il avait maintenant des crises de rage, et,

sans les efforts attentifs du P. Jorge et de Sosa, n'écoutant que son désir, il eût peut-être brusqué les événements et tenté quelque coup de folie !

Vinrent alors de nouvelles préoccupations. On apprit que Ramdan avait décidément cessé de plaire, et que le Sultan et le grand amiral Euldj Ali envoyaient pour le remplacer un renégat du nom d'Andretta, pris tout jeune par le roi de Tripoli Dragut, et acheté par Euldj Ali qui l'avait élevé aux honneurs sous le nom d'Hassan. Le Vénitien était précédé, comme chef des bagnes du Sultan et comme trésorier du grand Amiral, d'une fâcheuse réputation ; déjà les ioldachs, qui aimaient le pacifique Ramdan, criaient très haut qu'ils sauraient tenir tête à cet intrigant ; et les esclaves se racontaient avec effroi que ses chiourmes passaient toujours pour les mieux rossés de toute l'escadre !

Miguel recueillait avidement tous ces bruits, et tremblait à la pensée des nouveaux écueils à travers lesquels il allait avoir à diriger son frêle esquif ; insécurité, persécutions et révoltes, craintes même pour le maigre trésor que lui gardait Exarque, dont la fortune pouvait tenter le nouveau Pacha ! Et il fallait tout le sang-froid du théologien Sosa pour raffermir le soldat de Lépante et le garder de toute imprudence.

L'aube du 29 juin vit apparaître l'imposante escadre du nouveau Pacha. Ce fut une journée de fas-

tueuses cérémonies que les Caballeros du Cojo n'eurent garde de fuir, dès que les bombardes des forts, les canons des galères et les clameurs de la foule eurent salué l'entrée des neuf galères pavoisées.

Deux heures plus tard, les galères accostées, le cortège du Pacha s'organisait selon l'ordre traditionnel. Posté avec son frère non loin de la porte de la Marine, Cervantès put contempler les costumes d'apparat, les éclatantes plumes d'autruche, les turbans avec leurs cornes d'or et d'argent des officiers et des innombrables dignitaires que suivait le Pacha lui-même, tout de blanc vêtu, sur un cheval harnaché d'or, d'argent, de soie et de pierreries.

Tel qu'il apparut à Miguel de Cervantès dans le court instant où ils se trouvèrent face à face, et singulièrement se dévisagèrent, Hassan avait trente ans ; sa laideur était féroce : maigre et de haute taille, des yeux saignants dans une face longue, la bouche fine mais perfide, il était d'un roux agressif. Ce ne fut d'ailleurs pas, des deux hommes en présence, l'esclave qui baissa les yeux, mais après un instant de résistance, le Pacha. Ce trop rapide contact fut pour l'esclave le premier engagement du duel dont il devait poursuivre les péripéties contre le tyran qui disparut bientôt sous la longue voûte obscure de Bab Djézirah.

On sut d'ailleurs, dès le soir, au bagne de Dali

Mami, par les récits des chiourmes, ce que valait la réputation du Vénitien. Cervantès s'informa de Dali Mami, qu'il n'avait pas vu à la marine :

— Et notre Cojo ?

— Il nous a précédés ici...

— Dans quelle disposition est-il ?...

— Fort gai, à ce qu'il semble... Son humeur paraît bien adoucie... pas un coup de bâton sur ses bancs, du moins au retour !

— Pardieu !... il a su obtenir d'Euldj-Ali le titre d'Amiral que va devoir lui céder Arnaute s'il consent...

— Gare à ses chiourmes, à celui-là !... Quelles bastonnades vont pleuvoir aux Sept Tavernes !...

— Patience, frères, et confiance !... nos misères ne seront pas éternelles...

— La Vierge t'entende, Caballero !...

*

* *

Quand, le dimanche suivant, Cervantès alla voir Sosa, comme il avait l'habitude, avant la messe du P. Jorge, il eut beaucoup de mal à se faire ouvrir la porte du Caïd. Sa surprise grandit à l'accueil que lui fit le Docteur. Le Juif sortait de sa mazmorra, où il était arrivé furieux, dès l'aube, pour l'injurier, faire doubler ses fers et le menacer de mort. L'avare devait craindre la perte de son prisonnier et cherchait à exciter

son désir de rachat. Mais il se trompait ; car Sosa, tout en protestant contre tant d'injustice, lui avait de nouveau affirmé qu'il n'y aurait jamais rien à tirer de sa misère ; sur quoi le Caïd avait répété ses menaces et s'en allait. Et Dieu seul savait ce qu'il en adviendrait !

Miguel consola comme il put son ami et lui promit de l'informer dès qu'il pourrait des causes d'un si surprenant redoublement de férocité. Puis il courut chez maître Pierre, où il trouva le P. Jorge, avant sa messe, entouré d'une foule de captifs fort agités, pour la plupart des esclaves en instance de rachat ou déjà rachetés : Hassan, la veille au soir, à peine descendu de cheval, avait en effet réuni le grand Divan, et, devant cette assemblée interdite, promulgué un édit pour s'attribuer immédiatement, à leur prix d'achat, tous les captifs de rachat des divers bagnes, suivant la liste qui en était tenue au Palais, sans exception ni réserve, et quels que fussent leurs Patrons ! Naturellement les intéressés s'étaient aussitôt récriés ; mais, interpellés par Hassan, nul d'entre eux ne prit la parole, si ce n'est Mohammed le Juif ; celui-ci, du moins, osa déclarer que cet édit bravait toute justice, ruinait les Caïds et les Raïs, qu'il en appelait à la Taïffe et au grand Amiral et qu'il n'obéirait pas ! mais il fut seul de cet avis ; le Pacha eut tout loisir de lever l'audience dans une grande confusion. Et chacun des Patrons

courut au plus vite chercher les moyens de sauver son bien pendant qu'il en était encore temps, à l'exemple de Fatallah, le beau-père d'Arnaute Mami absent, qui fit aussitôt partir ses plus riches captifs, en particulier Antonio de Tolède et Francesco de Valence, pour Tetuan, où leurs rançons seraient à l'abri !

Il fallait donc s'attendre à de nouvelles difficultés pour traiter avec un tel Pacha, décidé à pressurer jusqu'à la moelle ses nouveaux sujets. N'avait-il pas annoncé en outre son intention de relever du septième au cinquième sa part des prises, de s'adjuger le commerce des vivres essentiels : blé, légumes, huile, miel, beurre, viande, de réclamer un droit général de préemption sur les captifs, enfin d' « alléger » la monnaie d'argent ? Sans aucun doute, il arrivait en Alger sans un aspre, après avoir épuisé ses biens à l'achat de son royaume, pour lequel on racontait qu'il avait dû payer des sommes formidables au grand Vizir Mohammed, à la sœur du Sultan Mourad, à tous les Pachas du Suprême Conseil : Sliman, Hassan, Mali, sans parler du grand Amiral ; contraint par ailleurs de payer dès son débarquement la solde et les gratifications aux ioldachs, qui n'aimaient guère attendre, il lui fallait immédiatement et coûte que coûte se faire des fonds. Pourvu encore qu'il n'allât pas mettre la main sur l'Aumône d'Aragon ! car qui pourrait l'en empêcher ?

— Personne, sans doute, si Dieu le permet, reprit le P. Jorge fort tranquillement... Mais que peuvent toutes les convoitises des hommes sur un trésor que Dieu défend ?

La foi du religieux ne tarda pas à subir à son tour l'épreuve. Le mardi, il comparaissait à la Marine et avait un entretien difficile avec le rouge potentat. Très longuement, en effet, très astucieusement, le Pacha l'interrogea, les yeux dans les yeux, prudent et féroce, sur les raisons de sa présence, les sommes qu'il avait apportées d'Aragon, le don fait à son prédécesseur Ramdan. Et il ajouta que bien entendu lui-même comptait ne pas attendre le don qui lui revenait, qu'au surplus le trésor de l'Aumône serait plus en sûreté dans ses propres coffres qu'en ville, exposé aux larcins, et qu'il se contenterait du plus modeste intérêt pour ce service signalé, qu'il consentait à lui rendre. Mais on n'intimidait pas facilement le P. de Oliver. Le regardant bien en face, celui-ci répondit en effet au Pacha que, pour le don, il le lui ferait sans délai, mais qu'il lui était impossible de distraire davantage des biens à lui confiés par la couronne d'Aragon pour des rachats dont il répondait sur sa tête ! Toute mainmise serait contraire au droit, et contraire également à l'intérêt des Raïs qui ne sauraient l'accepter !

Hassan recula ; il n'était pas encore le plus fort.

Mais un sourire perfide erra sur sa face mauvaise ; il se radoucit, formula au P. Jorge des avis assez inquiétants sur le rôle personnel qu'il entendait jouer dans les négociations de rachats comme sur l'obligation d'en relever le prix devenu dérisoire, et congédia le Religieux fort inquiet pour le maigre trésor de l'Aumône. Puis tout rentra dans le silence. Des nouveaux édits dépouillèrent seulement un peu plus chaque jour les Algériens qui criaient le matin, murmuraient à midi et... payaient le soir.

Les captifs de rançon passèrent les uns après les autres au bagne des Lions. La confiscation avait commencé par ceux de Ramdan, qui n'osa même pas protester. On se raconta la grande fureur de Hassan joué par le vieux Fatallah, et nul ne plaignit le Pacha. Le Vénitien d'ailleurs n'insista pas. Les ioldachs étaient payés ; certains renégats, parmi lesquels Maltrapillo, lui avaient fait dans ce but des avances promptement remboursées. Les coffres se remplissaient, l'humeur royale s'améliorait. On respirait. Et Cervantès put reprendre espoir : les Raïs, moins menacés, seraient désormais plus traitables.

Dali Mami le fut en effet ; après trois semaines d'attente et d'hésitations, assuré des circonstances, et approuvé par Sosa et le P. Jorge, Cervantès se présenta enfin devant le terrible Cojo, et, sans ambages, lui offrit pour le rachat de son frère Rodrigo les

trois cents ducats qui lui restaient après les lourds prélèvements effectués en faveur des captifs du Hamma. Il avait préparé toute une série d'arguments à l'appui de cette offre. Dali Mami n'en demanda pas tant. Il prit l'honnête visage du créancier qui réalise une créance aventurée et accepta sans explications, sous réserve que la somme lui serait comptée immédiatement, ce que les Cervantès se hâtèrent de faire, impatients d'assurer cette liberté contre un retour offensif du renégat.

Le lendemain, Rodrigo passa sans incident, avec un lot de captifs que rachetait l'Aumône, devant le Pacha qui ne leur accorda aucune attention, paya la dîme de rigueur et les frais accessoires, revint au bagne, où il se fit délivrer de ses chaînes, embrassa ses frères de misère, Quesada, Biedma, Vega, Salto, Castañeda, Menesès, Valcazar et le bon Navarrete, leur promit une liberté prochaine, et s'en fut avec Miguel et les autres témoins chez maître Pierre signer son acte de rachat par devant le notaire et les PP. Rédempteurs. Il était libre.

Mais son départ souleva encore des difficultés. Aucun bateau n'était en partance ni en perspective dans la direction des côtes espagnoles ; Rodrigo dut rester chez maître Pierre, et les Caballeros usèrent leur reste de patience dans cette attente que de nouveaux obstacles prolongeaient encore.

L’avidité croissante du nouveau Pacha commençait en effet à exaspérer la ville. Ses accaparements amenaient la hausse des prix et la disparition des denrées. On manquait de tout. La monnaie, falsifiée, disparaissait. Les pauvres jeûnaient. Les riches thésaurisaient et la fureur était générale. Naturellement les esclaves furent les victimes finales de cette crise. Les supplices reprirent, exaspérés encore par une période de chaleurs soudaines qui transformèrent la ville en fournaise.

Une semaine plus tard, Arnaute Mami rentra de course les mains vides, avec ses deux galères ; trois mois de chasse furieuse sur les côtes d’Espagne cette fois bien gardées ne lui rapportaient qu’un malheureux berger pris à Ibiza !

C’était la misère dans le quartier des Raïs ! La faim et la rage rentrèrent dans les maisons avec les Patrons déconfits ; plus d’un esclave dut chercher en ville une pitance qu’on lui refusait à son bagne, et, au lieu d’un repos nécessaire, les chiourmes épuisés durent envisager l’atroce perspective d’une nouvelle expédition imminente.

Ce fut dans ces jours noirs, le lundi suivant, que le vieux Ramdan partit en apparat pour Constantinople, regretté par toute la population. Et derrière ses galères pavoisées, le même soir, une humble tartane, à laquelle nul ne fit attention, emporta vers le N.-O.

l'espoir des Caballeros de Dali Mami et des fugitifs du Hamma : Les frères Cervantès venaient de se séparer. Miguel remontait de la Marine à son bagne, le cœur gros, mais le visage ardent : le meilleur de lui-même, son frère Rodrigo, filait à petite brise, là-bas, sur le flot endormi.

Dans quelle fièvre, et dans quelles transes Miguel vécut le mois qui suivit, Sosa seul et le P. Jorge eussent pu le dire. Toute son activité désormais s'était tournée vers la grotte, où la patience des fugitifs, exaspérée par l'attente, touchait à ses limites. Il en suivait jour à jour les événements par l'intermédiaire de Sosa, que la faveur secrète d'Angélique lui permettait de voir aussi souvent qu'il voulait, seul ou avec le P. Jorge ; Sosa recevait directement le Dorador sans éveiller l'attention, comme esclaves du même Patron, et assurait ainsi la liaison entre Miguel et ses fugitifs. Il lui remboursait également à mesure le prix des provisions, de plus en plus coûteuses ; et le mince pécule des Caballeros diminuait si rapidement qu'ils se demandaient s'il irait jusqu'au bout.

A la fin de la quinzaine, Miguel convint avec le Docteur qu'il fallait en finir. Le moment était venu de choisir d'abord ceux qui seraient de l'affaire avec les premiers fugitifs. Le premier nom prononcé par Cervantès fut naturellement celui de Sosa ; mais le captif secoua la tête, montra ses jambes enflées qui

ne le portaient plus : son heure ne sonnerait pas de sitôt ! Le soldat protestait, déclarait qu'il ne pouvait ainsi l'abandonner ; l'autre, après une lutte opiniâtre, lui imposa finalement silence. Ils établirent alors la liste, et Miguel se préoccupa aussitôt d'aviser les intéressés qu'il était temps de venir à la grotte.

La chose était aisée ; mais les captifs de rachat couraient le risque de se voir consignés aux premières disparitions constatées. Il fallait donc agir vite et discrètement. Les bagnes d'ailleurs étaient bouleversés par l'approche de la nouvelle course, et les Caballeros purent tous disparaître sans encombre en moins de quinze jours : Menesès, Biedma, Valcazar et Navarrete. Le 17 septembre, il ne restait à envoyer au Hamma que le capitaine Ramirez, qui hésitait encore.

Miguel de Cervantès demeura enfin le dernier.

*

* *

Le jour arrivait enfin !... Un mois s'était écoulé depuis le départ de Rodrigo ; celui-ci pouvait désormais paraître d'un moment à l'autre avec Viana au rendez-vous du jardin de Hassan. La place de Miguel était avec les siens !

Le cœur léger, Cervantès franchit pour la dernière fois le seuil de son bagne, alla remercier le P. Jore de Olivar à la maison de maître Pierre, embrassa

les deux religieux, puis se rendit à la prison de Sosa. Celui-ci, dès son entrée, l'étreignit avec émotion, le confessa et le bénit enfin de tout son cœur de prêtre et de frère. Miguel versait d'abondantes larmes. Ardemment il s'associa aux prières que Sosa, les bras vers le ciel, adressa au Dieu de leurs pères, à la Vierge protectrice du royaume, aux saints de la Castille. Puis ils s'embrassèrent une dernière fois, et Sosa demeura seul, en oraison, dans ses ténèbres, pendant que le soldat, tête haute, s'en allait vers ses destins.

Du pas d'un promeneur insouciant, mais la gorge sèche, l'esclave franchit Bab Azoun et suivit le rivage. Le sirocco brûlait la campagne ; la mer dormait. Cervantès ne se hâtait guère ; son impatience l'amena pourtant au Hamma beaucoup trop tôt.

Le prudence lui interdisait d'aborder le jardin du Caïd avant la nuit. Il dut attendre le crépuscule sous un buisson de lentisques. Là, comptant les minutes, il put dénombrer les mosquées de la ville barbaresque, les galères du port, interroger la mer déserte et le soir pacifique, appeler la nuit lente à venir et demander au flot le secret du lendemain. Alger ferma enfin ses portes, la campagne se vida, le crépuscule tomba. Miguel reprit son chemin dans l'ombre, longea le mur du jardin de Hassan, rencontra le vieux Juan qui le guettait, et, en évitant la maison du Caïd

et ses chiens, prit le dur sentier qui menait à la grotte. L'obscurité devenait profonde, le chemin difficile. Le cliquetis de ses chaînes le signala enfin aux Espagnols qui l'attendaient, groupés sur une étroite plate-forme au-dessous de la grotte.

Les yeux luisaient dans l'ombre, les cris s'étouffaient ; les fugitifs cherchaient la main du libérateur et la baisaient. Lui les consolait, les rassurait, les interrogeait : — « Se sentait-on prêt ?... Comment se portaient les malades ?... » Et chacun de répondre. Le Dorador venait d'apporter trois jours de vivres, Juan les pourvoyait d'eau avec dévouement. La vie était morne, mais sans alarmes. L'esclave grecque du Djenan el Akouas n'avait pas reparu ; mais elle envoyait de temps à autre des corbeilles de figues et de citrons, et nul ne pénétrait le mystère de cette générosité... La nuit presque entière se passa en propos ; les fugitifs scrutaient à l'envi les ténèbres de la mer, dans l'espoir de la barque libératrice, qui ne parut point encore cette nuit-là.

A l'aube, on rentra dans la grotte, et Miguel, dernier venu, s'offrit pour rester en surveillance à l'entrée, derrière le rideau de lentisques qui la masquait, tandis que ses compagnons regagnaient leurs lits de paille. Le soleil monta. La campagne s'anima. Il y eut des alertes. On était à portée de voix du sentier qui desservait la campagne du Caïd, juste

située une trentaine de mètres verticalement au-dessus de la grotte ; des porteurs de fardeaux, des esclaves mon-talent et descendaient, se croisaient, conversaient et ne se doutaient pas qu'on les écoutait. Le guetteur apprit ainsi l'absence de Mohammed descendu en Alger pour défendre ses esclaves de rachat contre une nouvelle revendication du Pacha, et le bruit que faisait en ville la disparition des Espagnols de Dali Mami ; celle du manchot surtout l'avait jeté dans une rage folle... Tout cela, concluait l'un des interlocuteurs, finirait sur les gauches ! Ceux qu'on rachetait s'en tiraient, mais les autres ?... Et tant de misères finissaient par excuser les renégats ; ceux-là, du moins, vivaient bien... et c'était si facile !

A la nuit, les prisonniers sortirent de leur grotte. C'était l'heure où Juan le Navarrais montait les jarres d'eau. Ils se lavaient, mangeaient, puis se dispersaient aux alentours, sur le qui-vive. Au-dessus de leurs têtes, chez le Juif, des voix aiguës montaient, des rires, des musiques parfois, de vagues rumeurs de danses.

Deux grands jours, les reclus interrogèrent vainement l'horizon, en supputant les délais de route de Rodrigo et de sa barque. La troisième nuit, vers onze heures, deux ombres surgirent non loin du groupe qui entourait Miguel ; et celui-ci reconnut aussitôt

Angélique et le Dorador. Il se leva brusquement, et heurta la jeune femme, qui ne l'avait pas reconnu :

— Ne crains rien, captif !

— Votre Grâce me pardonne !...

Ils tremblaient l'un et l'autre. Angélique envoya le Dorador remettre aux Espagnols les corbeilles qu'il apportait. Il résista d'abord, et Cervantès s'étonna de l'entendre murmurer à part lui de sifflantes paroles qui ressemblaient à des menaces ; mais il obéit. Angélique entraîna Miguel à l'écart sous un vieil olivier.

— Seigneur, lui dit-elle à voix basse, tu me vois toute surprise !... nous venions, cet homme et moi, porter à vos Espagnols quelque adoucissement... et je voulais m'enquérir aussi de leurs desseins... Le Dorador, qui, de l'aveu même de notre Patron, ne me quitte guère et dont tu n'ignores pas les projets, ne m'a point caché que l'heure de l'évasion approche pour ceux-ci, dont il affirme être le chef ; voici déjà longtemps qu'il me supplie de me joindre à eux, car il sait quel désir me pousse à fuir l'esclavage et à rentrer dans mon pays ; mais ses regards m'effraient, et je n'ose me fier à lui, de peur qu'une fois hors d'ici sa tyrannie ne me jette en un esclavage pire que celui-ci !... Hélas ! je voudrais tant cependant vous suivre ! Mais le Christ m'est témoin que je ne savais pas te retrouver ici, seigneur Caballero ! Serais-tu

donc, toi, le chef de l'entreprise, et non ce Dorador que je redoute sans savoir pourquoi ?...

— Tu l'as deviné, Angélique... oui, je suis le chef, et le Dorador, qui nous garde avec dévouement depuis longtemps ce secret, n'est qu'un des instruments de la Providence et nous aide à préparer les moyens d'une fuite prochaine, s'il plaît à Dieu

— Cet homme cherchait donc à m'abuser, comme je le craignais ! s'écria la jeune femme. Que béni soit le destin qui t'a mis ce soir sur ma route, ô Castillan, toi dont la parole est sûre, et en qui j'ai mis toute ma confiance !... Aie pitié d'Angélique, Miguel, d'Angélique et de sa petite Anne... C'est à toi qu'il appartient de nous sauver aujourd'hui ! Tu ne peux avoir oublié tes promesses... Le moment approche, et je sais que tu les tiendras !...

Miguel s'alarmait, craignant déjà la haine du Dorador éconduit :

— Angélique, lui dit-il, réfléchis et pèse bien : l'aventure que nous tentons sera terrible ; un rien peut nous livrer tous aux bourreaux du Pacha !... Deux femmes braveront-elles de si grands dangers ?

— Rassure-toi, soldat : deux femmes, sans trembler, appuyées sur un bras loyal, peuvent tout affronter ! N'as-tu donc pas compris quel supplice est pour nous cet esclavage dans le mensonge, loin de notre Dieu ? Faut-il t'avouer que ce vieillard convoite

déjà ma petite Anne, si jeune et si douce, et que je ne pourrai la lui soustraire que par la fuite ?... Que de fois déjà n'avais-je pas songé à fuir ?... Mais c'étaient de vaines pensées... Nul secours ne m'est jamais venu de ma chère Cerigo ! Et qui, avant toi, s'intéressait à la trop malheureuse Angélique ?...

— Ne redoutes-tu donc pas la vengeance du Dorador ? Il te convoite, et si tu le déçois, sa haine ne te poursuivra-t-elle pas et avec toi tous ceux dont il possède le secret ?

Angélique ne s'en effrayait pas.

— Ne juge pas trop vite cet homme, Miguel. Tu l'as vu absolument dévoué jusqu'ici à tes compagnons... Il ne nous l'est pas moins... il m'aime, hélas !... mais sa passion doit justement, si elle est sincère comme je pense, lui interdire une trahison dont il serait la première victime... car je sais qu'il désire ardemment, lui aussi, fuir avec nous. D'ailleurs, pourquoi briser sitôt ses espérances ?... Nous pouvons tous partir... quand nous serons en terre chrétienne, il sera temps de lui ouvrir les yeux...

Miguel n'eut pas loisir d'objecter la déloyauté du jeu. Le Dorador, impatienté de ce long colloque dont le sens lui échappait, intervenait

— Angélique, disait-il, ma Dame, l'aube n'est pas loin... demeurer plus serait trop risquer...

— Mais je suis prête, Dorador, allons !... répon-

dit la Grecque après avoir imposé à Cervantès, d'une furtive pression de la main, un silence qui scellait entre eux un pacte.

*

* *

Le lendemain et le surlendemain passèrent sans incidents. Le sirocco brouillait l'horizon. Le sol craquait, la grotte était un four. Les fiévreux réclamaient à boire. Le sommeil était plein de cauchemars. On se disputait le poste de guet, on s'injuriait.

Le soir du 26, le Dorador renouvela les provisions, apportant en plus, de la part d'Angélique, des grenades et du miel. Puis il prit timidement Cervantès en particulier :

— Seigneur Caballero, quand doit arriver cette barque ?...

L'autre eut un geste évasif :

— Qui sait ?... nous attendons, hélas !...

— Me permettras-tu, señor, une requête, un aveu ?...

— Parle, Dorador...

L'esclave alors se lança dans le récit confus de l'impression que lui avait faite Angélique, de sa beauté, de la peine qu'il avait de ne pas pouvoir l'associer au dessein des Caballeros. Il ouvrit enfin son cœur :

— Je l'aime, comprenez-vous, señor, et elle me

torture ! Ne lui suis-je pas dévoué jusqu'à la mort, quand je rêve de lui rendre sa liberté, de la suivre dans son île, de l'y épouser et d'assurer son bonheur et le mien ?... Pourquoi, portée par sa foi et ses nobles sentiments vers les chrétiens, se refuse-t-elle obstinément à mes supplications ? A toutes mes instances, elle secoue la tête, sans répondre, et, si elle accepte mes soins, jamais elle ne m'en témoigne ni surprise ni gratitude Comment vaincre à moi seul un si cruel dédain ? Ne pourrais-tu pas, señor Miguel, venir à mon aide, toi qu'elle estime si particulièrement, la raisonner, la convaincre de mon amour, la persuader enfin de consentir à notre bonheur ?...

Miguel était fort troublé : le Dorador tenait tant de vies entre ses mains que force était de le ménager.

— Dorador, je ne pouvais supposer... Soit, si tu l'exiges, je ferai la démarche, bien que je n'aie en réalité aucune action sur cette femme... et, s'il ne dépend que de moi, s'il n'en doit résulter aucun danger pour notre affaire, Angélique et sa fille seront les bienvenues dans la barque... Sache surtout qu'il importe d'être tous prêts au premier appel, car, d'après les supputations les plus larges, Viana devrait être arrivé...

Le Dorador avait la parole de Cervantès ; il n'en demanda pas plus, se confondit en remerciements, et disparut dans la nuit. Le vieux Juan apporta ensuite

ses jarres d'eau, échangea quelques mots avec les Espagnols et disparut à son tour. Les esclaves, dispersés, se remirent à scruter l'horizon nocturne. Brusquement, deux heures après, un cri vint rompre cette faction :

— Regardez !...

Un doigt désignait, du côté de Matifou, l'apparence peut-être imaginaire d'une barque sans voiles, sans feux, qui glissait tout à l'horizon vers l'ouest.

— Était-ce enfin ?...

Mais l'horizon s'était déjà refermé ; les plus obstinés ne purent plus rien deviner. Le reste de la nuit, on dut se contenter de discuter l'apparition sans en rien pouvoir conclure.

A l'aube du 27, quand il fallut une fois encore s'enfermer dans la grotte devenue irrespirable, les esprits étaient à ce point surexcités que toute l'autorité de Miguel ne fut pas de trop pour imposer une paix relative. La journée fut abominable. Puis ce fut une nuit pareille aux autres, chaleur accablante, ciel bouché, et ces craquements de la terre qui se fendillait !...

Chacun scrutait le noir silence. Tout à coup, longtemps après minuit, une sorte de projectile blanchâtre tomba le long des broussailles de la colline, et rebondit au milieu d'un groupe effrayé ; quelqu'un, stupéfait, ramassa une grosse pelote dure à laquelle

était solidement attaché un long fil qui descendait de la crête. Miguel, aussitôt appelé, examinait encore ce singulier projectile quand une main toucha légèrement son bras. Il sursauta. Une voix qu'il ne connaissait que trop murmurait derrière lui :

— Señor Miguel !

— Angélique !

— Ne crains rien... me voici encore !... et seule cette fois : le Dorador porte un message de ma part au Patron... mais je dois me hâter... cette fugue est trop dangereuse !... Il me tyrannise plus que jamais, Miguel, et j'ai peur, maintenant !... Mais je veux te suivre, malgré lui, partir avec vous tous... retrouver ma patrie, sauver ma fille... Non ! Tu ne peux me le refuser, toi, Castillan... Accepte-nous, je t'en supplie. Ce fil que tu as entre les mains, n'as-tu pas compris qu'il venait de moi ?... Je vous l'ai jeté du haut de nos arcades, toute seule, non sans effort... Là-haut, j'en fixerai tout à l'heure le bout à mon pied, dans mon appartement. Et lorsque je sentirai, d'en bas, tirer quatre fois doucement, je comprendrai le signal, et je descendrai avec ma fille, seules toutes deux... sans l'autre... Mais jure-moi, Caballero, de n'oublier jamais que nous nous en remettons à l'honneur d'un Castillan !...

Cervantès était bouleversé. Tant de douceur, ces beaux yeux suppliants... Angélique, à ses pieds, cher-

chait sa main pour un humble baiser... il ne sut plus ce qu'il faisait. Déjà il se penchait, et, se recommandant avec elle à la Vierge Marie, la baisait furtivement au front, en gage du serment qu'elle sollicitait...

Le lendemain, vers midi, Pedro Solar le Majorquin signala au large, courant sous une petite brise, vers Matifou, un brigantin dont il ne distinguait pas le pavillon, mais qui semblait bien être de son pays.

Ce ne fut qu'un cri dans la grotte. Déjà tous dehors, affolés et pressés, se montraient éperdument la petite voile à l'horizon. Cette fois, l'espérance prenait corps ! On resupputait, calculait, tremblants d'émoi ! Sans aucun doute, c'était Viana ! Il fallait être prêts, ce serait pour la nuit !... Cette route vers l'est n'était qu'une feinte de prudent marin. A la brune, virant de bord, il reviendrait, et ferait par sa droite le triple signal qu'il leur faudrait chercher du côté de l'Harrach. Quand le Navarrais vint apporter l'eau du soir, nul besoin de l'interroger : lui aussi avait vu, lui aussi se préparait. Mais le Dorador, qui, lui, n'avait rien vu, accueillit froidement la bienheureuse nouvelle, et, tout en réglant avec Cervantès le prix des trois jours de vivres qu'il apportait du Djenan el Akouas, il lui fit de bien étranges confidences : il avait réfléchi, la perspective de fuir ne lui souriait plus et son dessein était fort ébranlé. Sans famille, sans ressources, natif en outre de Mélilla,

qu'irait-il chercher en Espagne qu'il n'eût à Alger, où, somme toute, la vie lui était facile ? Son Patron le laissait libre de pratiquer sa foi ; les travaux qu'il faisait l'intéressaient...

Le gros homme parlait âprement. Cervantès lisait à livre ouvert dans son âme ulcérée. Il feignit pourtant de croire à ses protestations, le remercia de tout ce qu'il avait fait et ferait jusqu'au bout pour lui et ses compagnons et le pria de réfléchir encore ; s'il se ravisait, ils seraient tous heureux de lui garder une place qu'il méritait si bien.

L'esclave ne répondit pas. Il avait déjà disparu. Cervantès, terrifié, se raidit. Était-ce la trahison ?... Ce chrétien livrerait-il des chrétiens ?... En aurait-il même le temps ?... Il ne précisa pas davantage l'angoisse qui l'étranglait. Prosterné, il adressait au ciel invisible une ardente oraison qui lui rendit un peu de confiance, et retournait vers ses compagnons quand un cri de joie sortit des quinze poitrines.

Sur la droite, à trois milles peut-être, les feux tant attendus brillaient enfin, minuscules et précis ; cela ne dura que deux secondes. Déjà la nuit les avait dévorés. L'attente reprit. On désespérait déjà, quand à gauche et plus près du rivage, ils reparurent ! Plus de doute, cette fois ! Soler reconnaissait le brigantin de la veille, et la certitude éclata, quand, un peu plus tard, et juste à leurs pieds, devant le jardin

d'Hassan, les feux brillèrent pour la troisième fois !

Groupés d'un bond autour de Cervantès, les fugitifs réclamaient l'ordre suprême, et le vieux Juan accouru hors d'haleine leur annonçait lui aussi la barque :

— Partons donc, amis, s'écria Miguel, et que la Vierge de Montserrat soit avec nous !...

Sans plus attendre, treize ombres glissaient déjà silencieusement, à la file, dans la nuit épaisse. Sans un bruit, par le sentier rapide, elles gagnaient le jardin d'Hassan, saluées par des abois dialogués de chiens et furent bientôt sur le rivage même, où elles se terrèrent sous les tamaris, pendant que Cervantès, demeuré avec Navarrete qui n'avait pas voulu le quitter, attendait, après avoir donné le signal, l'arrivée des deux Grecques.

Elles apparurent bientôt, étroitement voilées : deux ombres ; un regard brillant, un regard d'effroi ; la mère confia le lourd coffret qu'elle portait au sergent Navarrete. Miguel, à voix basse, demandait.

— Et le Dorador ?

— Dieu le garde, Miguel, et vous de lui !... C'est miracle si nous avons pu tromper sa surveillance !... Mais ne l'attendons pas, pour Dieu ! Si le désir lui en vient, soyez sans crainte... il saura nous rejoindre !...

Cervantès eut froid aux os. Soutenant, les pas

d'Angélique, Navarrete aidant sa fille, le groupe à son tour se hâta vers la mer. A leurs pieds, déjà plus net, le brigantin s'approchait du rivage. Et quand ils furent sous les figuiers d'Hassan, ils entendirent le clapotis de ses rames.

A portée de bruit de la mer, sous les buissons, les dix-huit fantômes se sont accroupis dans l'ombre, et retiennent leur souffle. Seule, la silhouette cassée du vieux Navarrais se projette vaguement, surveillant la manœuvre du bateau qui s'approche à petit bruit et sur lequel on entend distinctement les ordres du raïs à l'équipage. Quand, voiles carguées, rames flottantes, le brigantin est à une centaine de toises, il envoie une dernière fois, rapidement, de son château de poupe, le signal des trois feux, et les fugitifs se dressent...

Or, voici qu'au même instant une grande clarté bleue déchira les ténèbres ; et, derrière la frégate qu'elle éclairait en plein, la lune jeta brusquement une coulée d'argent, au milieu de laquelle apparut un canot à deux rameurs venant vers le rivage. Juan avançait au canot ; les dix-sept, derrière lui, allaient bondir... Des vois lointaines les arrêtèrent. Hélas ! suivant le rivage comme pour leur couper la route, une autre barque arrivait sur eux, montée par sept ou huit Morisques, en route pour la pêche, et qui chantaient une mélopée andalouse.

Juan du coup s'allongea sur le sable ; les Caballeros rentrèrent dans leurs abris : la lune se cacha. Le canot majorquin, cependant, s'arrêtait indécis, puis virait de bord ; et les Morisques se mirent brusquement à crier de tous leurs poumons :

— Des chrétiens !... Une barque !... arrêtez !...

Il n'en fallut pas davantage pour que la frégate, plus effrayée qu'il n'était de raison, fît brusquement toutes voiles dehors, et, d'un grand bruit de rames vigoureuses, s'éloignât devant les Morisques furieux.

A ce spectacle affreux, les fugitifs perdirent toute prudence ; ils couraient sur le rivage avec de grands gestes désespérés, appelant la frégate qui fuyait, et se lamentaient. Mais les Morisques revenaient à la plage. Il fallait disparaître ou périr ! L'affaire était manquée pour cette nuit-là !

— Par le sang Dieu, frères, cria Miguel, ils nous courent sus, maintenant !... Vite, à la grotte, et pas un mot, ou nous sommes perdus !...

Il y eut alors, sous les arbres du Caïd Hassan, une fuite éperdue. Quelques minutes plus tard les dix-sept captifs hors de souffle échouaient dans la grotte bouleversée, pendant que Navarrete aidait Angélique et sa fille, défaillantes, à regagner, heureusement sans encombre, le Djenan el Akouas endormi.

*

* *

La journée du lendemain dimanche fut abominable à la grotte du Hamma. Becerra dit pour ses frères un simulacre inutile de messe. L'angoisse tuait la foi. Dehors, le soleil flamboyait, la mer scintillait, mais le sentier restait désert et personne ne vint, que le vieux Juan, avec ses jarres d'eau, le soir. Le Dorador n'avait pas reparu.

Une fois de plus la nuit tomba. Les vivres, gaspillés la veille, manquaient. On s'en partagea les restes, puis on se remit aux aguets. Mais la nuit était trop claire ; la frégate de Viana ne se risqua pas ; des embarcations turques croisaient d'ailleurs avec insistance dans la baie. Miguel alors perdit toute espérance humaine ; son âme s'éleva ; il offrit à la Vierge le sacrifice de sa vie pour sauver ses compagnons, il la supplia de détourner sur sa seule tête l'orage qu'il savait déchaîné...

Vers l'aube, Menesès vint relever de sa faction Miguel épuisé qui tomba sur son grabat et s'endormit.

Mais ce sommeil devait être bref. Le soleil naissait à peine que Menesès, blême de peur, accourait. Des voix montaient d'en bas, des clameurs avaient un instant troublé le silence. Entre les figuiers, des ombres passaient, des scintillements d'acier...

Cervantès se dressa, plus pâle qu'à l'ordinaire, jeta un regard de pitié sur ses compagnons qui prêtaient l'oreille sans comprendre encore, et suivant Menesès, alla contempler son destin face à face.

Dans le sentier au-dessous d'eux, derrière le Dorador, une troupe d'ioldachs en armes poussait à grands coups brutaux Juan le Navarrais, les bras liés, livide. En même temps débouchait du Djenan el Akouas, en haut, une seconde troupe, chevaux en mains. Cervantès recula ; il lui restait juste le temps d'avertir ses compagnons :

— Amis, leur cria-t-il, d'une voix étranglée, amis, nous sommes trahis ?... Que personne ne songe à résister... mais ne craignez rien... *je suis seul coupable*... nul de vous ne savait rien de mes projets... vous rejetterez sur moi la faute, et je vous sauverai tous !...

Puis il revint aux ioldachs, dominant de sa sérénité la troupe qui montait à l'assaut, alfanges en avant. Deux hommes l'entravèrent aussitôt, pendant que les autres envahissaient la grotte, et se saisissaient des fugitifs dociles. Quand ils furent tous les quatorze immobilisés dans la poussière, Cervantès, seul debout, face au chef, demanda :

— Qui êtes-vous, illustres et magnifiques seigneurs, et que nous voulez-vous ?...

Puis, d'une voix retentissante, il s'écria :

— Je jure qu'aucun des chrétiens qui sont ici n'a de responsabilité dans cette affaire... j'en suis seul l'auteur, et celui qui les a seul poussés à ce qu'ils ont fait, c'est moi-même !...

L'autorité de ces paroles stupéfia tous ceux qui les entendirent. L'Agabachi et ses hommes se consultèrent et décidèrent d'envoyer sur-le-champ informer le Pacha et lui demander des ordres. Puis, le cavalier parti, les gardes s'assirent à terre, et l'on attendit.

La mort planait sur la colline. Les fugitifs demeuraient immobiles. Cervantès debout interrogeait d'un air hostile l'horizon de mer, se demandant si la frégate de Viana et son cher Rodrigo n'allaient pas revenir imprudemment se jeter dans les mains des pirates. Rien ne troublait le silence. Et tout à coup Miguel s'émut : il venait d'apercevoir le signal d'Angélique remonter discrètement à travers les broussailles. Des cailloux glissèrent. Un murmure de sanglots descendait en même temps du Djenan, distinct peut-être pour le seul Castillan, dont les yeux se mouillèrent. Pleurait-elle sur elle-même, ou sur les Espagnols, la tendre et faible Angélique., dont le Dorador savourait sans doute alors la peine ?

Le messager revint vers midi ; le Pacha ordonnait d'enchaîner l'esclave Cervantès, qui se déclarait seul coupable et de le lui amener aussitôt. Quant à ses compagnons, il les revendiquait comme fugitifs,

et ordonnait de les mettre aux fers dans son bagne des Lions !

On délia les Espagnols, qui durent se mettre en route encadrés par vingt hommes de pied ; et quand ils passèrent devant Cervantès, tous le saluèrent d'un lamentable adieu ; mais lui, qu'on enchaînait déjà, leur cria de toutes ses forces :

— Ne craignez rien, amis, je vous sauverai tous !

Il partit ensuite lui-même, derrière l'Agabachi à cheval, à travers la foule immonde qui s'était ameutée au bas du sentier et lui fit escorte de ses cris de mort jusqu'à l'entrée de la Djenina, où il ne parvint que tard dans l'après-midi.

Le Pacha le reçut aussitôt sans témoins.

— Quel est encore celui-ci ? demanda-t-il de sa voix aigre en fixant le malheureux exténué, mais tête haute, et qui soutint sans faiblir son redoutable examen. Tu cherchais à t'enfuir, toi aussi ?...

— C'est vrai, Seigneur...

— Tu es franc, du moins... et tu ne sembles pas sans courage... Rien de surprenant à cela, d'ailleurs : tu es Castillan, m'a-t-on dit... et orgueilleux, comme ils le sont tous !... C'est votre point d'honneur, à vous autres, de ne jamais courber la tête... Rien ne vous soumet, rien ne vous effraie, et toujours je vous retrouve !... S'enfuit-on ? C'est un Espagnol. Se bat-on ? toujours l'Espagnol. Pour le bien comme

pour le mal, qui se flattera de briser ces damnés Espagnols ? incorrigible race, arrogante, intraitable ! Avant de les voir musulmans, tu les verras mourir !... Toi-même, déjà, n'as-tu pas follement tenté de gagner par terre votre lointain Oran ?

— Oui, Seigneur !...

— Et comment n'as-tu pas subi le châtiment que tu méritais ?... Voilà bien le fruit de l'indulgence !... Mais j'aurai raison de toi.

Cervantès fixait le Pacha d'un œil étincelant qui le gêna. Il changea de ton.

— Ce Dorador, qui m'a dénoncé votre absurde complot, m'a donné vos noms à tous. Je sais qui tu es. Écoute seulement, et si je me trompe, arrête-moi. Tu es noble... Tu as guerroyé contre les croyants... tu t'es signalé à Lépante, où ta bravoure t'a fait nommer capitaine...

— Seigneur, pardon !... je ne suis pas capitaine...

— Ne cherche pas à me tromper... tu es parent du duc d'Albe...

— En aucune façon.

— A quoi bon nier ? Dali Mami, qui te captura, savait à quoi s'en tenir là-dessus, et son dépit de ta fuite doit être grand... aggravé encore de la perte de plusieurs de tes complices... d'importants Caballeros !... Ainsi, insensés, vous alliez fuir par mer ?... Vous attendiez une barque, et déjà vous narguiez vos maîtres !...

Ah ! ah ! vous ne pensiez pas à mon Agabachi ?... et vous croyiez qu'Hassan pardonnerait comme le débonnaire Ramdan ...Mais quels sont tes complices ? un pareil complot ne s'organise pas sans aide... tu me dois la vérité, Castillan, faute de quoi le bâton déliera ta langue. Cervantès protestait du geste, et continuait de soutenir le regard de son ennemi. Quand celui-ci se tut, les deux hommes, également ardents, se tâtèrent du regard. Mais ce ne fut pas le Pacha qui maîtrisa l'esclave.

— Seigneur, affirmait avec solennité celui-ci, seul je suis coupable, seul j'ai tout préparé, seul je dois être frappé !

— Tu mens ! vociféra le Vénitien...

— Rappelle-toi que jamais Espagnol n'ai menti... Je porte seul la faute de ce complot Hassan rougit ; sa voix montait encore

— Maître fourbe, seul tu as trouvé cette grotte, seul tu y as réuni, nourri, protégé tes compagnons ? seul tu as armé la barque que vous attendiez ? Allons, instruis-moi...

— Je n'ai de complice, si tu le veux, que le Dorador, ce traître... qui nous a nourris quelque temps de l'argent que je lui remettais... Celui-là, s'il t'agrée, tu peux le châtier de sa félonie, je te le livre !...

— Mais il me disait, au contraire....

— Seigneur, il nous jurait hier fidélité mesure la valeur de ses paroles...

— Ne m'irrite pas davantage, manchot, dis-moi...

— Que pourrais-je te dire ? Moi seul ai tout fait, je le répète...

— Et l'argent, d'où te venait-il ?... .Ah tu t'embarrasses... ton complice, celui qui te fournissait l'argent, le grand coupable, qui était-ce ?... Nomme-le, et je t'épargnerai...

— L'argent était à nous... tu as le seul coupable en ton pouvoir... frappe, châtie, tu le peux, tu le dois peut-être... tes bourreaux ne me feront pas dire ce qui n'est pas !...

Le soir venait. La cour du Divan s'obscurcissait. Le pacha ébranlé ne se rendait pas. Il finit par remettre l'affaire.

— Il est tard... Va-t'en réfléchir… demain tu me répondras, ou sinon ?... Hassan n'a jamais pardonné, Castillan !...

— N'attends rien de plus, maître... la mort n'effraie pas un Caballero...

— C'est ce que nous verrons demain !...

Et Cervantès dut regagner la mazmorra où le pain sec et la cruche d'eau presque fraîche furent à sa lassitude d'un indicible réconfort.

*

* *

En ville, pendant ce temps, de rumeurs couraient. L'affaire du Hamma, le soir même, se racon-

tait partout ; mais on ignorait encore le nom des prisonniers, et leur nombre faisait l'objet de supputations fantastiques : certains même assuraient que la moitié des esclaves de rachat s'était enfuie ! L'indignation des Raïs se faisait bruyante ; ils réclamaient hautement du Pacha une exemplaire sévérité ; et Dali Mami plus fort que tous les autres ; car, le soupçonnant porté à épargner des coupables dont la rançon lui appartenait désormais, cette spoliation les enrageait ; perdus pour perdus, ils préféraient les voir suppliciés que rançonnés par Hassan à leur place !

Tout de même, le lendemain matin, quand on sut qu'il s'agissait du Caballero manchot, fort estimé par toute la ville, et qu'il bravait les supplices en assumant à lui seul toute l'affaire, on ne put s'empêcher d'admirer tant d'héroïsme. Son duel avec le Pacha, dont on se raconta les premières passes, lui attira davantage les sympathies. Et, dans les bagnes, chacun supplia la Vierge de sauver le martyr !

Sosa, l'un des premiers, avait été averti par un esclave castillan du Djenan el Akouas, envoyé ce matin-là au bagne de son patron, et qu'indignait la trahison du Dorador. A l'aube du lendemain, le F. Antich, apeuré, lui avait apporté sous sa cape, pour Ies conserver secrètement, les ornements sacrés du P. Jorge de Olivar, pierre d'autel, retable, calice,

patène et corporaux : il s'attendait à être impliqué dans l'affaire de Miguel, en raison de leur intimité; d'ailleurs celui-ci avait pu, après son interrogatoire, lui faire dire de se tenir sur ses gardes ; nul doute que le Pacha, sur les indications du traître Dorador, ne cherchât à l'impliquer dans l'accusation, pour s'emparer de ses fonds. Mais Hassan perdrait sa peine, et son bourreau n'obtiendrait pas un nom !

Malheureusement, l'audience était pour le milieu de la journée ; et les deux hommes sentaient combien la vie de Miguel et celle du P. Jorge étaient menacées. Aussi, après avoir appelé sur eux de toute leur âme la protection du Christ et de la Vierge Mère, ils se demandèrent avec angoisse si vraiment tout effort pour les sauver restait impossible.

Ce fut alors que le F. Jérôme eut une inspiration ; le Raïs murcien Mourad Maltrapillo, ce gros homme si riche à qui les Pachas, n'avaient rien à refuser, ne passait-il pas pour être favorable aux chrétiens, et pour apprécier notamment Cervantès ? Sosa en avait reçu la confidence de Miguel lui-même. Comment eussent-ils hésité ? Ils décidèrent de courir sur le champ cette suprême chance de salut, et le Fr. Jérôme s'en fut aussitôt trouver le Raïs.

Il avait à peine disparu qu'une autre silhouette apparut dans la porte brusquement rouverte du cachot. Sosa, déjà en oraison, se dressa et cherchait à

reconnaître le nouvel arrivant; mais l'homme chancelait et se cachait le visage. Sosa dut lui demander son nom, et, quand il l'eut entendu, pensa mourir de dégoût. Que lui voulait le Dorador, après un tel crime ?...

Le renégat balbutiait... Il put enfin se ressaisir, et, d'une voix où passait un monde de remords, de haine et de lâcheté, reprit tant bien que mal, à sa manière, la tragédie du Hamma. Ne lui imputait-on pas, dans cette malheureuse affaire, d'avoir trahi les siens ?... Il tenait à se laver, tout de suite, devant le juste Sosa, d'une aussi affreuse accusation ! Comment lui, leur ami, leur complice, lui qui les avait nourris pendant six longs mois, au péril de sa vie, et avec l'espoir de les suivre en terre chrétienne, eût-il pu les livrer ainsi ?... Cela ne pouvait pas être !... On ne pouvait lui reprocher qu'une imprudence fatale qu'il regrettait amèrement, et dont il n'était que la première victime !... Devant une réprobation des chrétiens qu'il ne pouvait supporter davantage, il accourait supplier Sosa de l'entendre en confession, de le juger, de lui donner une absolution sans laquelle il sentait que la vie lui serait désormais impossible.

Il était à genoux devant le prêtre qui s'écartait avec horreur.

— T'absoudre ? lui répondit-il enfin... N'as-tu pas amené toi-même la garde du Pacha jusqu'à la

grotte que seul tu connaissais ?... N'est-ce pas exactement le crime de Judas ?...

— Écoute-moi, Père... comprends-moi, je t'en supplie... aie pitié... seul, abandonné de tous... car, j'en avais la preuve, la preuve certaine, par une esclave grecque de notre bagne, qui était du complot, Cervantès et les Caballeros, malgré leurs promesses, malgré mon dévouement, avaient décidé de m'exclure de leur brigantin !... Leur injustice m'a révolté... Alors, j'ai appris de source sûre que notre Patron soupçonnait l'affaire et ne pouvait tarder à la découvrir... C'était la mort, tu le sais !... J'avoue, Père, j'ai eu peur, une peur insensée.., j'ai devancé les événements... les fugitifs étaient perdus quoi qu'il arrivât... et ils me repoussaient !... J'ai cru du moins me sauver, moi... Tel fut mon crime, si c'est un crime... Hélas, vois mes remords, aujourd'hui, mon désespoir... Prêtre, ordonne l'expiation... je me livre à toi... ministre de miséricorde... que du moins je sorte d'ici pardonné !

Sosa haletait.

— Dieu, répondit-il au traître, Dieu lui-même n'a pas pardonné à Judas !

— Judas n'avait point d'excuse... mais moi !... Pitié, je t'en supplie !...

Le Docteur secoua la tête. Ce crime dépassait l'humaine miséricorde !

— Que ceci, Dorador, soit affaire entre Dieu et

toi !... Va, malheureux, les hommes ne peuvent rien pour toi !...

L'heure était venue du second interrogatoire de Cervantès. Et, public cette fois, devant la foule ordinaire de ces audiences, le duel reprit entre l'astucieux Hassan et le captif sérénisé par une nuit de prières et le sacrifice de sa vie.

Papelard, le Vénitien accueillit d'abord sa victime avec de bonnes paroles : il n'était pas le cruel tyran que prétendent les Espagnols ! Son désir, au contraire, était de mériter leur estime et de gagner leur cœur !... Certes, le capitaine Cervantès ne se déshonorerait pas plus longtemps par ses mensonges... il allait dire la vérité, lui permettre ainsi de châtier les vrais coupables et de le traiter lui-même honorablement ! Un complot si abominable n'avait pu s'organiser comme le prétendait le Caballero : il y avait eu la tête, la main, les ressources... La main était connue... la tête, à la rigueur, Hassan voulait bien admettre qu'il l'avait devant lui.., mais les ressources ?... Cet argent... qui ne pouvait venir des Caballeros, trop pauvres pour se racheter, sinon ils l'eussent déjà fait... qui donc l'avait fourni ?... qui avait financé le complot, et en était ainsi le vrai responsable ? Celui-là... ceux-là... Cervantès ne pouvait refuser plus longtemps de les nommer... Il fallait répondre enfin... Qui étaient-ils ?... Miguel répondit :

— Ne cherche pas, Seigneur... J'ai tout fait à moi seul !...

Hassan se redressait, sarcastique :

— Mais, Castillan, j'en sais aujourd'hui plus que toi-même, et je ne vois vraiment pas pourquoi je t'interroge... fourbe et menteur, j'ai de quoi te confondre !... si je le veux, on amène ici, sur l'heure, les audacieux chrétiens venus pour vous emmener en Espagne, qui, cette nuit, sont tombés dans mon piège, et paieront demain leur félonie !... Et si tu veux savoir qui les commandait, je te nommerai un certain Viana, bien connu ici, m'a-t-on dit, et que le diable emporte Comment croire que, du bagne ou de la grotte, tu aies pu, toi seul, armer en Espagne une frégate, lui fixer jour et heure, bref réaliser un plan si coûteux et difficile ? D'où te venait l'argent ?...

Cervantès blêmit. L'affaire avait donc manqué de si peu ! Une tristesse lui en vint en même temps d'apprendre ainsi l'ingratitude de son frère Rodrigo, qui n'était pas revenu avec la barque, et il se réjouit néanmoins de le savoir en sûreté ; les menaces de Hassan l'avaient tout à l'heure si cruellement inquiété ! Mais le Pacha l'observait ; il se ressaisit aussitôt :

— Seigneur, j'ai pu répondre seul à tout !... On te l'a dit, la rançon qu'avaient envoyée mes parents et que Dali Mami refusa comme insuffisante, a couvert tous mes besoins...

— Prends garde, rusé traître !... Je saurai bien délier ta langue... Quel est ton complice ?

— Je n'en ai pas eu !...

— Qui t'a aidé ?...

— Personne au monde ?...

— Tu mens, vil chrétien ?... Tu me livreras ton complice... sinon, redoute les tortures !...

— Tu es le maitre… je n'ai pas peur !... J'ai agi seul, je le jure !...

Cette fermeté exaspérait Hassan. Ses yeux s'injectaient, sa face s'empourprait. Allait-il échouer, manquer ceux qu'il visait derrière les Castillans, perdre l'or convoité ? Vingt fois il revint à la charge, menaçant Cervantès du bâton, de l'essorillage, du pal, des fers, des gauches... Ou bien, radouci, il posait des questions, prononçait des noms, parmi lesquels revinrent plusieurs fois ceux du P. de Olivar et du frère Antich, trahissant ainsi la cupidité de sa vilaine âme.

Miguel, cependant, demeurait inaccessible à la peur. Et, brusquement, une seconde fois, il se sentit le maître. Ce fut le bourreau qui fléchit devant la victime.

On vit avec stupeur Hassan hésiter, reculer, perdre contenance. Vaincu, le Pacha levait le doigt pour ordonner, d'une voix mal assurée, deux mille coups de bâton, par provision, au Caballero Miguel de Cervantès, et la foule murmura, car ce n'étaient pas les

supplices attendus. La mort était tout de même au bout de cette peine, dont les gardes allaient préparer, selon la règle, l'exécution immédiate.

C'est alors qu'on vit fendre les premiers rangs de l'auditoire un Raïs magnifique et jovial qui, s'inclinant à peine devant le Pacha, s'assit près de lui brusquement et l'entreprit à voix basse avec vivacité. C'était le Maltrapillo ! L'entretien fut aussi rapide que décisif. Quelques minutes plus tard, Hassan donnait le nouvel ordre d'entraîner l'esclave Cervantès, qui prendrait les fers, en mazmorra, dans son bagne, ce qui fut fait incontinent, au grand désespoir des fanatiques dont certains s'exclamèrent. Mais beaucoup approuvaient hautement cette heureuse fin d'une héroïque aventure, et le récit en parvint aussitôt à la maison de maître Pierre, au bagne de Mohammed le Juif, au bagne de Dali Mami et aux autres fugitifs dans les mazmorras du bagne des Lions : Cervantès, qui les avait tous sauvés, s'était sauvé lui-même ! La Vierge avait fait le miracle, et tous, dans le même instant, élevèrent vers son trône de miséricorde d'indicibles actions de grâces !

Or, tandis qu'on entraînait Miguel vers le cachot où il croupirait peut-être jusqu'à sa dernière heure, Hassan, dépité, mécontent de lui-même et de Maltrapillo, trouva enfin à exercer sa « justice ». Car, presque aussitôt, parut devant lui le Caïd Hassan,

vieux Grec boucané, qui réclama d'une voix aiguë vengeance contre tous les Espagnols et en particulier contre son propre jardinier le Navarrais Juan : les gens de Hassan l'avaient emmené la veille avec le manchot, et il venait demander au Pacha de le lui rendre, car il voulait le punir lui-même d'un châtiment exemplaire.

Le Vénitien, piqué au vif, ne se fit pas prier : l'occasion était trop belle, pour se ressaisir devant la foule déjà soupçonneuse, de lui livrer une victime qui prouverait sa fermeté sans rien lui coûter : le vieux jardinier, usé, fourbu, paierait pour tous

Hassan coupa donc l'aigre discours du vieux Caïd, et lui fit rendre sur-le-champ son esclave, qu'il châtierait à son gré.

Cervantès passa deux jours et deux nuits au secret le plus absolu dans une mazmorra da bagne des Lions, enchaîné à triples fers. Ce sépulcre était hideux. Les heures ne s'y mesuraient plus. Le prisonnier écoutait battre son cœur, revivant indéfiniment ses espérances, son échec, la perspective d'éternelle solitude qui le menaçait dans ces ténèbres.

Au bout de ce temps, sa serrure grinça, une lueur imprécise entra dans la cellule, et il reconnut avec une joie profonde le P. Jorge de Olivar qui, malgré les défenses du Pacha, et en achetant le gardien bachi et deux autres gardiens, venait d'apprendre enfin sa

retraite et de s'y faire introduire. Le bon père était fort ému ; il haletait en embrassant Miguel ; et aussitôt rassuré sur son sort, il lui raconta sans transition le supplice du pauvre Navarrais, dont ses instances n'avaient pu empêcher l'exécution ; pendu par un pied à la vergue d'une galère, à la Marine, le malheureux venait de mourir étouffé, la tête en bas, après une nuit et une journée d'abominable agonie.

Miguel pleurait. Son sacrifice était inutile, son triomphe illusoire !... Dieu n'avait pas permis qu'ils fussent tous sauvés... Et c'était le plus humble d'eux tous, cette âme simple et droite, dont le martyre payait l'échec définitif de leur grand dessein !

Mais comme, d'un cœur compatissant, le P. Jorge essayait de relever l'âme du captif en désarroi par le tableau des félicités surnaturelles, Cervantès se dressa tout à coup, les yeux enflammés, devant le religieux confondu.

Non ! sa volonté n'avait pas fléchi !... Même dans ce cachot, il ne s'avouait pas vaincu... Tant qu'il aurait un souffle, rien ne lui ravirait l'espoir de la liberté !... Les mazmorras et les fers, qu'importait ?... Un espoir perdu en susciterait un autre !... l'adversité stimulerait sans fin son imagination. Et tant que coulerait dans ses veines une goutte de ce sang Castillan que les bourreaux versaient depuis si longtemps, rien ne le ferait renoncer !

Et ce fut merveille, à cette sombre minute, de voir l’esclave, enseveli dans ce cachot méphitique, réconforter le Père venu lui apporter une maigre consolation, réclamer sa tremblante bénédiction, et le renvoyer au jour stupéfait d’admiration !...

LIVRE III

La Reine de Maroc

L'été s'annonça particulièrement chaud, cette année 1578. Et, tandis que la grande course de Mourad Raïs ramenait en Alger le *Santangelo*, galère du duc de Terranuova, capitaine général de Calabre, que le Pacha s'appropriait aussitôt et dont l'image de proue allait orner la porte de la Marine, les supplices continuèrent à suivre les tentatives d'évasions. Cervantès, cependant, sous sa lourde chaîne, dont la rigueur s'était néanmoins peu à peu relâchée, mûrissait impatiemment de nouveaux et de plus grands desseins. Les jours de cette sombre période furent même pour lui des jours de fièvre : stimulé par l'adversité, isolé dans sa prison, il avait de longs entretiens sur l'inaction espagnole avec le P. Jorge, demeuré lui aussi aux fers pour garantir l'avarice de Hassan contre les rachats à découvert

d'esclaves qu'il n'avait pas eu le courage d'abandonner à leur sort :

— Pourquoi, demandait-il, notre Roi ne fait-il rien pour les plus malheureux de ses fils, quand il peut mettre un Don Juan à la tête d'une flotte comme la nôtre ?... Le prix de l'expédition qui viendrait à bout des pirates ne dépasserait certes pas celui que coûte, année par année, depuis si longtemps, la lutte contre le Turc...

— Don Felipe a d'autres soucis, et de plus graves... entre tous, cette lutte contre les hérétiques du Nord ! Que pèsent, hélas ! quelques milliers d'esclaves dans la grande balance de la Chrétienté ?

— Mais comment le Roi ne voit-il pas que son véritable ennemi présent n'est point en Europe ?... Déjà la mer est perdue, demain l'Espagne sera menacée, et les Maures ivres de représailles se rueront alors vers elle, avides de destructions, de viols et de pillages ! Et nous, Caballeros au pouvoir présent de l'ennemi, nous n'aurions pas le devoir de jeter le cri d'alarme ?... Qu'elle serait facile, pourtant, aujourd'hui, l'expédition libératrice ! L'Armada, sous les ordres de l'invincible Don Juan... en Alger, un soulèvement général des esclaves : à cette double attaque, du dehors et du dedans, comment les pirates résisteraient-ils ? La grande et la magnifique victoire ! Il ne se trouvera donc personne pour ouvrir les yeux

de Don Felipe, le convaincre, le déterminer ?...

Le Rédempteur et le soldat cherchaient ensemble ; à la fin, le P. Jorge, après mûre réflexion, prononça le nom d'un des secrétaires du Conseil, homme probe et loyal, Mateo Vasquez, qui était d'église et avait accès auprès du Roi et son franc parler devant lui. Mais il fallait lui-même l'atteindre, l'intéresser, le persuader, obtenir de lui qu'il consentît à éclairer son Maître et cela était irréalisable !

Si humbles, si lointains, comment leur faible voix saurait-elle franchir la mer et retentir en des lieux si fermés ? Le sentiment de leur impuissance courbait le front des deux hommes.

A la fin, pourtant, Miguel releva la tête... Il avait un projet !... Et il ne tarda pas à étonner ses compagnons quand, un soir, ayant chargé Becerra de porter de sa part au Docteur Sosa une lettre en rimes qui lui revint le surlendemain avec sa plus chaude approbation, il en donna aussitôt lecture aux Caballeros assemblés en secret hors de la vue des gardiens. C'était, destinée au secrétaire royal Mateo Vasquez, une longue supplique enflammée, énergique, persuasive, et si magnifiquement éloquente que nul ne douta de son effet sur le ministre et sur Don Felipe, à qui elle s'adressait en fin de compte. Comment, à pareille lecture, le Roi refuserait-il plus longtemps de prêter attention et secours aux malheureux esclaves

Barbaresques ? La lettre se terminait ainsi :

« De cette prison si dure et si affreuse où meurent quinze mille chrétiens, c'est toi qui tiens les clefs ;

« Tous ici, tous avec moi, les mains jointes, le genou en terre, au milieu de nos sanglots et des tortures qui nous étreignent,

« Nous te supplions, puissant seigneur, de tourner des regards miséricordieux vers nous, les tiens, qui gémissons ici,

« Et puisque la discorde s'apaise, après tant de soucis et de fatigues, puisque tu peux aller en avant,

« Fais, grand roi, que l'œuvre commencée par ton père bien aimé avec tant d'audace et de valeur soit achevée par ta main !

« Qu'ils te voient en marche, et l'épouvante se mettra dans celte race barbare, dont j'annonce d'avance le trouble et la ruine.

« Qui doutera que ton cœur royal laisse voir sa bonté, en apprenant le désespoir sans relâche de tant de malheureux ?

« Mais, hélas ! mes paroles trahissent mon indignité et la faiblesse de mon génie, quand j'ose, moi si petit, parler à une Altesse si haute.

« L'heure présente est mon excuse, et d'ailleurs j'impose silence à toutes nos plaintes, redoutant que ma plume ne t'offense.

« On m'appelle au travail, et j'y retourne pour y mourir ! »

Ces vers ardents avaient transporté tous les auditeurs. Miguel leur expliqua comment il leur faudrait un jour seconder, en Alger, l'effort que l'invincible flotte de Don Juan tenterait contre la ville, si cet appel était entendu. N'étaient-ils pas quinze mille captifs dans le repaire ?... On organiserait en secret une révolte générale qui éclaterait à l'heure choisie, un jour que, les Raïs en course, les Ioldachs seraient en expédition à l'intérieur. Rien alors ne pourrait retenir les chrétiens de s'emparer de la ville, et de tendre la main à la flotte espagnole brusquement apparue devant la Marine.

La lettre ne partit pas sans encombre ; les occasions sûres d'expédier ce document ne se, présentaient pas, et il fallut des semaines pour trouver un marchand Valencien, correspondant d'Onofrio Exarque, qui voulût bien se charger de la faire parvenir. Miguel avait dû, tout le temps de ses recherches, la garder sur lui, au péril de sa vie ; par chance le Pacha n'avait point de soupçons. D'autres soins l'occupaient, car il préparait sa première course personnelle, qu'il fit à la mi-juillet, et qui ne lui procura guère que les railleries plus ou moins discrètes des Raïs : l'expédition, vingt-six galères et tous les chiourmes d'Alger, ne dura que douze jours en tout, tenta une attaque mal assurée sur Ibiza de Majorque et ne put ramener au port qu'un petit navire génois

avec une centaine de captifs : les courses d'autrui profitaient davantage au Vénitien.

Et les esclaves retombèrent à leur éternelle attente que, dans le courant d'octobre, une rumeur vint remplir d'une amère tristesse : on annonçait la mort de Don Juan d'Autriche ; des juifs de Livourne la tenaient de leurs correspondants de Marseille. Le vainqueur de Lépante, l'espoir des Castillans, le chef adoré de Cervantès et de ses compagnons était mort, assuraient-ils, d'un mal mystérieux, à la fleur de l'âge, loin d'Espagne, on ne savait au juste où. Son frère le Roi le tenait depuis un certain temps, pour des raisons ignorées, dans une sorte d'exil honorable.

De quoi les Caballeros, tous soldats et compagnons du grand capitaine, voulurent longtemps douter ; à la fin, devant le nombre et la précision des détails qui leur vinrent de différentes sources également sûres, il leur fallut se rendre à la certitude : Don Juan était bien mort dans les Flandres, probablement empoisonné, sept ans juste après Lépante ; et le deuil obscurcit pour de longues semaines leurs cœurs accablés.

Ils ne reprirent quelque courage que sur d'autres rumeurs : Dieu, pitoyable à ses Castillans, semblait ne vouloir jamais les éprouver sans leur envoyer en même temps quelque motif de réconfort.

Les bagnes d'Alger s'emplirent tout à coup d'un

grand nombre d'esclaves Portugais amenés de Tetuan et de Fez, après la bataille d'Alkazar-Kebir, cette singulière rencontre où, le quatre août précédent, trois rois ensemble avaient trouvé la mort ! C'était un deuil pour Alger que la mort du brillant Moulay Maluch, le roi de Maroc, fort aimé dans la ville où il avait fait maint séjour, un deuil pour son beau-père le vieil Hadj Mourad, dont la fille, beauté mystérieuse, se trouvait si prématurément veuve, et qui enferma dès lors son chagrin dans la somptueuse maison qu'il habitait tout contre le bagne des Lions. Les Castillans pressentaient déjà qu'un tel événement pourrait ne pas leur rester indifférent ; et ils ne tardèrent pas à s'en assurer, quand le correspondant d'Onofrio Exarque, revenant d'Espagne après avoir fidèlement remis ses lettres à leur adresse, leur rapporta les bruits qui couraient là-bas : des mouvements de troupes et de navires se poursuivaient à Cadix et dans d'autres ports, sans qu'il fût possible de démêler leur but ni les intentions royales... Don Felipe, les mains libres dans les Flandres et sans souci prochain du côté du Portugal, le successeur de Sébastien ne menaçant plus l'Espagne, songeait-il au Turc, enfin ?... Ou l'intervention de Mateo Vasquez l'avait-elle déjà persuadé ?... C'eût été presque trop beau, et ils n'osaient le croire. Ils demandaient seulement avec ferveur au Ciel

que la mort de Don Juan ne se fît pas trop durement sentir le jour où son auguste frère tenterait les grandes entreprises barbaresques !...

Des bruits répétés et contradictoires coururent ainsi tout l'hiver en Alger ; au bagne des Lions, dans la cellule de Sosa, jusqu'au fond des mazmorras, les Caballeros se les communiquaient secrètement. A la Djenina, Hassan appelait en grand mystère tous ceux qui pouvaient lui apporter, vrais ou faux, spontanés ou payés, parfois même de coups de bâton quand elles étaient mauvaises ou qu'on les lui marchandait, les moindres informations de Constantinople, de Venise, de Marseille, voire de Grenade ou de Valence, sur les desseins et les ressources de cet énigmatique roi d'Espagne dont il avait au fond très peur et tous les Barbaresques avec lui.

Ces appréhensions se traduisirent d'ailleurs bientôt par une série de précautions dont le sens ne pouvait échapper aux Castillans ; le Pacha, dès le début de 1579, décida en effet de répondre aux menaces espagnoles en renforçant les défenses déjà formidables d'Alger, et il fit entreprendre aussitôt la reconstruction et l'agrandissement du fort qui couronnait la colline du Coudiat, au-dessus de la ville. Le Pacha y fit même travailler, de gré ou de force, les Juifs et les Maures, qui durent, par équipes organisées, venir renforcer les chantiers d'esclaves.

L’urgence était si grande et les travaux si importants, que Hassan y envoya jusqu’à ses propres Caballeros de rachat, ce qui rendit à certains — dont Becerra et notre manchot, — au prix d’un dur labeur il est vrai, — la liberté relative dont Hassan les privait. La vie ainsi leur devint d’autant plus supportable que la hâte manifeste du Vénitien à se garder des menaces de Don Felipe les réjouissait et confirmait davantage leurs espérances.

Beaucoup mieux et plus sûrement informé qu’eux, il ne pouvait en effet s’alarmer à ce point sans raisons graves. Et, entre eux, quand ils apprenaient quelque nouvelle exigence de leur Patron en mal de fortifications et d’armement, ils échangeaient des regards entendus qui prêtaient à leur mutisme une singulière éloquence.

L’hiver passa dans ces soucis et ces espoirs. A un été torride, à un automne sans détente, succédait un hiver sans pluies. Février même, au lieu des froids cruels aux esclaves, leur apporta d’insolites chaleurs. Ce furent les premiers siroccos d’un printemps subit : il n’avait pas plu depuis près d’un an ; les sources baissaient, les récoltes, compromises l’année précédente, l’étaient plus encore cette année-là, car les semailles avaient manqué ; la perspective menaçante d’une disette dont la ville s’alarmait faisait monter le prix des denrées, et eût

appelé du Pacha une série de mesures de précaution auxquelles il ne semblait guère penser. Tout au contraire se préoccupait-il plutôt de chercher sur les blés d'heureuses spéculations, et d'ajouter aux charges publiques celle du monopole de la viande.

La course, d'autre part, peut-être à cause même de cette menace de disette qui était générale, se faisait plus difficile et rapportait moins la plus grande expédition de l'année 1579, celle de Mami Arnaute, avec ses huit frégates, dut rester en mer de mars à juin sans rapporter d'autre butin que trente captifs et un peu de bois. Aussi les Raïs, réduits à la misère, durent-ils diminuer les frais d'entretien et les rations de leurs esclaves ; certains mêmes s'en remirent à eux du soin de se nourrir comme ils pouvaient. Il en mourut de faim ; tous souffrirent cruellement.

La sécheresse s'aggravant encore, les foules finirent par s'exaspérer, maudire cet implacable soleil, et, inspirés par les plus obscurs marabouts, s'imaginèrent que les calamités publiques n'étaient que l'instrument de la colère divine. De grandes processions furent faites aux Koubas les plus vénérées, celle de Sidi Abder Rhaman, de Sidi Ouali Dada, à d'autres encore, pour implorer de la miséricorde divine et de l'intervention des marabouts la fin de la sécheresse. Et bientôt, d'accord avec eux, Hassan fit

fermer brusquement les chapelles des bagnes et de la ville, interdire les messes, et mettre aux fers les prêtres esclaves. La crise ne dura que quelques jours, car on trouva presque aussitôt un autre moyen d'apaiser les terreurs des musulmans : ce fut de condamner solennellement au feu les trois images des galères chrétiennes : *San Juan*, *San Pablo* et *Santangelo* qui ornaient la porte extérieure de la Marine, et qui de toute évidence avaient attiré sur la ville les malédictions d'Allah : ce qui fut fait le 20 mai au milieu d'un immense concours de foule, sur la petite place de la Djenina, et fournit à la racaille l'occasion de malmener furieusement les quelques esclaves chrétiens que, pour leur malheur, elle trouva ce jour-là par les rues. Mais Allah demeurait sourd et le soleil resta implacable. La récolte était décidément perdue pour la seconde fois ; la famine était inévitable, car les céréales, depuis longtemps raréfiées, étaient sur le point de manquer tout à fait.

Devant l'imminence d'un tel danger, Hassan sortit de sa torpeur, mais sans rien abandonner de sa cupidité ; il sentait cependant enfin qu'il lui fallait conjurer la catastrophe s'il ne voulait en être lui aussi victime. En hâte, il fit partir pour Bône, dans le courant de juin, la grande galère du Raïs Borrasquilla, chargée de rapporter le plus qu'elle pourrait acheter là-bas d'orge et de blé ; puis, les dents serrées,

son poil roux plus hérissé que jamais, il attendit les événements, prêt à faire tête, s'il fallait, à l'Éternel lui-même !...

Et cependant, les premiers mois de cette fatale année 1579 avaient fait luire un rayon de soleil sur les ténèbres du bagne des Lions.

Ce fut une affaire singulière, qui devait se dénouer tragiquement, ou peu s'en fallut, mais qui débuta par une idylle. Et Miguel de Cervantès ne se doutait guère, quand elle commença, qu'il en immortaliserait plus tard le souvenir.

C'était à la mi-mars. Les premières journées du printemps épanouissaient les jardins d'orangers et de roses, qu'enamourait la caresse d'un sirocco prématuré : ivresse fallacieuse, cruelle aux nerfs à vif des esclaves exaspérés de leur misère.

Hassan, pour ses travaux du fort, qu'il hâtait avec fièvre, vidait chaque jour les bagnes de la ville ; n'y restaient que les esclaves réellement malades, ou ceux qui avaient pu invoquer des infirmités dont les gardiens ne s'apercevaient qu'à prix d'argent.

Aussi, ce matin-là, n'étaient-ils que quatre dans le bagne des Lions absolument désert, sur la terrasse, au bon soleil printanier, face à la mer scintillante, hostile geôlière qu'ils n'avaient pas renoncé à séduire : le manchot Cervantès, un autre Castillan

de noble famille, Gonzalez de Heredia, le gros Hyeronymus Carrafa, et Inigo de Majoli ; .et tous ensemble, pour tuer le temps, ils s'essayaient à sauter avec leurs chaînes. Or, on l'a vu, la terrasse du bagne des Lions était dominée par la maison jalousement close du vieil Hadj Mourad, dont les captifs se racontaient les uns aux autres les grandes richesses et la bonté — sans parler de la légendaire beauté de sa fille, la Reine de Maroc.

Le hasard fit pourtant que, par une providentielle inspiration, Cervantès leva tout d'un coup les yeux sur les étroites fenêtres grillées de fer de la maison voisine, et, de l'une des jalousies, vit sortir et s'agiter une canne de jonc au bout de laquelle pendait un léger paquet que l'on semblait inviter à prendre. Il appela aussitôt l'attention de ses compagnons qui, fort intrigués, suivirent quelques instants du regard le manège ; à la fin Heredia vint se placer sous la canne et tendit la main, pour voir ce qu'on ferait ; mais celle-ci aussitôt se releva et d'un mouvement répété, comme pour dire non, fit signe que le paquet ne lui était pas destiné. Puis, comme il se retirait, la canne de nouveau s'abaissa et Majoli à son tour tenta l'épreuve, sans plus de succès, de même que Carrafa. Cervantès, le dernier, n'était pas plutôt sous le jonc que celui-ci tomba à ses pieds avec le petit paquet qui contenait dans un mouchoir noué cent

réaux en zianis d'or. Le plaisir que fit cette générosité si imprévue aux esclaves ne saurait se dire : et plus encore se réjouirent-ils en pensant de quelle part elle leur venait, Cervantès, surtout, à qui sans doute possible cette faveur s'adressait. Il prit l'argent, brisa par prudence instinctive le jonc, et, relevant les yeux vers la fenêtre, eut juste le temps d'y voir apparaître et disparaître une main d'une blancheur incomparable. Il fallait bien en conclure que le don venait d'une femme de qualité, et tout de suite, comme s'ils avaient eu affaire à la reine de Maroc en personne, les quatre amis d'adresser à la fenêtre refermée de profondes salutations à la Mauresque, les mains croisées sur le cœur. La fenêtre alors se rouvrit brusquement et une petite croix de jonc y parut et disparut aussitôt. Il s'agissait donc d'une chrétienne. Cette indication dérouta les Espagnols qui demeurèrent fort perplexes, et, après maintes supputations, convinrent qu'il devait s'agir là non pas de la fille d'Hadj Mourad, mais de quelqu'une de ces renégates que les Raïs recherchaient tant en mariage légitime, et qui pouvait bien être une épouse du Caïd.

Mais l'explication ne satisfaisait aucun des Caballeros, qui demeurèrent dans l'incertitude pendant la quinzaine suivante, guettant chaque jour la jalousie obstinément close.

Sur ces entrefaites, une après-midi que les quatre

amis se trouvaient encore seuls sur la terrasse du bagne, reparut le jonc avec un paquet plus gros que la première fois. L'épreuve renouvelée, ce fut encore à Cervantès qu'échut le don mystérieux ; il montait cette fois à quarante écus d'or d'Espagne et s'accompagnait d'un billet écrit en arabe et signé d'une grande croix, que Miguel baisa dévotement, après quoi ils s'en furent saluer comme l'autre fois la fenêtre close à travers laquelle la main se montra encore, et faire signe que le billet serait lu.

Mais ils se virent alors tous les quatre plus embarrassés que charmés de J'aventure ; car aucun d'eux ne lisait l'arabe, et leur ignorance mettait à rude épreuve l'impatience qu'ils avaient d'en savoir davantage. Comment faire, et à qui s'adresser ?

Après de longues hésitations, Cervantès recourut enfin à un renégat venu récemment au bagne lui confier ses scrupules, ses remords et son désir de rentrer en grâce ; il l'avait alors réconforté, et depuis, cet homme lui témoignait la plus vive reconnaissance. Les renégats, gens sans foi ni loyauté, lui inspiraient, il est vrai, la plus grande méfiance ; mais celui-ci, qui se nommait le licencié Giron et se disait originaire de Grenade, et son père d'Ossuna où le grand-père de Miguel avait été corrégidor, lui avait montré des attestations de plusieurs Caballeros tellement élogieuses qu'elles l'eussent fait brûler

vif si elles avaient été découvertes sur lui par des Maures. De plus il écrivait et parlait aussi bien l'arabe que le castillan. Cervantès se résolut donc à lui demander le service dont il avait besoin. Néanmoins il ne se confia pas tout de suite à ce renégat, et l'ayant fait appeler au bagne, d'abord lui demanda simplement de leur lire ce papier qu'il avait ramassé par hasard dans un coin de leur chambrée. Le licencié, sans hésiter ni questionner, ne tarda guère à lui remettre, transcrite en Espagnol, la traduction du billet dont le contenu les emplit d'une profonde surprise. Il disait :

« Dans mon enfance, mon père me fit élever par une esclave qui m'apprit en arabe la *sala* chrétienne et me parlait toujours de Lella Meryem. Cette esclave est morte et je sais qu'elle est auprès d'Allah, car je l'ai revue deux fois depuis et elle m'a ordonné d'aller au pays des chrétiens pour voir Lella Meryem qui m'aime. Mais je ne sais comment obéir. Aucun des chrétiens que j'ai vus par cette fenêtre ne m'a paru gentilhomme, sinon toi. Je ne suis ni vieille ni laide et j'ai beaucoup d'or. Vois si nous ne pourrions pas partir ensemble dans ton pays, on tu m'épouserais, si tu le veux ; sinon, Lella Meryem me rendra un époux. J'ai écrit ceci moi-même. Ne le montre à aucun Maure, car ils sont tous traîtres. Cela m'effraie extrêmement, et je

voudrais que nul ne sût ce secret ; car si mon père le découvrait il me jetterait dans son puits et m'y noierait à coups de pierres. J'attacherai un fil de jonc pour que tu y fixes ta réponse ; et si tu ne trouves personne pour l'écrire en arabe, adresse-la moi par signes. Lella Meryem me la traduira. Qu'Allah te sauve, et cette croix que je baise, selon le conseil de ma nourrice. »

Aucun des Caballeros n'était capable de dissimuler la surprise et la joie que leur apporta cette lecture ; et Cervantès lui-même n'y réussit pas. Ils se trahirent donc assez pour que le licencié soupçonnât aussitôt la vérité et jurât qu'il serait digne de leur confiance, que sa vie leur appartenait et qu'ils pouvaient s'ouvrir entièrement à lui. Il appuya même ce serment de larmes abondantes qu'il versa sur un petit crucifix de métal tiré de son sein et ajouta qu'il entrevoyait, par le moyen de celle qui avait écrit le billet, sa propre délivrance et le moyen de rentrer au sein de l'Église qui l'avait jadis rejeté comme un membre pourri. Sa conviction semblait si grande, son repentir si profond, qu'il toucha les quatre esclaves et reçut bientôt leur entière confidence. Il apprit ainsi de quelle maison venait le billet, promit de s'enquérir avec le plus grand soin de ses habitants et surtout de celle qui avait pu l'écrire, et s'offrit à rédiger la réponse de Cervantès, que celui-ci dicta

aussitôt : « Le véritable Allah te garde, ô ma dame, et Lella Meryem qui est sa mère et celle qui t'a inspiré de t'en aller en terre de chrétiens, parce qu'elle t'aime. Demande-lui de te révéler de quelle manière tu dois lui obéir : sa bonté ne te le refusera pas. Pour moi, et pour tous les chrétiens qui sont avec moi, nous ferons tout ce que nous pourrons, jusqu'à la mort. Ne manque pas de m'informer de ce que tu résoudras. Je pourrai toujours te répondre, avec l'aide d'un chrétien captif qui écrit ce billet et sait parfaitement ta langue. Apaise en toi toute inquiétude, tu peux nous informer sans crainte de tout ce que tu voudras. Quant à l'offre que tu me fais de t'épouser en arrivant en pays chrétien, je te le promets en bon chrétien ; et sache que nous tenons mieux nos promesses que les Maures. Allah et sa sainte mère, Lella Meryern, te gardent, ô ma Dame ! ».

Il fallut aux quatre Caballeros attendre deux grands jours encore pour trouver l'occasion d'attacher le billet à la canne de jonc ; le bagne était parfaitement désert ; et Cervantès put en toute sécurité faire tenir sa réponse et recevoir, toujours de la même façon, le mouchoir qui cette fois contenait une petite fortune, dont les esclaves eurent une joie d'autant plus grande qu'elle leur confirmait par son importance l'espoir d'une liberté prochaine : il y avait,

en toutes sortes de monnaies d'or et d'argent, plus de cinquante écus !

Le même soir, Giron revenait au bagne et confirmait à Cervantès que le vieil Hadj Mourad vivait effectivement seul avec sa fille, la belle Zora, veuve du roi de Maroc, et qu'aucune autre femme n'habitait le Palais de Maroc, depuis la mort assez récente de Juana de Renteria, l'esclave chrétienne qui l'avait élevée et qu'elle regrettait toujours. Tout cela concordait parfaitement avec le billet, et il devenait certain qu'il était à n'en pas douter de la propre main de la Reine de Maroc !

Les quatre esclaves tinrent sur-le-champ conseil avec le licencié sur les moyens d'enlever celle-ci et de gagner l'Espagne avec elle. Mais l'entreprise était si difficile qu'ils ne prirent aucun parti et décidèrent d'attendre un second avis de Zora : sur quoi Giron leur recommanda de rester sans inquiétude et de s'en fier à son dévouement : il perdrait sa vie ou leur rendrait à tous la liberté !

Il leur fallut attendre quatre jours encore une nouvelle apparition du jonc qui, cette fois, apporta un paquet d'une grosseur à justifier toutes les espérances. Cervantès y trouva cent écus d'or, avec un autre billet, que Giron, se trouvant là par hasard, emporta pour le lire avec eux dans leur chambrée. Il disait :

« Lella Meryem ne m'a point dit, bien que je

lui aie demandé, comment nous pourrons aller ensemble en Espagne. Mais il me semble que, avec l'or que je vous donnerai par cette fenêtre, il faudrait que vous vous rachetiez, vous et vos amis, et qu'un de vous s'en aille au pays des chrétiens, pour y acheter une barque et venir ensuite chercher les autres. Pour moi, je vais passer l'été dans la campagne de mon père à la porte de Bab Azoun, près du bord de la mer. De là, une nuit, il vous sera facile de m'enlever et je m'embarquerai avec vous. Mais, ne l'oublie pas, tu dois m'épouser, ou Meryem te punira. Si nul de tes compagnons ne te semble sûr, va toi-même chercher la barque ; j'ai confiance en toi plus qu'en tout autre, car tu es Caballero et chrétien. Informe-toi seulement de notre jardin, et viens te promener par là : je t'y verrai mieux qu'au bagne. Allah te protège, mon maître ! »

La lecture de ce billet remplit d'enthousiasme les esclaves. Chacun des quatre s'offrit pour le rachat et le voyage, et Cervantès, plein d'une ardeur nouvelle, ne fut pas celui qui insista le moins. Mais le licencié secoua la tête et les pria de réfléchir ; il ne fallait, dit-il, à aucun prix que l'un d'entre eux partît avant les autres ; l'expérience lui avait appris qu'en pareil cas il était rare que les promesses les plus solennelles fussent tenues ; la joie d'avoir recouvré sa liberté et la crainte de la perdre à nouveau

suffisaient presque fatalement à faire oublier les serments, et il arrivait même que des frères oubliassent ainsi, une fois libres, leurs propres frères... Les autres durent convenir qu'il avait raison, et Cervantès baissa la tête, retenant à peine ses larmes ; mais le licencié ne le remarqua point. Ce qu'il y avait, à son avis, de mieux à faire, c'était de lui confier l'argent. Rien ne lui serait plus facile que d'acheter la barque en Alger, sous prétexte de commerce avec Tetuan et la côte, de les tirer tous du bagne et de les embarquer. Même, si l'on pouvait avoir assez d'argent, ils pourraient tous se racheter d'abord et s'embarqueraient aisément. Le difficile était que les renégats ne devaient avoir que des galiotes ou frégates, et jamais de barques, trop employées par les Espagnols pour leurs évasions Mais il lèverait l'obstacle en intéressant au bénéfices de son commerce un Maure Tagarin de sa connaissance ; et tout irait ainsi très bien.

Heredia et Cervantès n'étaient guère satisfaits d'un tel arrangement, et eussent préféré suivre l'avis de Zora ; mais ils n'osèrent point contrarier ce renégat, dont la dénonciation pouvait les mettre en danger de mort, eux et la Reine, pour laquelle ils eussent donné leur vie ; et ils résolurent de lui confier leurs existences, à la garde du Seigneur ! Cervantès fit donc répondre sans délai à la Reine que ses projets étaient les leurs, qu'elle seule en ordonnerait ou

en retarderait l'exécution, et qu'il ne souhaitait rien, pour ce qui le regardait, que de devenir au plus tôt son époux !...

Là-dessus, à plusieurs reprises, ils reçurent, toujours par le moyen du jonc et du mouchoir, des sommes grandissantes, qui allèrent jusqu'à deux mille écus. Et un nouveau billet les informa qu'au prochain vendredi Zora partirait pour le jardin, non sans leur avoir encore remis de l'argent, dont elle leur donnerait tant qu'il faudrait. Cervantès pensa fournir aussitôt au licencié la somme nécessaire à l'achat de la barque ; mais il se ravisa, dans l'ignorance du prix auquel s'élèverait cette barque, et il fit déposer en son nom tout l'argent, par Giron, chez le marchand valencien Onofrio Exarque, leur ami, se réservant de le lui reprendre à mesure des nécessités. La veille du vendredi où la belle Zora devait partir, elle leur remit encore mille écus, en insistant sur son désir de rencontrer bientôt le Caballero Miguel au jardin de son père, sur quoi celui-ci promit à nouveau, en lui recommandant d'adresser pour eux à Lella Meryem toutes les oraisons que lui avait enseignées sa nourrice. Les mille écus allèrent se joindre aux autres chez Onofrio, mais Cervantès et ses compagnons résolurent d'attendre encore quelque temps pour entamer les négociations d'un rachat qu'il fallait préparer de loin pour le réussir sans trop de peine.

Moins de quinze jours après, Giron avait trouvé et acheté une grande et forte barque, capable d'emmener au moins trente personnes. Pour prévenir les soupçons, il se mit aussitôt, avec son Tagarin, à trafiquer réellement de figues sèches entre Alger et le port de Sargel, et fit deux ou trois fois le voyage, qui lui rapporta quelque profit. Chaque fois qu'ils passaient devant Bab Azoun, il venait s'ancrer à une petite cale toute proche du jardin d'Hadj Mourad ; et, avec ses matelots, en manière de jeu, il feignait l'enlèvement de Zora, et s'en venait rôder au jardin, sous couleur de demander des fruits, qu'une fois même Hadj Mourad lui donna en personne ; mais jamais il ne put apercevoir celle qu'il eût désiré rencontrer pour l'informer et la rassurer par avance ; car à l'approche d'un musulman, selon l'usage, la mauresque disparaissait. Cela d'ailleurs valait mieux ainsi, et Cervantès, quand il l'apprit, ne put que se réjouir ; la Reine se fût sans doute alarmée si elle avait appris que son sort était aux mains d'un renégat, et peut-être eût-elle renoncé à son dessein.

Giron, cependant, voyant avec quelle sécurité il allait et venait avec sa barque, de Sargel en Alger, jugea le moment venu de tenter l'aventure. Sans plus attendre il prit les dispositions nécessaires pour s'armer secrètement. Comme il ne lui manquait plus que quelques chrétiens pour le service des rames, il

parla en secret à douze vigoureux Espagnols, de ceux qui pouvaient circuler librement en ville. La chose ne lui fut pas aisée, car c'était le temps de la course, et les bagnes étaient presque vides. Il les trouva enfin dans celui de Cadi Raïs, le Turc ivrogne, dont la galiote était alors sur le chantier, et les prévint qu'au premier signal, ils se tinssent prêts à gagner secrètement un à un le jardin du Caïd Hadj Mourad, où ils l'attendraient. Puis il vint presser Miguel et ses trois compagnons de se racheter au plus vite et de se préparer à partir.

Malheureusement, à ce moment-là, se multipliaient les difficultés qu'avait amenées la sécheresse des deux dernières années. La famine sévissait en Alger ; les Maures s'en prenaient aux chrétiens, qu'ils accusaient de tous leurs malheurs. Le Pacha et les Raïs redoublaient contre eux de rigueurs ; on venait de fermer les chapelles et de brûler devant la Djenina les trois images chrétiennes de la porte de la Marine. On ne parlait que de supplices. Comment Hassan, effrayé et gêné, eût-il alors été abordable ? les premières ouvertures qui lui furent transmises en vue du rachat des Caballeros furent, hélas ! repoussées avec fureur.

Ce fut pour les esclaves une amère déception. Cervantès résolut de se rendre à l'appel que lui avait adressé la Reine la veille de son départ, et d'aller lui-

même au Jardin de Hadj Mourad, où le licencié n'avait jamais pu la rencontrer. Un esclave chrétien l'approcherait plus aisément et elle devait s'étonner d'être depuis si longtemps sans nouvelles.

Mais il fallait sortir du bagne, où le manchot était rigoureusement enfermé, et, dans la circonstance, la difficulté paraissait grande. Celui des gardiens auquel il s'adressa d'abord refusa les aspres qu'on lui offrait pour prix de sa complaisance. Les autres ne se montrèrent pas moins farouches. En désespoir de cause, Miguel dut se résigner à envoyer en sa place Heredia au Jardin de Bab-Azoun. On devine aisément avec quelle impatience douloureuse il attendit ce jour-là le retour du messager

Heredia ne reparut que tard dans la soirée.

— La première personne que je trouvai, en arrivant au Jardin de Hadj Mourad, dit-il à son ami, fut précisément le vieux Caïd ; il m'adressa aussitôt la parole en langue franque, et me demanda qui j'étais et ce que je cherchais dans son jardin. Je lui répondis que j'appartenais à Arnaute Mani, qui, comme tu le sais, est un de ses amis les plus intimes, et que je cherchais une salade. Il me demanda ensuite si j'étais un homme de rachat et quelle était ma rançon. Pendant qu'il parlait, Zora sortit de la maison et vint lentement vers nous. Son père lui-même, la voyant hésiter, l'appela en lui disant d'approcher.

Comment, mon frère, te peindre la beauté, la grâce et la parure avec lesquelles parut à mes yeux la Reine ? elle avait autant de perles dans sa coiffure que de cheveux. Ses *carcadj* étaient d'or pur incrustés de diamants, ainsi que ses bracelets ; c'était assurément la plus ravissante femme que mes yeux eussent jamais contemplée ; et il me semblait comme il t'eût semblé à toi-même, en pensant à tous les bienfaits dont elle nous comblait et à la liberté que nous allions lui devoir, contempler une divinité descendue des cieux pour notre enchantement et notre salut. Dès qu'elle fut près de nous, son père dut lui dire en arabe qui j'étais et ce que je voulais, car elle prit à son tour la parole, et, non sans difficulté, me demanda en langue franque si j'étais Caballero et pourquoi je n'étais pas racheté. Je répondis que mes compagnons de chaîne et moi n'avions pu encore négocier notre rachat, bien que nous en ayons reçu depuis quelque temps le prix, à cause des difficultés qu'on faisait alors communément aux chrétiens. « — Et n'avez-vous pas tous une grande impatience de vous racheter et de regagner votre patrie, car vous êtes sans doute mariés dans votre pays — Non, répondis-je, nous ne sommes pas mariés ; mais l'un de nous, le Caballero Miguel, a donné sa parole de se marier en arrivant. — Et tu connais la dame à laquelle il est engagé ? Est-elle belle ? — Si belle que,

pour rendre hommage à la vérité, j'ose t'affirmer qu'elle te ressemble extrêmement ! » Zora me fixait pendant ma réponse d'un regard impatient. « On dirait que tu l'envies, ton heureux camarade, me dit-elle. Et elle ajouta : — Pourquoi ne serait-ce pas toi ?... Mais je lui répondis : — Elle est trop belle pour moi, et mon affection m'interdirait cette trahison !... Ces réponses firent rire Hadj Mourad : — Par Allah ! dit-il, celle-là doit être en effet bien belle si vraiment elle ressemble à ma fille, qui est la plus belle non seulement de tout ce royaume, mais encore du royaume de Maroc, dont elle a été la Reine !... Regarde-la mieux pour t'en convaincre !... » Tandis que nous parlions ainsi, arriva un serviteur en courant et criant que quatre ioldachs venaient d'escalader le mur du jardin et cueillaient des fruits bien que verts encore. Le Caïd et sa fille s'effrayèrent à cette nouvelle, car les ioldachs sont redoutables par leur insolence et leur brutalité, même à l'égard des plus respectables Maures. Hadj Mourad dit aussitôt à Zora : — Ma fille, rentre à la maison pendant que je vais parler à ces chiens. Toi, chrétien, prends des salades à ton gré et qu'Allah te ramène heureusement dans ton pays !... » Et il me laissa seul avec Zora qui feignit d'abord d'obéir à son père, mais ne tarda pas à revenir vers moi les yeux pleins de larmes. — « Ainsi, me dit-elle, vous n'avez encore

pu vous racheter ? ni toi ni tes camarades ?... — Hélas non ! Madame... Mais nous ferons tout ce qui sera en notre pouvoir, et Miguel m'a envoyé te dire de te tenir prête au premier vendredi qui suivra notre rachat, car il ne désire rien tant que de t'emmener, et le jour ne saurait être maintenant très loin ! » Je lui dis ces mots de manière qu'elle pût m'entendre parfaitement. Alors, jetant son bras autour de mon cou, comme si c'eût été le tien, Miguel, elle m'entraîna vers la maison. Mais le hasard fit — et je me crus perdu avec elle ! — que son père, revenant de chasser les ioldachs, nous aperçut dans cette attitude ; et nous sentîmes bien aussi qu'il nous voyait. Mais Zora l'avisée, au lieu de se détacher de mon cou, s'y suspendit au contraire de plus belle, en feignant de s'évanouir ; je la soutenais de mon mieux. Et son père accourut, bouleversé de la voir en cet état « Ces maudits Turcs, s'écria-t-il, l'ont effrayée » Il me la prit alors et la pressa lui-même sur son cœur, jusqu'à ce que, soupirant et les yeux toujours mouillés, elle revint à elle et me dit en arabe : « Va-t-en, chrétien — Hadj Mourad répliquait : — Point n'est besoin, ma fille, qu'il s'en aille. Les Turcs sont loin ; tu n'as plus aucun motif de crainte. » Mais je déclarai moi-même que j'allais partir, puisque la Reine m'en priait ; et, comme je prenais congé, le Caïd emmena sa fille, tandis que, tout en cueillant

mes salades, je parcourais à loisir tout le jardin dont je connais maintenant les entrées, les sorties et les facilités pour notre entreprise. Cela fait, je repris le chemin de Bab Azoun, et me voici.

Miguel de Cervantès, quand Heredia eut achevé, se perdit dans des réflexions silencieuses qui étonnèrent son ami, heureux d'avoir mené à bien sa difficile mission, et l'esprit encore frappé de la beauté de la Reine et de l'intérêt qu'elle lui avait personnellement marqué. N'était-il pas satisfait ? A la fin, tout à fait surpris et gêné, il le lui demanda. Et Cervantès de protester qu'il était au contraire entièrement satisfait du récit de son ami et de la manière dont tournaient les événements. Il n'eût certes pas mieux fait lui-même, et remercia du mieux qu'il put son messager.

Heredia vit bien pourtant que Miguel était pâle, que sa lèvre tremblait et qu'il n'osait pas le regarder en face ; mais il ne parvint pas à deviner la secrète faiblesse qui le torturait.

A ce moment une clameur emplit brusquement le bagne où rentraient, sous le bâton des gardiens, les équipes de travail, et bientôt les Cabelleros se virent entourés d'une foule de malheureux aux visages atterrés, qui se lamentaient entre eux et les associèrent bientôt à leur tristesse.

Presque à la porte du bagne, en effet, dans le

Souk el Kharratine, ils venaient de croiser, en revenant des chantiers du fort de Hassan, deux esclaves d'Arnaute-Mami qui portaient sur un brancard un de leurs frères plus qu'a demi mort, sanglant, tuméfié, horrible à voir c'était un Français, Jean Gascon, l'un des esclaves du Capitan de la mer, qui venait de subir la bastonnade jusqu'à ce que mort s'ensuivît ; ils l'emportaient au cimetière de Bab el Oued lorsque le malheureux, qui n'était qu'évanoui, avait tout à coup repris ses sens, et ils se hâtaient de l'amener à l'hôpital des esclaves, où peut-être on allait l'arracher à la mort ! Le plus affreux était qu'à la même heure, deux des compagnons de ce Français, l'Italien Pierre Consentino et le Silicien. Filippo, subissaient le même supplice avec des cris affreux, et une pareille effusion de tout leur sang.

Pour leur crime, lequel des esclaves des chiourmes ne l'eût commis à leur place ? Qui n'eût cherché comme eux à fuir les bancs des galères du Capitan-Pacha, ce supplice entre les supplices ? Quand ce dernier avait armé sa dernière course, à la fin du mois de mars, Gascon et ses deux compagnons s'étaient cachés, pour ne reparaître au bagne de l'Arnaute que deux jours après son départ. Son beau-père, le dur Fatallah, qui commandait en sa place, n'avait rien manifesté de sa pensée ; sans mot dire, il les avait envoyés dans une ferme de l'intérieur,

et ils y étaient restés jusqu'au retour de cette course où les Raïs avaient si peu réussi. Mais quand ils revinrent en Alger, les malheureux essuyèrent l'effroyable colère de leur Patron qui, sur-le-champ, les fit bâtonner avec acharnement par des renégats, devant toutes les chiourmes terrorisées ; et ceux-ci furent frappés d'admiration pour le courage de Gascon : car, jusqu'à ce qu'il perdît connaissance, il continua entre ses cris de douleur à invoquer le ciel et à demander pardon de ses péchés ! Du moins, s'il devait mourir à l'hôpital, mourrait-il consolé, et ses compagnons avec lui !

Les jours suivants furent pleins d'anxiété, Becerra ne reparut au bagne que le soir du lendemain ; il venait de fermer les yeux de Consentino, apporté le dernier, évanoui, et qui n'avait pas repris connaissance. Jean Gascon allait peut-être un peu mieux, et encourageait le pauvre Philippo ; immobilisé, qui se lamentait. Les deux martyrs vécurent ainsi cinq jours encore, avec des alternatives d'espérance et de craintes ; et durant tout ce temps, chaque soir, Becerra revenait au bagne présider à de ferventes prières pour les agonisants qui succombèrent enfin à leurs blessures.

Au retour du cimetière des esclaves où, par une faveur inattendue, Cervantès et ceux de ses compagnons qui n'étaient pas aux chantiers avaient ob-

tenu de suivre les porteurs funèbres, Miguel éprouva un grand besoin de s'isoler et de réfléchir. Profondément troublé depuis quelque temps, il voulait s'interroger dans la solitude. Il monta donc une fois encore à la terrasse du bagne, quand la nuit fut venue, en priant qu'on ne le suivît pas. Et là, au pied des fenêtres closes du palais de Maroc, loin de Heredia qu'il évitait involontairement depuis leur dernier entretien, loin de Becerra et des autres, il s'assit à terre, et, la tête entre les genoux, s'abîma dans ses pensées.

Les larmes et la misère de ce peuple d'esclaves faisaient un grand tumulte dans son cœur. Il devinait tous, ces malheureux désespérés, épuisés de faim et de peur, démoralisés peu à peu et tentés par l'abjection qui les environnait. Lui-même, d'ailleurs, soutiendrait-il longtemps encore son dur combat, privé de Sosa et du P. de Oliver, dont l'appui lui faisait tant défaut depuis son emprisonnement ? Chacune des confidences qu'il recevait, triste privilège qu'aucun autre Caballero ne lui disputait, lui montrait combien ses exhortations perdaient de leur efficacité sur des âmes dont le malheur avait ébranlé la foi.

Mais que pouvait-il pour eux ? La vanité de tous ses efforts depuis qu'il portait les fers l'accablait. Il récapitula : sa première et folle tentative vers Oran ; l'espoir insensé de la barque de Viana, les misères

de la grotte, la trahison de l'infâme, le désespoir de ces compagnons qu'il n'avait sauvés des supplices que pour leur donner à croire que Dieu et le Roi les abandonnaient définitivement !

Pourtant un Cervantès ne fléchit pas ainsi. Le roi pouvait-il oublier ses enfants malheureux ? La lettre à Mateo Vasquez, depuis si longtemps partie, restait bien sans réponse. Mais, depuis dix mois en Espagne, le P. de Olivar avait pu tout de même faire entendre à son tour les appels de leur désespoir !... Si rien n'en était venu à leurs oreilles, ne savait-on pas tout de même les armements mystérieux de Don Felipe, ces escadres successivement réunies à Cadix et dans d'autres ports andalous, qui effrayaient assez leur Patron Hassan, sûrement mieux informé qu'eux, pour le contraindre aux travaux hâtifs de défense dont ses chantiers supportaient le cruel contrecoup ?... Qui eût affirmé que, mystérieux comme toujours, et sans rien trahir de ses desseins, le Roi ne préparait pas enfin contre les Barbaresques la revanche libératrice ?... Était-ce le moment de succomber ? Nul ne serait donc là pour répondre à l'appel le jour où les flottes invincibles paraîtraient en vue du nid de pirates ?

Hélas !... La nuit étouffait de lointaines musiques ; les Corsaires étaient en débauche... Des rumeurs accablées montaient des chambrées puantes...

Cervantès retombait à la réalité... Il eut un regard amer sur l'étagement des terrasses désertes, leva les yeux sur la façade bleue de la maison voisine, se rappela la Reine de Maroc, singulièrement oubliée les derniers jours, et fixa tristement la fenêtre close d'où nulle main ne tendait plus la croix de jonc...

N'avait-il pas engagé sa parole à cette femme ?... Ne se préparait-il pas à abandonner ses compagnons, à déserter le poste que Dieu lui avait confié ? Hélas ! la tendresse qu'il avait laissé naître au fond de son cœur pour la beauté inconnue et confiante de cette Zora ; cette source de consolation et d'espoir à laquelle il s'était laissé désaltérer, n'était-elle pas en vérité empoisonnée ? Pourrait-il s'enfuir avec l'infidèle, courir l'aventure d'un amour que Dieu improuverait, priver du secours de sa présence tant de Caballeros sur le point de succomber... jouir en paix d'une liberté dont resteraient privés ses amis les plus dévoués : Sosa, Becerra, Osorio, Aragonès, Valcazar, Ramirez et le brave Navarrete ?

Miguel de Cervantès se leva. La glorieuse vision d'une liberté reconquise au grand jour et la triste pensée de tous ceux qu'une fuite amoureuse et clandestine accablerait ou scandaliserait, venaient d'éclairer l'indiscutable certitude de son devoir, qu'il accueillit avec une joie amère et une parfaite soumission.

Certes, il renoncerait à la Reine ! il reprendrait son imprudente parole et suivrait avec fierté son propre destin. Non sans regret toutefois, car il se demanda aussitôt s'il devait rejeter aux ténèbres cette âme touchée de la foi et perdre tout l'effort déjà fait pour la sauver. Les facilités rencontrées par Giron, grâce à l'or du vieux Caïd, dans l'achat et l'armement de la barque, plaidaient tellement en sa faveur ! Était-il même sage de renoncer à leur dessein, quand il semblait si aisé de faire affréter par le renégat une autre barque plus grande, une de ces embarcations où tous les Caballeros, au jour dit, trouveraient asile ? Et alors, profitant de l'absence de la plupart des galères toujours en course, ne leur serait-il pas relativement aisé de prendre le large et de gagner l'Espagne, où leur nombre et leur bravoure entraîneraient, s'il le fallait, Don Felipe à l'expédition vengeresse ?...

Seulement, dans une affaire aussi importante et aussi périlleuse, il fallait n'avoir en vue que le salut de tous ; et il serait bien difficile d'assurer par surcroît la sécurité d'une femme riche, belle et précieuse. Le risque dépassait toute limite d'associer la Reine à cette glorieuse mais peut-être mortelle aventure, et sans doute, au surplus, s'y refuserait-elle ! Sa tendresse lui inspira aussitôt d'autres desseins qui ne contrarieraient en rien le grand dessein

libérateur : il aimait assez la Reine pour désirer avant tout la servir et la sauver. Dès lors, ce qui lui était refusé, à lui, pourquoi n'en confierait-il pas le soin à quelque autre, tout aussi digne que lui du bonheur promis ?... Et cet autre, parbleu, tout le désignait ! Heredia, qui n'avait pas les mêmes devoirs, accepterait et serait agréé, un instinct douloureux le lui assurait, et ainsi, répondant au vœu de la musulmane et à l'appel de la Vierge Marie sa protectrice, ce serait à lui qu'iraient l'or turc et le rachat, à lui la barque déjà prête, la liberté, la patrie prochaine, et les royales fiançailles !... Quant aux autres, ils trouveraient bien chez Balthazar Torrès, Onofrio Exarque ou quelques autres des bons Valenciens qui ne lui avaient jamais rien refusé, le crédit sur parole nécessaire pour l'achat et l'armement de la grande barque sur laquelle se jouerait la partie décisive !...

Le coq saluait l'aube quand Miguel, harassé mais rasséréné, redescendit dans la chambrée et s'étendit sur sa dure couche pour rêver encore à cette liberté à laquelle une fois de plus il venait de tout sacrifier.

A la nuit close, Je lendemain, il appela en secret son ami Heredia. Miguel venait non sans péril de rentrer au bagne, après une sortie imprudente qui lui avait coûté le mal d'enivrer à la taverne le gardien de surveillance à la porte, et lui avait permis d'aller

demander conseil au Dr Sosa, dans les conjonctures nouvelles où le plaçaient sa détermination et ses nouveaux desseins. Sosa, qu'il n'avait pas pu voir depuis sa mise aux fers, il y avait douze mois, l'avait reçu avec autant d'émotion que de plaisir, avait écouté la confidence qu'il venait lui faire de son aventure, de son renoncement et de son dessein, et l'avait pleinement approuvé, encouragé et réconforté ; même, signe certain que son plan lui semblait raisonnable, il s'était engagé, pour la première fois, à se joindre à ceux qui tenteraient l'affaire. Et Miguel revenait le cœur en feu de sa visite.

Il n'osa pas aborder directement avec Heredia ce qu'il avait à lui dire. Quelque précaution était nécessaire. Il raconta d'abord à son ami la visite périlleuse qu'il venait de faire au Dr Sosa, la manière dont il avait, pour sortir du bagne, abusé l'ivrognerie du gardien de la porte, et la chance qu'il avait eue d'éviter au retour les coups de bâton mérités. Il lui fit part ensuite de l'état dans lequel il avait trouvé le Docteur, dont la patience faisait depuis si longtemps l'admiration et le tourment de tous ; au fond de son cachot, ne gardait-il pas l'esprit le plus ferme et le cœur le plus généreux de tous les Castillans en esclavage ? Puis, sans affectation, il en vint aux rencontres qu'il avait faites sur son parcours de divers Caballeros affamés et désespérés ; leurs

patrons, trop pauvres pour les nourrir en ces temps calamiteux, les mettaient dehors et les forçaient à leur rapporter, comme ils pouvaient, des sommes d'argent qu'ils ne parvenaient jamais à gagner : tel le vieux Juan Gutierrez, le borgne, obligé à son âge de faire le porteur d'eau, et qui faute de mieux tendait la main aux passants, ce qui le désespérait au point qu'il parlait de renier ! Cervantès l'avait aidé de quelques aspres et réconforté. Mais pourquoi les malheureux venaient-ils ainsi de préférence à lui ? Pourquoi, surtout, l'espèce de renommée que lui valaient ses deux tentatives d'évasion lui attirait-elle tous les affamés de liberté que la Rédemption n'avait pu racheter, et qui s'imaginaient mieux obtenir de lui ?

Heredia ne voyait toujours pas où son interlocuteur, qui s'exaltait, voulait en venir. Il crut devoir protester que Cervantès était le seul à s'étonner d'une pareille confiance et que lui la comprenait mieux que personne, au moment même où il allait lui devoir, avec ses deux compagnons et la Reine de Maroc, une liberté depuis si longtemps souhaitée.

Cervantès attendait cette réflexion. Il se fit plus mystérieux, et, plus bas, il répliqua :

— Hélas ! mon frère, c'est ce dont je voulais tout justement te parler... car il vient de surgir des obstacles qui me forcent à modifier nos projets !... Ne crains d'ailleurs rien pour toi-même ; bien au

contraire !... Pour moi, hélas ! ce dessein qui était le nôtre m'est désormais interdit, et tu le comprendras, j'espère !... J'y ai réfléchi longtemps, des scrupules m'étaient venus à la suite des engagements que m'avait demandés Zora, et j'ignorais encore mon devoir. Mais je le connais aujourd'hui, et le Dr Sosa m'approuve. Comment, en effet, me serait-il permis, avec l'or infidèle, de me racheter, moi, d'enlever la Reine de Maroc, fût-ce pour la donner à la vraie foi, et d'aller vivre librement avec elle en Espagne, pendant qu'ici tous nos frères, qui ont compté sur moi, qui attendent de moi l'exemple et le soutien de leur courage, resteraient à gémir sans espérance dans les bagnes et les mazmorras, plus accablés et plus tentés de renier que jamais ? Alors ?... demanda Heredia blême, et se voyant perdu au moment où il croyait toucher ce but si ardemment désiré... Alors ?... ce complot.., l'or de notre rachat... la touchante beauté qui nous confiait avec tant d'abandon le soin de son salut et de sa vie, par amour de la Vierge Mère... tout cela n'aura été qu'un rêve ?

Miguel eut un amer soupir, puis sur un ton d'allégresse forcée, il protesta :

— Mon frère... mon ami... Dieu n'a pas encore marqué l'heure de ma liberté... D'autres, heureusement, moins chargés d'âmes et tout aussi vaillants, pourront aussi bien que moi réaliser le beau dessein ?...

D’autres, mieux nés, plus fortunés, soutiendront mieux que je n’eusse pu faire le rôle glorieux mais lourd qui doit incomber au sauveur d’une Reine, fût-elle de Maroc, et belle comme l’est cette Zora !... Il ne sera pas impossible, je l’espère, d’en persuader la Mauresque, dont le choix n’a pu se fixer que par caprice... Mieux instruite, si elle désire sincèrement entrer au giron de l’Église et si la grâce la dirige, elle ne refusera pas de transférer sa confiance au noble et loyal Caballero que je lui donnerai...

— Et celui-là ?

— Ne l’as-tu pas reconnu ?... Celui-là même qu’elle serra si tendrement en ses bras au jardin Bab-Azoun... toi, Heredia, mon frère!

Le Caballero se récria, indigné :

— Comment oses-tu, Miguel, disposer ainsi du cœur et de la volonté de cette Mauresque ?... n’est-ce pas toi qu’elle aime ? Ne l’a-t-elle pas répété dans tous ses billets, ne me l’a-t-elle pas fait comprendre au jardin ?... Comment pourrais-je prétendre à sa main, moi, pauvre esclave ?... Et ne suis-je pas d’ailleurs incapable de porter la responsabilité d’une telle affaire ?...

— Il le faudra pourtant, ami, reprit Cervantès avec autorité... Tu devras à tout prix trouver le chemin de ce cœur ; et nous persuaderons ensuite Giron non seulement d’achever sans moi ce qu’il a si bien

entrepris, mais encore de se prêter à d'autres desseins plus graves dont j'espère que, de la Castille où tu seras l'heureux possesseur de cette beauté, vous entendrez parler avec admiration !...

Heredia ne se rendait pas ; mais sa protestation resta vaine ; comme il élevait la voix, Cervantès lui imposa silence d'un tel ton qu'il reconnut son maître et fit taire brusquement ses scrupules.

— Soit ! murmura-t-il enfin, s'ouvrant malgré lui à de nouvelles espérances, tandis que Miguel, soudain pris d'un tremblement nerveux qu'il attribua en pestant à sa vieille blessure, arrachait impitoyablement de son cœur le trait enfoncé.

— Bien, mon frère, lui disait-il, et merci pour tous !... Écoute-moi, maintenant : il nous faut préparer sans retard les voies. Je me charge du licencié. Dès qu'il sera pleinement acquis à ce nouveau dessein, je lui dicterai une lettre dont tu porteras le texte arabe à la Reine... Il t'appartiendra alors de lui plaire assez pour la persuader... et quand, ainsi convaincue et informée, elle sera prête à vous suivre, Majoli, Carrafa et toi, vous tâcherez de vous racheter le plus vite possible, comme il était convenu, de l'or qu'elle m'a donné, et qui dès maintenant est à toi !...

— Mais...

— C'est ainsi... D'ailleurs, ne crains rien ; j'en trouverai d'autre. Celui de la Reine doit rester à la

Reine. Et quand vous serez là-bas, heureux enfants de Castille, vous nous aiderez, je l'espère, à préparer les voies de la vengeance !

*

* *

Il en fut selon ce qu'avait disposé le manchot. Prévenu par Heredia, le licencié Giron vint le jour même au bagne et eut avec Miguel une entrevue secrète au cours de laquelle il fut mis au fait de ses nouveaux projets ; loin d'y faire objection, il se déclara prêt à obéir en tout à ce qui lui serait ordonné, répétant avec un émoi sincère qu'il était trop attaché à la fortune de Cervantès pour chercher son salut de tout autre que lui, qu'il ne voulait que de lui sa liberté, et qu'avec lui il était prêt à mourir. Cervantès le remercia, vivement touché, et lui demanda alors s'il demeurait prêt à aider, comme il avait été précédemment convenu, à l'enlèvement de la Reine de Maroc. Giron protesta qu'il n'avait qu'une parole, et que tout ce qui avait été préparé suivrait son cours ; il ajouta toutefois qu'il ne pouvait plus se compter désormais parmi les passagers de la barque et qu'il demeurerait avec Miguel après avoir assuré leur heureux départ.

Ils arrêtèrent ensuite les premières dispositions du nouveau complot : la barque de la Reine, avec ses douze rameurs, eût été insuffisante ; il fallait un

bâtiment plus grand, une frégate, ou au moins un brigantin d'une dizaine de bancs, car les Caballeros étaient nombreux ! Il eût été impossible au renégat d'acheter un pareil bateau à Alger ; force serait de le chercher à Sargel, où on les construit généralement, et l'expédition en serait coûteuse. Giron posa alors à Miguel la question des fonds ; car ce qui restait de l'argent d'Hadj Mourad ne suffirait pas à cet achat. Mais Miguel se récria :

— Pas un aspre de cet argent impur !...

— En ce cas ?...

— Nous y pourvoirons !...

Giron irait prévenir Onofrio Exarque de remettre à Heredia le dépôt fait au nom de Cervantès qui le lui devait, et lui demanderait ensuite, de la part de celui-ci, s'il ne consentirait pas à leur avancer la somme nécessaire pour l'achat et l'armement discret, hors d'Alger, d'un brigantin de douze bancs. Mais avant toutes choses, il fallait préparer avec Heredia et Miguel la lettre destinée à expliquer à la Reine le revirement du Caballero, et à la persuader de confier à un noble Espagnol, Gonzales de Heredia sa conversion, et ses projets d'avenir, sous la protection de la Vierge Marie. Le moins malaisé n'était pas de transcrire cette lettre en arabe. Le renégat le fit à mesure, dans un coin de la chambrée, à l'heure où le bagne demeurait vide. Ce fut un assez long travail,

car Heredia cherchait les mots les plus persuasifs, et Cervantès dut plus d'une fois lui venir en aide. Ils achevèrent néanmoins ; et dès que la lettre fut paraphée et cachetée, Giron prit congé des Caballeros ; il avait hâte de remplir les missions que lui avait confiées Cervantès, et il en sentait toute l'importance.

Dès le lendemain, Heredia put donc s'en aller au jardin d'Hadj Mourad. Il y trouva la belle Mauresque seule, en rêverie sous les orangers et contemplant assez tristement la mer. Elle ne l'attendait pas et témoigna d'abord quelque surprise inquiète de le voir. Mais après qu'il l'eût rassurée, elle ne se refusa point à une causerie dans cette langue franque qu'elle parlait assez mal, mais à laquelle ils suppléaient par signes, et lui marqua assez de bienveillance pour l'enhardir à lui exposer enfin à mots couverts le but de sa visite. Et le Caballero s'exprima sans doute avec une chaleur plus grande qu'il ne croyait lui-même, car loin de se refuser à l'entendre, comme il le redoutait, la Reine le laissa tout à son gré lui exposer comment le Caballero Miguel, bien qu'il eût donné sa parole, se trouvait, par ses origines — quoique des plus honorables assurément — peu digne en réalité d'aspirer à la main d'une Reine, et la suppliait, comme le lui disait son billet, de lui rendre sa parole, et de se fier à un Caballero de famille beaucoup plus rapprochée de son rang,

et, en leur pays commun, plus favorisé de la fortune ! A ces mots, non sans avoir protesté vivement de son affection pour celui des Castillans qu'elle avait d'abord distingué, la Mauresque ne put se retenir d'interroger enfin Heredia sur lui-même, sur cette famille où il supposait qu'elle accepterait d'entrer, sur ce qu'il avait fait avant sa captivité, sur la manière dont il s'était laissé prendre, sur sa nature et ses goûts, toutes questions où il pouvait lire ouvertement l'intérêt nouveau que lui témoignait la Reine et le genre de curiosité qu'éveillaient en elle à mesure ses paroles et sa personne ; car elle l'examinait en même temps de fort près et d'un œil assez vif.

A la fin de cet entretien auquel ils prirent autant de goût l'un que l'autre, Zora le pria, en tout cas, et si jamais elle venait à répondre à ses vœux, de se montrer moins inconstant que son ami, dont elle avait cru la parole plus ferme, et lui déclara qu'elle ne déciderait rien sans l'aveu de Lella Meryem, qu'elle allait prier, et qu'il devait prier lui-même à ces fins. Elle lui ferait réponse à une autre visite, s'il voulait bien revenir la voir au jardin. Heredia le promit aussitôt, jurant qu'il ne serait pas trop de toute sa vie pour lui témoigner par son dévouement et son amour la gratitude qu'il éprouvait alors ; et il lui fit promettre à son tour d'attendre le signal du

départ qu'il lui donnerait aussitôt leur rachat effectué et leur barque prête à les passer en Espagne, ce qui tarderait peut-être encore, malgré son impatience. Puis il s'en fut rendre compte à Cervantès du succès de cette nouvelle et étrange mission.

De son côté, le licencié Giron supputait quelle somme serait nécessaire à la préparation du nouveau complot. Après une discrète et patiente recherche dans le port, chez les Raïs et les renégats de ses amis, sur la possibilité de trouver, d'acheter et d'armer, outre la barque qu'il avait déjà, le brigantin qu'il lui fallait, sans éveiller les soupçons des Turcs, du Dey, ni même de ce Maure Tagarin auquel il s'était associé, il se convainquit qu'une somme de treize cents doubles ne serait pas de trop. Et il obtint des deux Valenciens sur lesquels comptait à juste titre Cervantès, Onofrio Exarque et Balthazar Torrès, la promesse de cette somme, à titre de prêt, remboursable en Espagne après leur libération.

La plus grosse difficulté se trouvait ainsi surmontée ; mais les démarches de Giron, plus malaisées que celle de Heredia, prirent du temps, et mirent à une épreuve cruelle la patience de Miguel de Cervantès ; la surveillance dont il était l'objet au bagne l'empêchait en effet de sortir autant qu'il l'eût désiré, sous peine d'éveiller des soupçons qu'il fallait éviter avant toute chose. Il dut, pour conquérir quelque

liberté, employer durant cette période des stratagèmes tels que seul le tavernier, homme discret par état, aurait pu en redire le détail ; la difficile porte de sortie était heureusement quelquefois surveillée par des ivrognes, et l'argent des marchands valenciens sauva en plus d'une circonstance le captif des bétons, de l'essorillage et de pis encore !... Il lui fallait cependant, coûte que coûte, veiller lui-même aux détails de la grande entreprise, et surtout en choisir les compagnons dans le secret le plus absolu. Ce fut surtout à l'oratoire de Maître Pierre, quand l'impatience de Hassan à pousser ses travaux de fortification le permettait, qu'il put voir ceux des esclaves des autres bagnes auxquels il voulait offrir l'évasion libératrice. Mais même à son propre bagne, la secrète besogne se heurtait à bien des obstacles. Les esclaves au travail sans répit, mal nourris, brutalisés, rentraient chaque soir épuisés de fatigue, et leurs gardiens, presque aussi mal nourris, se montraient intraitables, à l'imitation de Hassan.

Ces cruautés d'ailleurs ne pouvaient que faciliter alors les projets de Cervantès ; tant de misère décida les moins braves, par la crainte du pire, à tenter l'aventure de la frégate, dont la perspective avait d'abord rencontré des résistances dues au faux bruit d'une prochaine rédemption qui courut un moment, et surtout à l'état d'épuisement des Espagnols, tués de

chaleur et mourant de faim. Miguel s'assura bientôt les concours qu'il lui fallait, distribua les mots d'ordre, et instruisit chacun du rôle qui lui incomberait, du lieu d'embarquement qu'il aurait à gagner en secret au jour fixé, de ce dont il faudrait se munir à tout événement, vivres et argent. Son action demeurait d'autant plus aisément inaperçue que les circonstances attiraient alors l'attention sur de bien autres soucis : le malaise en effet s'aggravait avec la hausse des prix. Les ioldachs se disputaient entre eux et ne parvenaient pas à réélire leur Agha. Les tribus de l'intérieur, faute de récoltes, commençaient à envahir les faubourgs, dans l'espérance, d'ailleurs illusoire, de recevoir leur part des provisions de la ville ; déçues et affamées, des bandes sordides de mendiants encombraient les fondoucks et les carrefours avec leurs hardes, leurs maigres bêtes plus affamées qu'eux, leurs enfants nus, leur vermine et leur passivité. Cette misère dépassait la misère des esclaves elle-même !

A travers tant d'obstacles, l'œuvre de Cervantès prenait cependant corps. Une soixantaine de Caballeros éprouvés lui avaient engagé leur parole ; c'était tout ce que pouvait porter le brigantin que Giron avait armé à Sargel avec son associé Tagarin.

La tradition n'a pas conservé tous leurs noms. Parmi ceux qu'elle nous a transmis, on retrouve na-

turellement la plupart de ceux que les précédentes aventures du manchot avaient groupés autour de lui, et surtout ses compagnons de chaîne ; en tête, après Sosa et Becerra, figuraient Alonso Aragones, Domingo Lopino, l'alferez Luis de Pedrosa, le frère carmélite Feliciano Enriquez, Don Palafox, Rodrigo de Chaves, l'intrépide sergent Diego. Rojas, Biedma, Ramirez ; puis des esclaves d'autres bagnes, Diego Castellano, Hernando de Vega, Christobal de Villalon, Gonzalez de Torres, Antonio Veneziano le poète sicilien, Alcaudete, Quesada, Cassas, Herrera, Gomez, Valderrama, Pedro de Aguilar, Pedro de Cardona, Diego Carrillo, Rodrigo de Frias : la fleur des chrétiens d'Alger. Et le jour où le renégat vint prier Miguel de Cervantès de prendre la décision finale, celui-ci put se rendre cette justice que jamais encore dessein de liberté n'avait été plus heureusement ni plus mûrement préparé !

On arrivait à la fin de septembre, et le licencié n'eut pas besoin d'insister pour persuader l'impatience de Miguel qu'il fallait enfin se hâter ; la chaleur ne diminuait pas, mais les premières pluies pouvaient d'une heure à l'autre grossir la mer et l'interdire. La frégate et la barque, toujours en route pour ne pas éveiller les soupçons, finiraient à la longue par attirer l'attention ; leurs voyages devenaient d'ailleurs onéreux, et menaçaient de ruiner l'associé

Tagarin, qui n'accepterait plus bien longtemps de perdre ainsi son argent.

Cervantès tomba aussitôt d'accord avec le licencié ; quelques jours suffiraient à faire circuler le mot d'ordre final ; le seul obstacle venait de Heredia et des deux autres Caballeros qui devaient escorter la Reine de Maroc, et dont le rachat demeurait en suspens. Mais Heredia lui-même ne tarda pas à rapporter au bagne la bonne nouvelle de ce rachat, que, non sans peine et en forçant leur rançon, le Pacha venait enfin de leur accorder. Incontinent, et d'un commun accord, les trois hommes fixèrent donc la grande entreprise à la nuit qui suivrait le vendredi suivant, et qui serait particulièrement favorable à cause du relâchement des Maures le soir de leur jour de fête. Quant au lieu de l'embarquement, ils le fixèrent, pour la Reine de Maroc, Heredia et ses deux amis, près du jardin d'Hadj Mourad, où la barque, sous la conduite d'un homme sûr, les viendrait attendre dès la tombée de la nuit, pendant qu'à la même heure, de l'autre côté de la ville, à Bab el Oued, la frégate croiserait dans une petite anse voisine du cimetière des esclaves et du tir à l'arc, où elle venait fréquemment sans encombre et où les esclaves pouvaient se réunir sans avoir à craindre de méprise.

Pour le renégat, qui devait tant au Caballero manchot, il n'avait pu se résoudre à se séparer de

lui ; comme il en avait donné sa parole, il assurerait la sécurité de la barque et de son précieux chargement ; mais ce serait à la barre de l'autre navire, et avec Miguel, qu'il recouvrerait sa liberté, sa patrie et sa foi, sous la protection de la Vierge Marie, ou près de lui qu'il périrait si le sacrifice de sa vie était dans les desseins de Dieu!

— Pourvu, conclut involontairement le renégat en laissant l'un à ses fers, l'autre à son rachat, pourvu que le Ciel nous garde de toute trahison !...

Miguel releva ces mots avec angoisse.

— Est-ce que ?...

— Certes non, Miguel, et par protection divine !... Car un tel secret en partage à tant de gens, qui ne tremblerait à chaque instant de le voir saisi par les cruels espions qui nous entourent, voire livré par quelque malheureux victime de la fièvre ou de l'ivresse ?...

— Rassure-toi, Giron. Tous nos hommes sont sûrs.

— N'importe ; on ne veillera jamais assez !...

Ils se répétèrent une dernière fois, à voix basse, et hors de toute présence humaine, le détail des rendez-vous et les recommandations suprêmes, puis se séparèrent, Heredia, Giron soucieux, et Cervantès élevant vers le ciel sa plus fervente prière. N'avait-il pas foi au succès, enfin ?...

Dès qu'il put s'échapper à son tour, Cervantès courut au bagne de Mohammed le Juif, qu'il trouva en liesse pour les doubles fêles de la naissance de l'enfant que venait de donner au vieux Caïd la fille d'Angélique, récemment épousée, et des noces de la malheureuse Angélique elle-même ; oublieuse de ses origines, de sa foi et de ses désirs de liberté, la belle Grecque en effet épousait le renégat espagnol Mami, compagnon de course et de débauche du Raïs Juif son maître.

Mais le bruit de ces fêtes ne descendait guère dans les caves de son bagne, qui avait une entrée séparée ; Cervantès ne se doutait de rien en entrant chez Sosa ; ce fut celui-ci qui : ces orgies qui l'indignaient le menaçaient aussi, car aucune miséricorde avouée ni secrète n'allait plus le défendre de l'avidité du cruel Juif, dont la condition s'était, comme celle de tous les Raïs, aggravée encore les derniers mois !

Il n'hésita donc pas à raviver dans la mémoire du Caballero les heures noires et les angoisses du Hamma ; mais Cervantès, tout au feu de sa nouvelle espérance, interrompit tout net les objurgations du Docteur, et lui fit part de la décision qu'ils venaient de prendre : le jour était fixé, il importait avant tout de se préparer et de transmettre d'urgence les mots d'ordre à tous ceux qui l'attendaient, et seulement à ceux-là !

— Soit répondit Sosa, malgré la faiblesse où ils m'ont réduit, malgré ma crainte de revoir brusquement le soleil après si longtemps, avec l'aide de Dieu, Miguel, tu peux compter sur moi. Ramirez m'a promis de m'aider pour le point difficile de mon évasion, et je m'en remets à lui. Quant à tous ceux que tu me pries d'avertir, ils le seront par mes soins et en secret dès demain.

Sur ces mots, le vieil homme dur s'attendrit brusquement :

— Mon fils ! Que le ciel nous éclaire cette première lueur d'une miséricorde que nos péchés ne nous ont pas méritée !... Qu'il nous soutienne dans les périls… Prions-le, prions-le ! Car, sans lui, que pourrait notre faiblesse ?...

Miguel releva le docteur d'une main ferme et le supplia de ne pas laisser affaiblir par de vaines craintes un courage dont il ne pouvait douter. Le prêtre soupirait, sans répondre ; Cervantès soudain prêta l'oreille : le silence du docteur lui semblait éveiller à travers les murailles des mazmorras un grand tumulte sourd de raïtas, de tambourins et des you ! you ! sur les terrasses ; et, dominant ces échos de la fête invisible, une voix de femme plus grave chanta dans une langue harmonieuse que les esclaves ne pouvaient pas ne pas reconnaître ; celle-là même dont les sanglots avaient de si peu précédé,

deux ans auparavant, la trahison du Dorador et les bourreaux de la grotte !

Miguel pâlit. Sosa le fixait avec angoisse. Ils se comprirent, sans un mot, et tremblèrent soudain. Leurs dents claquaient. Ils n'osaient plus se regarder, craignant de lire, trop nettes, leurs pensées respectives. Et le cœur arrêté, pour mieux entendre, ils se raidissaient contre le charme fatal de cette voix maléfique dominant la honteuse fête.

Miguel se ressaisit le premier, et haussa violemment les épaules. Que lui importait, depuis si longtemps effacée de sa vie, cette renégate déchue ? N'étaient-ils pas soixante qui l'attendaient ? N'avait-il pas assez prié la Vierge Mère pour recevoir d'elle la certitude de son appui et l'assurance d'un succès définitif et prochain ? Malheureusement, ce grand courage désintéressé n'était pas au bout des épreuves. Tout le long de sa visite, qui dut se prolonger, Sosa se montrait gêné par une pensée qu'il n'osait pas formuler ; plus taciturne et moins énergique qu'a son ordinaire, Miguel n'osait lui demander la cause de l'embarras où pourtant il le voyait ; au moment de prendre congé, le docteur rassembla tout son courage et, brusquement, lui demanda s'il connaissait au bagne des Lions un certain Blanco de Paz, prêtre originaire de Montemolin, quel homme c'était et s'il était digne de confiance, ce dont il avait quelque

sujet de douter, car jamais encore son nom n'était venu jusqu'à ses oreilles... Or, ce jour-là même, le dit Blanco lui avait dépêché un enfant chargé de lui demander audience au sujet de certains desseins dont la rumeur venait de lui parvenir par des voies indirectes et qui l'étonnaient grandement, car, frère profès de Saint-Dominique, il se croyait autant de droits que tout autre Espagnol à participer à leurs communs secrets.

Cervantès, du coup, s'effondra :

— Faites, Vierge Sainte, suppliait-il, que s'éloigne de nous cette nouvelle épreuve !...

Une odeur de trahison venait d'empuantir brusquement l'âcre mazmorra : Nul doute n'était possible, et, d'un trait, le manchot dut confirmer les soupçons du Docteur :

— Hélas !... ce Blanco de Paz, on ne le connaissait que trop, au bagne des Lions, et plût au ciel qu'il n'y eût jamais paru ! Mais toi-même, cher Sosa, tu devrais le connaître également, car il a été pris avec toi sur le *San Pablo* en avril 1577 !...

— Tu l'assures ?... Pour moi, je n'en ai pas souvenir... Le fait est d'ailleurs possible ; nous n'y étions que trop nombreux, hélas ! et d'origines si diverses !... Mais j'y connaissais du moins le nom de tous les religieux que le hasard, pour leur perte, avait rassemblés à Malte sur cette galère, et cela donne,

j'y songe, fort à douter que ce Blanco soit de Saint-Dominique, ainsi qu'il l'allègue...

— Je ne le connais pas moi-même depuis fort longtemps, reprit Cervantès, car, si ce Blanco, esclave du Pacha, fut au bagne des Lions dès son arrivée en Alger, tu ne dois pas oublier que je n'y suis entré moi-même qu'en octobre de la même année, et que j'y suis d'abord resté au cachot de longs mois après cette époque. Mais... Je te dirai, Sosa, que tout notre bagne tient ce Blanco comme indésirable et suspect, depuis le scandale qu'il fit un jour en soufflетant sans motif et bourrant de coups de pied deux de nos religieux qui ne lui plaisaient pas. Même ceux qui, comme le bon frère carmélite Enriquez, l'avaient d'abord suivi, et, sur ses méchants propos, me témoignaient personnellement de l'aversion — car ce Blanco me déteste entre tous ! — ont fini par comprendre de quel côté se trouvait la droiture, et se sont détournés de lui. Je te dirai, sans haine et pour demeurer juste, que cet homme, dans toutes les circonstances, montra de déplorables mœurs ; constamment en révolte contre toute autorité, en inimitié avec tous, nul ne le voit jamais dire une messe, selon son strict devoir de religieux, ni ses heures, jamais confesser ni consoler ses frères... Il te sera aisé de comprendre, mon cher Sosa, dans ces conditions, que sa personnalité douteuse, son vil caractère,

ses vices notoires l'ont rendu suspect à tous, et qu'il était le dernier de ceux qui pouvaient être admis à détenir nos secrets !... Quelle menace de savoir ce mauvais homme en leur possession totale ou même partielle !... Quel redoublement de précautions devient nécessaire !... Et comment, furieux d'avoir été tenu à l'écart, l'empêcher d'approfondir ce qu'il en peut déjà savoir ? Isolé et suspect comme il l'est, je ne crois pas que son espionnage ait pu l'informer encore dangereusement, d'autant qu'on ne le voit jamais dans les lieux propices à nos conciliabules, ni à la chapelle du bagne, ni surtout à l'oratoire de Maître Pierre où il serait le mal venu. Mais que ne cherchera-t-il pas à savoir demain, et comment endormir ses soupçons ?...

— Avant tout, répondit Sosa, tu estimes sans doute avec moi que je ne puis recevoir cet homme... Je lui ferai dire dès ce soir, si tu le juges bon, Miguel, que j'ignore tout des choses dont il parle, et que mon Patron, de plus en plus cruel, m'interdit toute visite...

— Assurément !... Et maintenant, ajouta Cervantès, il faut se hâter, car le temps, qui jusqu'ici travaillait si bien pour nous, travaillera désormais contre nous !... C'est pourquoi il nous importe plus que jamais de transmettre sans retard notre mot d'ordre et de mettre chacun en garde contre toute question,

même venant d'un Caballero initié ou l'affirmant, et toute démarche imprudente ou prématurée qui mettrait en éveil les espions !...

Sosa et Cervantès ne devaient plus se revoir avant la nuit qui les affranchirait ou les condamnerait ensemble. Ils s'embrassèrent. Le prêtre offrait à Dieu sa vie pour le succès de cette entreprise, dont leurs péchés les rendaient si peu dignes ; le soldat-poète se récitait la plus émue de ses stances à la Vierge qui ne les abandonnerait pas éternellement. Et ils se quittèrent anxieux, en se répétant l'un à l'autre :

— Courage !

— Prudence !

— Espoir !...

Sur les terrasses du Caïd Juif, au-dessus de leurs têtes, la renégate et ses compagnes jetaient encore aux échos les chants de leur triste allégresse, décevant prélude à cette nouvelle aventure, qui n'était pas moins périlleuse que celle du Hamma, et qui, comme elle, mais de quelle manière ? allait se dénouer à la voix de l'indolente Grecque...

*

* *

Un silence impénétrable et général, de singulières lueurs aux yeux des soixante initiés que rongeait l'impatience, mais dont les bouches, même entre eux, demeuraient cousues, et dont nul geste extérieur

ne pouvait trahir l'immense inquiétude et la foi dévorante !... Une dernière rage de la canicule qui s'acharnait, jetant sa torpeur sur une population exténuée. La mer déserte, à peine troublée des allées et venues de quelques galères affairées au ravitaillement chaque jour plus malaisé de la ville noire de misère et de vermine : telle fut la semaine dont les Caballeros attendaient si cruellement la fin.

Quel mystère enveloppait les nuits des bagnes surpeuplés ? Qui ne comptait l'une après l'autre la lenteur de ces interminables minutes ?... Chacun savait à présent et attendait le jour, l'heure. Tout était motif de craindre ; le Ciel jusqu'alors favorable n'allait-il pas se détourner ? Jamais oratoires ni chapelles, en Alger, n'avaient vu Caballeros plus abîmés en prières, plus ardents à la confession, plus désireux des sacrements ; et jamais prêtres et religieux ne leur prodiguèrent plus ferventes consolations.

Aux Lions, Becerra se signalait entre tous par l'ardeur de ses confessions et exhortations ; il trompait ainsi pieusement et efficacement son impatience. Cervantès, réduit à la plus totale inaction, les derniers soins de l'affaire ayant été nécessairement laissés au licencié, usait un temps mortel à tourner pour Sosa de pieux sonnets qui, du moins, exaltaient sa foi !

Cinq jours s'étaient ainsi achevés, depuis la visite de Cervantès à Sosa, sur la touffeur des nuits

dans les chambrées puantes où vingt mille esclaves enchaînés cherchaient sur leurs grabats l'introuvable fraîcheur qui leur permît un sommeil plus interdit encore aux Caballeros en mal d'évasion.

L'aube du sixième, après le départ des esclaves pour les chantiers, laissa Cervantès seul, étendu sur la terrasse brûlante du bagne, dans un des rares coins d'ombre, sans surveillance apparente ; Heredia et ses compagnons rachetés étaient partis ; il restait là, plongé dans une rude méditation qui lui barrait le front et ravageait son masque. D'en bas, soudain, il s'entendit appeler à mi-voix, avec précaution :

— Señor Miguel !

Son cœur s'arrêta. Brusquement relevé, il glissait déjà sans bruit de l'escalier de planches de la terrasse aux marches de marbre usées qui menaient à la cour d'entrée, et pâlit en apercevant devant la porte de la taverne, à gauche de la skiffa heureusement déserte alors à cette extrémité, celui qui l'attendait : un tout jeune esclave catalan qu'il avait fréquemment vu dans la boutique d'Onofrio Exarque, et qui, lui baisant la main avec une hâtive déférence, lui murmurait très vite, en castillan : « Señor Caballero, soyez sur vos gardes !... Mon maître vous attend chez Maître Pierre au plus tôt qu'il vous sera possible... Et que Dieu vous ait en sa protection !... »

Il avait déjà disparu, heurtant assez rudement

un esclave d'âge mûr qui sortait en se dissimulant de la taverne, et qui, sans protester, se mit aussitôt en observation dans une encoignure.

Miguel, d'abord assommé sur place, remonta enfin lourdement dans sa chambrée, d'où il redescendit peu après, fiévreux et accablé, pour parlementer avec le gardien-bachi de l'entrée qui ferma enfin la main sur une pièce d'argent et tourna le dos d'un air rogue, laissant le manchot disparaître dans la skiffa, tandis que l'autre esclave, qu'il n'avait pu voir, secouait la tête d'un air de menace en redescendant à la taverne, où il tenait son gîte.

Chez Maître Pierre, Cervantès hors de lui ne trouva d'abord que le seul Onofrio Exarque, trop agité pour l'accueillir autrement que de mots entrecoupés et menaçants auxquels il ne put d'abord rien comprendre, sinon que le marchand éprouvait autant de frayeur que de colère.

— Qu'y a-t-il enfin ? demanda Miguel, pâlissant devant cette trop évidente terreur.

— Miguel, nous sommes perdus, trahis !...

— Trahis ?... D'où le sais-tu ?... et par qui ?

— Le renégat florentin Cayban vient de nous livrer au Pacha !...

— Cayban ?... Qui te l'a dit ?

— Nul moyen d'en douter !

— Malheureusement ! confirma Giron qui entrait

à son tour, non moins blême, et il ajouta, désespéré :

— Hélas Misère que de nous !...

— Mais expliquez-vous tous les deux, sang du Christ ! jura le manchot à bout de patience. Trahis ?... Je n'en sais nul indice ; aucune mesure contre nous ne l'a marqué, nous sommes toujours ici ; les rachetés jouissent en paix de leur première liberté. Serions-nous donc présents si le rouge Vénitien savait ?... Giron, la frégate est en lieu sûr et la barque de Heredia aussi, je suppose D'où prenez-vous ces craintes, mes amis, et qui peut vous faire croire ?...

— Il faut pourtant se rendre à l'évidence, Miguel reprit enfin le marchand qui retrouvait quelque sang-froid. C'est Maltrapillo; en personne, qui m'a déclaré tenir de Hassan lui-même, ce matin, la dénonciation du complot de Giron, qu'ils appellent ici Abder Rhaman, par ce Cayban ; depuis hier matin, le Pacha garde ce secret.

— Mais qui l'a lui-même informé, grands dieux ?

— Il y a, c'est sûr, un traître parmi vous et vous saurez bien le dépister !... Maltrapillo cependant n'a rien pu me dire de plus !...

— Et, dit Giron, moi, j'ai vu, aussitôt après, arriver à l'anse de Sidi Kettani de Bab el Oued, où j'embarquais des vivres dans la frégate, trois ou quatre ioldachs armés qui s'arrêtèrent sans rien dire,

et, depuis lors en faction discrète, effrayent de leur singulière présence mes bagarins, et se refusent d'ailleurs fermement à toutes les invites, voire à l'innocente conversation du Raïs Abder Rhaman, votre serviteur !...

— La chose n'est, hélas ! que trop claire !... Et la barque, à Bab Azoun ?...

— De ce côté, rien, par chance !... Notre barque est fort honnêtement et paisiblement à la Marine. Nul ne se doute... et je suis sûr que le Cayban ne l'a pas dépistée...

— En attendant, reprit Onofrio, mon pauvre Miguel, nous voici bien tous !... Cette surveillance de Bab el Oued, ce calme à Bab Azoun, ne vous disent-ils rien ? Ne voyez-vous pas qu'il nous attend à l'œuvre, et que nous devons par suite et sans un instant de retard tout suspendre ?... Sinon, quand vous serez arrêtés, et cela ne tardera guère, mes amis, Hassan tiendra tous les coupables !... Tu ne pourras plus cette fois, Miguel, échapper aux tortures et garder le silence !... et alors, quelles horreurs sur nous tous !... Les auteurs du complot, les Caballeros qui s'apprêtent à vous suivre, les bailleurs de fonds auront leur tour... et moi-même, et Torrès, une fois dans les griffes du Vénitien, que ne perdrons-nous à notre tour ?... avec la possibilité d'aider jamais plus les Caballeros, nos biens, notre liberté, la vie,

sans doute !... Que de misères et de terreurs !... Il fit un temps. Chacun baissait la tête. Puis il reprit, sans savoir où le menait le dessein qu'il formulait :

— Il y a bien pourtant un moyen, señor Caballero de Cervantès, pour te sauver, et nous tous avec toi !... Tu es encore le seul dénoncé, je crois bien, avec le licencié, que nous pouvons cacher et Hassan ne saurait à qui se prendre si vous disparaissiez l'un et l'autre !... Écoute-moi, Miguel, écoute Balthazar Torrès qui te prie avec moi... Il y a justement ici, dans le port, plusieurs navires, dont un d'Espagne, prêts à partir !... Nous payerons aujourd'hui même de ta rançon, avec l'aide de Maltrapillo, la somme que demande Hassan, qui ne la refusera pas, quitte à forcer le prix en raison de ses soupçons présents... Mais que nous importe ?... Nous voulons te sauver, et nous avec toi.... demain tu seras libre, en lieu sûr dans ce bateau où Giron te suivra en secret, s'il le désire. Toute la belle trahison de Cayban sera ainsi déjouée, et le péril qui vous menace aujourd'hui définitivement écarté !... Tu ne dis rien ?... Je t'en conjure, réponds-moi... Il y va de ta vie, de la nôtre !... Nous te l'offrons de grand cœur... il faut, il faut à tout prix que tu acceptes !...

Exarque se roulait aux pieds de Cervantès toujours immobile et muet :

— Tu ne dis rien ?...

Cervantès, relevant la tête et les yeux hors des orbites, éclata :

— Je dis... je dis, maître Exarque, que ton effroi juge mal nos Caballeros !... N'as-tu donc rien appris de l'affaire du Hamma ?... Ignores-tu ce que peut être le silence d'un Castillan ?...

— Même sous la torture ?... Tu ne sais pas, Miguel, je le crains, ce que peut imaginer le bourreau d'Hassan pour délier une langue nouée par son serment.

— Et toi, connais-tu la force de ce serment, avec l'aide de Dieu et de la Vierge Mère, qui ne m'abandonnèrent jamais encore dans l'épreuve ? Maître Onofrio, n'insulte pas au courage castillan.., ne crains ni pour toi ni pour aucun autre... Ton projet n'est pas réalisable : le Roi n'ira pas vendre son manchot le jour où il doit, à son compte, lui découvrir de libres marchands et plus d'un esclave de rachat qu'il serait enchanté de voler à leurs Patrons comme dignes de supplices...

— Ce serait à voir !...

— Non, si tu tiens à ne pas te compromettre davantage : ne saura-t-il pas d'où vient ce rachat ?

— Mais nous ne serions que des prêteurs !...

— Et s'il sait déjà ce qui vous touche ?... Mais, devrait-il se laisser tenter si aisément, avez-vous cru un seul instant que je le pourrais, après avoir entrepris

le salut de tant de nos frères, après les avoir compromis, car d'autres que moi, sous la torture, ne risquent-ils pas de les livrer ?...

Exarque à son tour baissait la tête :

— Mais...

— Je serais à présent capable de les abandonner, d'aller jouir sans remords d'une liberté si peu méritée en laissant les innocents sous la menace des bâtons, des ganches et du pal ?... Ne crains donc rien, maître Onofrio, ni toi, Giron, ni aucun de ceux qui se sont fiés à moi, et auxquels vous redirez au plus vite ce que je vous déclare ici... Je vais à la mort, je le sais et j'y suis préparé. Mais soyez assurés qu'aucune torture ne me fera livrer d'autre nom que le mien. Je suis, je resterai le seul coupable de cette affaire, comme des précédentes... Hassan n'aura rien de plus, je le jure par le Christ et la Vierge sa Mère, devant vous ! Je vous en prie seulement, ô vous, mes chers compagnons que je n'aurai pas encore pu cette fois tirer de misère, suppliez tous notre très Sainte Mère qu'elle garde en pitié son serviteur, et lui donne le courage de l'aller prier bientôt dans son ciel !

Le marchand ni le renégat ne songeaient plus à leurs desseins ; ils promirent au, manchot leurs plus ferventes prières, et, profondément émus de son courage et de sa pitié, lui demandèrent pardon et pleurèrent en l'embrassant.

Miguel se déroba dès qu'il put à leurs étreintes. Il n'avait pas le droit de faiblir. D'un ton ferme et naturel comme s'il se fût agi des plus simples recommandations, il ajouta :

— Mais, amis, c'est maintenant surtout qu'il s'agit d'être prompts ! Il faut que les soixante, et tous nos rameurs soient, par vos soins, avisés avant ce soir de cesser tout préparatif, et d'attendre sans inquiétude. Que chacun sache, quoi qu'il advienne, qu'il devra sur toute question directe ou indirecte, déclarer son ignorance absolue de tous projets et conciliabules. Quant à toi, licencié, il te faut immédiatement, où tu le pourras, te cacher, comme je vais le faire moi-même. Nous gagnerons ainsi du temps, et courrons la maigre chance que faute d'indice, et rien n'étant accompli, le Pacha, distrait par tant d'autres soucis, nous perde de vue, ce qui pourrait advenir si les traîtres qui se sont trop pressés — le Cayban n'est pas seul, et je soupçonne fort son complice — n'insistent pas davantage. Restent la Reine, Heredia et la barque... De ce côté, puisque l'affaire n'est pas éventée, à ce qu'il semble, mon avis est de rien changer aux dispositions prises. N'est-ce point le vôtre ?... Ils seront à tout le moins quatre pour fuir nos misères... et rien ne s'oppose à ce qu'ils s'embarquent avec Zora dès que le bruit de notre affaire, s'il le doit, s'apaisera. Et toi, également,

Giron, au signal que tu en donneras, tu pourras avec eux t'enfuir s'il plaît à Dieu.

Mais le renégat protesta :

— J'ai fait, señor Miguel, serment de te suivre ou de mourir avec toi !... Je resterai donc, si tu le permets... D'ailleurs, ne suis-je pas suspect, aujourd'hui ?... Ma présence compromettrait cette entreprise, dont le señor de Heredia est assez instruit pour l'entreprendre et la réussir seul !

Ils en tombèrent d'accord. Cervantès prit alors congé d'Onofrio et du licencié, non sans leur avoir recommandé de dire adieu de sa part au Dr Sosa et au cher Becerra. Et, disparaissant en hâte, sans même remonter au bagne des Lions, où sa présence eût risqué de le trahir davantage, il s'en fut en grand secret demander asile à son ancien compagnon d'armes l'alferez Diego Castellano ; celui-ci, qu'il savait parfaitement sûr, lui avait plus d'une fois offert, à tout hasard, un asile dans le coin le plus secret de la maison où il vivait, avec quelques compagnons de chaînes seulement, dont le capitaine Lopino, au pouvoir du renégat Mamicha Raïs, Génois fort pauvre et débonnaire, qui, s'il ne nourrissait pas ses esclaves, leur laissait du moins une liberté relative.

*

* *

Miguel de Cervantès était depuis huit jours tapi dans le réduit secret du « Sebat el Haout »[1] où l'avait caché son ami Castellano ; c'était une sorte de renfoncement dissimulé dans l'épaisse muraille de fondation de la maison du Raïs Mamicha ; la mer brisait au pied de la vieille demeure fortifiée, et la cachette prenait jour, par une étroite ouverture grillée, sur le large retraite inhospitalière, mais qui valait mieux tout de même que les mazmorras de Hassan. Miguel y était resté inaperçu, et Castellano, taciturne mais fraternel, ne l'y laissait manquer de rien. Il profitait même de sa propre liberté pour le maintenir aussi étroitement que possible en communication avec les Caballeros du complot, que son absence laissait désemparés, et qui, sans cet invincible appui, se fussent abandonnés au désespoir. Les premiers jours en effet avaient pesé cruellement sur les bagnes terrorisés par le silence menaçant du Pacha, qui n'avait accueilli la disparition de son manchot que par un sourire grimaçant dont Maltrapilio avait fait part aux marchands valenciens blêmes de peur.

Giron, enhardi par cette expectative, et ne sachant

---

(1) « Voûte du poisson ».

sachant à quoi se résoudre, s'était bientôt résolu à feindre l'ignorance, et reprenait son négoce, sous la surveillance toujours muette des ioldachs du Pacha, mais en évitant toute démarche qui eût fait découvrir sa barque de Bab Azoun.

De ce côté, Cervantès faisait insister chaque jour auprès de Heredia pour le déterminer à en finir. Les intéressés d'abord avaient résisté croyant plus sage d'attendre, puis, sur de nouvelles supplications du manchot, ils s'étaient brusquement décidés. Et justement, sur le midi de ce jour-là, un morne dimanche du Ramadan, écrasé de chaleur malgré la saison — l'été ne voulait pas plus finir que le précédent, et la ville était de plus en plus brûlée, assoiffée, à bout de souffle ! — Castellano entra en chantant dans le réduit de Cervantès ; mais celui-ci ne s'étonna plus de sa gaîté dès qu'il en sut la cause.

La barque de Heredia était enfin partie, l'avant-dernière nuit, et, comme nulle rumeur fâcheuse n'en revenait, il se confirmait que les fugitifs, Heredia, Carrafa, Majoli et un autre qu'ils s'étaient à la dernière heure adjoints pour escorter la belle Zora, étaient désormais hors de portée des galères d'Alger ! On commençait d'ailleurs à se raconter l'affaire en ville, avec un luxe grandissant de détails. Castellano la tenait du licencié qui avait pu, ce soir-là, dépister les gens du Pacha, et conduire lui-même la

barque au jardin d'Hadj Mourad. Déjà les chrétiens qui devaient tenir les rames étaient aux aguets dans les environs, impatients d'attaquer cette barque montée par les bagarins du renégat Abder Rhaman. A l'arrivée de Heredia, ils accoururent. C'était l'heure où les portes de la ville se fermaient, et la campagne était déserte. Les trois autres Caballeros arrivés à leur tour, on se demanda s'il fallait d'abord aller chercher la Reine, ou s'assurer des rameurs bagarins. Le renégat survint alors, ajoutant que l'heure pressait et que ses hommes, loin de se tenir sur leurs gardes, dormaient presque tous. Sans plus tarder, il conduisit donc les chrétiens au bateau, et, sautant à bord le premier, s'écria en arabe : « Que personne ne bouge, s'il ne veut mourir ! » Les rameurs, d'autant moins résolus que la menace venait de leur propre Raïs, n'esquissèrent aucune résistance ; ils furent aussitôt garrottés et laissés à la garde de la moitié des rameurs chrétiens. Puis le reste suivit Heredia et Giron au jardin d'Hadj Mourad. La porte, par chance, s'ouvrit d'elle-même devant eux. Ils s'avancèrent en grand silence. La belle Reine les attendait à une fenêtre et, au premier bruit, demanda à voix basse s'ils étaient *nazarani*, à quoi Heredia répondit affirmativement et la pria de descendre. Peu d'instants après, elle parut sur la porte, richement vêtue et d'une inexprimable beauté. Le Caballero lui baisa

la main, suivi par ses trois amis, et par Giron, et par tous les autres. Le renégat lui demanda en arabe si son père .était dans la maison. Elle répondit affirmativement qu'il dormait.

— Alors, dit-il, nous devons le réveiller et l'emmener avec nous, lui et tout ce qu'il y a ici de précieux.

— Non, s'écria la Reine ; je ne souffrirai pas qu'on touche à mon père !... dans cette maison il n'y a que ce que je veux emporter : ce sera bien assez pour vous enrichir tous... Attendez-moi et vous verrez !

Elle disparut à ces mots. Heredia s'enquit auprès de Giron du sujet de cet entretien, et déjà il ordonnait d'obéir en tout scrupuleusement à la Reine, lorsqu'elle reparut chargée d'un petit coffre plein d'écus d'or et si lourd qu'elle pouvait à peine le porter. Juste à cet instant, le bruit réveilla le vieux Caïd, qui parut à la fenêtre, et, reconnaissant des chrétiens, appela au secours d'une voix perçante. Giron, voyant le péril, monta aussitôt à l'appartement de Hadj Mourad, suivi de quelques hommes, pendant que Heredia soutenait Zora brusquement évanouie. Un instant après, Giron reparaissait, poussant devant lui le vieillard les mains liées et bâillonné, et le menaçant de mort. Quand Zora l'aperçut, elle se couvrit les yeux, et lui fut frappé de stupeur en la voyant

volontairement aux mains de ses ennemis. Mais le temps n'était point aux explications, et tant bien que mal, les deux groupes mêlés durent gagner le rivage, où les autres commençaient à s'alarmer.

Il n'était pas deux heures de la nuit, quand tout le monde, sauf Giron, fut installé dans la barque. On ôta au Caïd ses liens et le bâillon, tout en lui répétant qu'au premier mot il était mort. II se mit alors à gémir silencieusement en observant que sa fille demeurait tranquille et heureuse aux bras de Heredia ; mais, terrorisé, il ne proférait pas une parole. On mit les rames à l'eau, et Giron, qui allait redescendre à terre, enjambait le bastingage, quand Zora, voyant son père et les bagarins toujours attachés, dit au renégat de demander leur grâce et celle de son père, ajoutant qu'elle allait se jeter à la mer plutôt que d'être cause de la captivité d'un père qui l'aimait si tendrement. Heredia donnait déjà l'ordre de la contenter. Mais Giron déclara la chose impossible les libérer ici, c'est donner vous-mêmes l'alarme, et nul n'en réchappera. Tout ce que vous pourrez faire sera de leur rendre leur liberté au premier pays chrétien où vous aborderez : ce qui fut l'avis commun et à quoi la Reine, quand on le lui expliqua, consentit avec satisfaction.

Giron alors regagna seuil le rivage ; les rameurs saisirent leurs avirons, se recommandèrent à Dieu, et

la barque mit le cap sur les îles Baléares. Longtemps le renégat resta immobile à la regarder s'éloigner dans les ténèbres, emportant son dernier espoir de liberté. Il ne se résolut à prendre le chemin de la ville qu'aux rumeurs assez distinctes des serviteurs qui découvraient l'enlèvement d'Hadj Mourad, de sa fille et de ses biens, se lamentaient à grands cris et se mettaient avec des torches à la recherche des fugitifs. Avant l'aube, il avait pu se glisser sur le rivage au pied des remparts qui dominent la mer du côté de Bab Azoun et rentra en ville, quand le jour fut venu, par la porte de la Marine, le plus naturellement du monde...

Castellano en était à ce point de son récit quand on l'appela de la maison. Cervantès, demeuré seul, se mit aussitôt en ferventes actions de grâces à la très Sainte Vierge pour l'heureux succès de cette entreprise qui lui amenait une âme ! Mais le temps lui fit défaut pour achever son oraison : déjà Castellano reparaissait, fort ému : hélas ! la trêve de Hassan prenait fin. Ne venait-on pas de l'informer à l'instant qu'un édit du Pacha, publié en ville à son de trompe et accueilli par des clameurs populaires qui ne disaient rien de bon, mettait à prix la tête de l'esclave Cervantès fugitif ; il n'ajouta pas que l'édit menaçait de mort quiconque lui donnerait asile. Mais Miguel était trop averti pour ne pas en déduire cette conséquence !

L’alferez assurait son hôte qu’un tel édit en marquait rien de plus que la déconvenue de Hassan, s’imaginant qu’il était parti avec Hadj Mourad et sa fille, et ne pouvant le croire en ville, ni si parfaitement caché.

Cervantès ne releva pas ce propos ; il tomba, immobile et insensible, dans une profonde méditation dont il ne communiqua la conclusion à son hôte que le lendemain matin, quand celui-ci, en lui apportant des vivres frais, vint informer du bruit qui courait, sans certitude, mais vraisemblable malheureusement, de l’arrestation du licencié par les chaouchs d’Hassan.

Cette nouvelle menace ne pouvait que confirmer les résolutions du fugitif. Il se leva, embrassa bien fort Castellano surpris, et s’écria qu’il lui faisait ses derniers adieux. Pouvait-il plus longtemps supporter le risque de compromettre son trop courageux ami ?... Le moment était venu ! S’il ne se livrait pas, le Pacha irait chercher d’autres victimes... Lui, du moins, avec l’appui du Ciel, il était sûr de son propre silence, quels que fussent les bourreaux ! Là où il n’y avait qu’un coupable, fallait-il leur offrir plus d’une victime ? Il ne demandait désormais qu’une grâce à son hôte, celle de courir, tandis que lui-même irait à la Djenina se livrer, chez leur ami le Raïs Maltrapillo, qui l’avait plusieurs fois déjà, en aussi périlleuse occurrence, tiré des griffes du tigre, et qui

ne se refuserait sûrement pas à intervenir une fois encore !

Castellano suppliait vainement Miguel de songer davantage à son salut, de se garder à tous, lui qui les valait tous et qui était leur âme, puisque, de la cachette inviolable où il était, il pouvait impunément braver la colère de ses bourreaux, et poursuivre en secret son œuvre de liberté.

— Diego, lui répondit-il, j'ai prié, cette nuit, j'ai tout pesé, mûrement, je connais mon devoir ! Ne cherche pas à me retenir, ami : et quoi qu'il arrive, souvenez-vous bien que seul je suis coupable, avec, s'il le faut pour la vérité, les Caballeros Heredia, Majoli et Carrafa, qui sont aujourd'hui hors d'atteinte... Et, si ma mort est écrite, qu'elle soit du moins rédemptrice ! Je ne vous demande que votre affection et vos prières... Adieu, mon compagnon d'armes, mon ami, mon frère... Miguel de Cervantès, castillan, ne paraîtra pas humilié devant Hassan!...

*

* *

Pour la seconde fois en trois ans, et dans des conditions singulièrement pareilles, le soldat Cervantès, enchaîné, s'offrait à la mort pour ses compagnons de misère et comparaissait devant Hassan, Pacha d'Alger. Le cadre n'avait pas changé ; c'était

toujours cette cour de marbre de la Djenina, encombrée des mêmes personnages et de la même foule acharnée, plus sanguinaire toutefois et plus hurlante.

Hassan n'avait guère changé lui non plus. C'était toujours le cauteleux rouquin à l'œil flamboyant, au nez rapace. Il avait pourtant vieilli, et les rides de son front bas, sous la blancheur du turban, trahissaient ses inquiétudes.

A l'entrée du prisonnier volontaire entre ses deux gardiens brutaux, et sous les clameurs de la populace, il le fixa un instant du feu de son œil rouge avec une dureté ironique. Comment eût-ii songé à dissimuler sa joie de tenir ce manchot qui si souvent avait troublé ses nuits, et de le faire enfin parler ? Les marchands valenciens, dont la fortune, à laquelle il avait quelquefois dû lui-même recourir, lui portait ombrage, et dont la liberté d'action l'exaspérait, il les tenait eux aussi !... sans parler des captifs de rachat compromis dans l'affaire, et dont les Patrons devaient aujourd'hui faire leur deuil !
Miguel soutint le fauve regard. Hassan ne pouvait cependant avoir oublié à quel Caballero il avait affaire. Et le duel s'engagea

— Esclave, dit-il, cette fois, c'est librement que tu parais ici... nul ne t'a trahi...

Cervantès haussa les épaules.

— Mais ta fuite elle-même te dénonce, et je

pense que, si tu es venu ici de toi-même, c'est pour dire la vérité...

— Certes, Seigneur, et je suis prêt...

— Soit !... mais qu'il te souvienne qu'une fois déjà, ici même, tu me fis ce serment, et que je n'ai pas eu sujet de me louer de ta sincérité. Aujourd'hui encore l'affaire est grave, et il y va de ta vie... Et si tes réponses ne confirment pas ce que je sais déjà de tes machinations, tremble !...

— Foi de Castillan, seigneur, je te dirai la vérité !

— Dis-la donc, chien d'esclave, acharné à susciter parmi vous cet esprit de révolte qui entraîne tous nos esclaves, et devrait me conduire, en équité, à vous châtier tous définitivement ?... Et sache que, instruit par d'autres, ton aveu ne m'est nécessaire que pour t'épargner d'inutiles tortures... si tu ne parles pas, tes complices parleront, eux !...

— Je l'avoue, Seigneur... j'ai commis devant toi le crime — si c'en est un ! — d'avoir cherché ma liberté... et, faute d'une rançon que tu estimes à trop haut prix...

— Ce n'est pas le lieu de railler, chien !... tu mérites la mort, ne l'oublie pas, et tâche plutôt d'apaiser ma colère par des aveux complets... Ton complot était vaste... Je sais que tu n'étais pas seul à le préparer... Qui t'a aidé ?

— Seigneur, je l'avoue, je n'étais pas seul... mais tu ne saurais aujourd'hui châtier que moi !...

— Le crois-tu donc, infidèle ?...

— Puis-je croire et dire autre chose que la vérité ? Je te le prouverai en te nommant ceux qui avec moi devaient s'enfuir. Tu ne peux ignorer comment se sont rachetés ensemble, la veille de ce ramadan-ci, quatre de mes compagnons de chaîne, comment et avec qui ils sont partis !...

— Tais-toi, vil Espagnol sur cette monstrueuse histoire... Oui, j'ai, pour mon malheur, libéré ces quatre misérables, à un prix fort peu avantageux, et sans comprendre, trop faible ! d'où leur venaient les subites ressources que me versèrent certains marchands dont j'aurais fort à dire !... Mais toi, manchot, si tu étais de ceux-là, pourquoi ne t'es-tu pas racheté aussi, et, ne l'ayant pas fait, comment croirais-je que tu en étais ?... Tu te joues de moi !

— Si tu le sais, noble Seigneur, pourquoi le demander. Qu'as-tu besoin de mes aveux pour frapper ?

— Je saurai t'arracher leurs noms à toi-même, Miguel, ô obstiné !...

— Je te le jure, ô Roi. Il n'est d'autres coupables que moi, et les quatre que tu sais !...

— A qui feras-tu croire, imposteur, que, seul avec eux, et de vos seules ressources, tu aies pu, non

seulement payer les rançons et la barque, mais encore fréter un brigantin, l'armer et tout préparer d'une si grande évasion !

— Quoi d'étonnant à tout ceci ?... Me voudrais-tu amener à te dire d'où venait cet argent ?...

— Ne crois pas nie tromper, chrétien !... Tu ne les as pas suivis dans leur barque, ceux dont tu parles. Tu voudrais confondre deux affaires bien distinctes. J'ai mes certitudes. Le complot qui t'amène ici regarde d'autres esclaves, et ils sont nombreux ; vous avez trouvé, vous aussi, de riches concours, mais qui n'étaient pas ceux que tu veux dire. Quelles gens étaient avec toi ?... D'où venait l'argent ?... Quand deviez-vous me jouer ?... Qui t'a retenu ici, et qui t'a conduit à t'offrir seul à ma justice ?... Il me faut les noms... ceux des traîtres bailleurs !... ceux des esclaves en révolte ! Parle enfin !

— Que te dirai-je de plus ?... Les noms, tu les connais... Il n'y a qu'une affaire, celle de nos quatre compagnons de Bab Azoun... et qu'un bailleur, lequel était, comme tu le sais, de famille royale...

— Qu'Allah lui donne le châtiment !...

— Le prix que tu exigeas des rançons dépassait de si loin nos prévisions que les ressources ont manqué pour la mienne... J'ai tenté de fuir néanmoins, j'ai quitté ton bagne... hélas ! par un malentendu mille fois regrettable, dans le réduit où j'avais dû me

cacher, l'avis de leur embarquement m'est arrivé trop tard !... Nul ne commande aux événements, et ta garde, Seigneur, est trop vigilante pour permettre à des fugitifs de rencontrer deux fois une telle occasion. C'est alors que tu mis à prix ma chétive tête, et me voici !...

— Et tu crois acceptable ce tissu d'impostures ?...

— C'est pourtant la vérité nue !...

— Parles-tu sérieusement ?...

— Il n'en est point d'autre !...

— insensé, je te la ferai dire, moi, la vérité !...

D'un geste exaspéré, Hassan fit mettre une corde au cou de Miguel. Déjà la population criait de le pendre, ce qui ne serait que justice ! Quelques-uns blêmissaient.

— Parleras-tu maintenant ?...

— Seigneur, tu es le maître...

— Prends garde !...

— J'ai tout dit... je suis seul coupable, avec les quatre Caballeros que tu sais, présentement en liberté... Qu'il nous eût été possible d'emmener plus de gens dans la barque, je l'ignorais, et je l'apprends ici de toi... mais garde-toi de t'en rapporter à de certains traîtres plus intéressés à capter ta foi qu'à trouver la vérité... et crois-en plutôt le Castillan qui, devant la mort, face à l'Éternel, crie à son maître : frappe si tu le dois, mais ne frappe que moi !

— Chien damné ! Il te sied d'accuser la fausseté d'autrui... quand ce que tu affirmes pue à ce point le mensonge ! A d'autres, Cervantès… les bourreaux te délieront la langue !

— Il en sera selon ce que tu disposeras, incrédule maître des hommes !... Mais sache qu'il n'est pas au pouvoir des bourreaux de tirer du vin d'une jarre d'huile !...

Piqué au jeu, ébranlé par les raisons de son manchot, non moins que par le coup droit que venait de porter celui-ci à ses dénonciateurs, Hassan se radoucissait. Il insista :

— Castillan... laisse-moi une dernière fois faire appel à ta franchise, s'il t'en reste... Je comprends mal ton explication... Dis-moi comment, pour quatre ou cinq fugitifs, il vous fallait une si grande barque ?...

— Si grande, Seigneur ?... Qui vous l'a dit ? Notre barque était au plus d'une douzaine de rameurs...

— Esclave, tu mens !... votre barque est encore sous la garde du Mezouar... je ne parle pas de l'autre, que le diable emporte !... C'est un superbe brigantin à dix bancs, soixante places pour le moins, à faire envie à notre Capitan... et le Raïs qui la commande est un connaisseur... qui ne m'échappera pas non plus, le traître !...

— Pardonne-moi, ô Hassan... Je ne sais quel brigantin tu veux dire... notre barque à nous vogue par

delà les Baléares, et nous ne la reverrons que si, par malheur, tes galères la reprenaient !...

— Que fais-tu ici, alors ?...

— Je te l'ai déjà dit... mon destin me ramène toujours en ton pouvoir...

— Et ces visites répétées chez certains libres marchands de ton pays... qui me revenaient sans cesse aux oreilles... je n'y voulais voir que le besoin où vous êtes tous, les esclaves, de fréquenter les tavernes... Il s'agissait bien de cela !... Nieras-tu que ces chiens ne t'aient avancé, sans parler des rachats, plus de mille doubles ?... Et sur quelles garanties ?...

— Mais, Seigneur, la source de cet argent, je te l'ai dite... la barque valait autant... il n'en est plus resté pour mon rachat, et je suis ici Quant au brigantin que tu disais, d'où prends-tu qu'il me doive être imputé ?... Je ne sais ce dont il s'agit !...

— Tu nies aussi connaître le Raïs Abder Rhaman, qui est de ton pays et de tes amis ?

— Je n'ai point d'amis parmi les fils d'Allah, d'où qu'ils viennent !...

— Et les mille doubles ?

— Fors ceux que je t'ai dits et dont tu sais l'origine, je n'en eus jamais autant... et plût à Dieu que je puisse disposer chez nos honnêtes Valenciens d'un tel crédit, qui te fournirait ma rançon, hélas !...

Hassan, tout subtil qu'il fût, avait perdu la pis-

te. Les dénonciations, la frégate de Bab el Oued, la barque, les quatre rançons, le fâcheux enlèvement de la Reine de Maroc et du Caïd son père, qui défrayait en secret la ville, tout se brouillait en sa cervelle, fors les bonnes rançons encaissées et celle du manchot, qu'un excès de sévérité allait lui faire perdre.

Dans cet embarras, il eut tout à coup besoin d'un avis ; il jeta un regard anxieux sur les premiers rangs de l'auditoire, où se trouvaient souvent de ses familiers ; et ce fut, encore par hasard, le gros Maltrapillo, en qui toujours il avait la même confiance, qui lui vint suggérer à l'oreille d'abandonner, en présence d'informations si confuses, ce problématique complot.

Hassan, excédé, ne demandait que ce conseil. Son manchot, même coupable d'une tentative d'évasion de plus, méritait certes punition. Il ne serait pas difficile de l'empêcher désormais de nuire et il pouvait sans danger se montrer indulgent à l'égard d'un adversaire si malchanceux I... Quant à ses complices, celui du moins qu'il tenait, le double renégat, il saurait bien aussi s'en défendre ! Il le déclara bientôt en termes violents, qui réjouirent la populace, tant qu'elle put croire qu'il condamnerait ; mais quand il lui fallut comprendre que la proie échappait, quand on emmena l'esclave pour le mettre aux fers dans la prison des Maures, il y eut des murmures et des vociférations !

Déjà l'audience était levée, et les rares amis de Cervantès qui avaient pu se glisser dans cette foule ennemie s'émerveillaient d'une telle protection et de l'héroïque silence qui venait de sauver tant de vies ; car, s'il avait parlé, que de Caballeros qui étaient dans l'affaire et que leurs Patrons croyaient de peu, eussent été découverts et fussent tombés au pouvoir du Pacha, pour ne plus se racheter qu'à des prix fabuleux ?... Et de quelle mort n'eussent pas péri les Valenciens dont ce cruel Pacha convoitait depuis si longtemps le bien !...

Pour Miguel de Cervantès, par contre, la bénigne sentence qui suivait le sacrifice de sa vie l'accabla. Le Pacha n'avait-il pas empoisonné cette dernière victoire d'une ironique pitié pour tant d'héroïsme perdu ? Sauvé malgré lui, le captif se vit si misérable, si impuissant, que pour la première fois peut-être, il sentit tout s'effondrer autour de lui !...

Ceux qui le virent alors trébucher derrière les geôliers qui tiraient à l'envie la corde de son cou ne s'émurent pas peu de le voir, lui, l'indomptable, le soutien et le conseil de tous les Castillans, cassé en deux, pleurer en gagnant les ténèbres de sa prison...

LIVRE IV

La Liberté

Au fond d'une sordide cachot de sa prison personnelle, qu'on appelait la prison des Maures, dans les caves mêmes de la Djenina, où Hassan avait fait mettre aux fers son esclave, et où il le tenait sous bonne garde, Cervantès se trouvait réduit à l'impuissance. Son complice le licencié Giron venait d'être exilé à Tetuan, d'où il ne revint jamais. Pour lui, au secret le plus absolu, muré vif, il ignorait tout du monde extérieur : paralysé, dompté, il s'abandonnait, et rongea ainsi son frein durant une période dont il ne pouvait même plus évaluer la durée.

Nous ne suivrons pas jour par jour le détail de cette captivité, la plus sévère qui se puisse imaginer : d'abord absolue, elle ne devait se relâcher, et encore très relativement, qu'après cinq mois entiers aux fers, après lesquels le malheureux ne recouvra

qu'en partie la liberté de ses mouvements, et ne fut autorisé à recevoir, en présence d'un gardien-bachi incorruptible, que de rares amis, en premier Becerra, son confesseur.

Son rôle était fini ; lentement il se sentait anémier et dépérir : la mort l'appelait, seul dénouement vraisemblable et chaque jour plus menaçant, du drame qu'il avait joué.

Pourtant, il n'avait que trente et un ans, et il était Castillan ! Pouvait-il vraiment, quelles que fussent ses épreuves, s'abandonner ainsi déjà ?...

Le hasard — ou peut-être quelque calcul de Hassan, conseillé par Maltrapillo, pour ne pas laisser son prisonnier mourir tout à fait, — fit passer subrepticement un jour, à travers son guichet un rouleau bien inattendu, et qui lui rendit un peu d'espérance !... Il contenait... avec des feuilles blanches, quelques plumes, de l'encre, et un poème signé d'Antonio Veneziano, *la Celia*. Veneziano était un compagnon et un ami récent de Miguel au bagne des Lions où il était arrivé au mois d'avril précédent. Poète lui aussi, la poésie les avait alors liés ; maintes fois ils avaient soutenu d'amicales controverses sur les mérites respectifs des poésies espagnole et sicilienne ; et c'était pour mieux convaincre son rival que le Sicilien venait d'achever, au bagne même, le *Canzoniere* dont il lui envoyait copie.

Lecture malaisée dans ses ténèbres, elle suffit pourtant à rallumer brusquement la flamme éteinte au cœur du captif ; elle lui rendit aussi son énergie ; et ses fers ne l'empêchèrent pas de répondre par une ardente improvisation aux deux cent quatre-vingt-neuf strophes italiennes qui lui tombaient du ciel ; elle l'absorba quinze grands jours, au bout desquels une complaisance nouvelle du geôlier lui permit de la faire tenir à Veneziano avec une lettre dédicatoire datée du 6 novembre. Ces douze *Octavas*, il les avait jetées un peu pêle-mêle, sans souci d'une forme qui importait peu à son enthousiasme ainsi brusquement réveillé mais où le feu de son âme retrempait l'acier de sa volonté, et où éclatait déjà la force d'un génie mûri par les épreuves.

La poésie sauvait le poète. De temps à autre, à compter de là, selon les dispositions de son courage encore ébranlé, selon les caprices d'une inspiration trop souvent rebelle dans ce cul de basse-fosse qui fermait à jamais son horizon, il écrivit encore des poésies, tantôt légères, tantôt pieuses, et il tenta des méditations et des retours sur les événements de sa vie ; il peupla ses ténèbres de fantômes qui lui tinrent compagnie, fils de son esprit qui lui demandaient à naître, et le plus souvent disparaissaient avant d'avoir trouvé leur forme.

Il laissa surtout son imagination, que nul devoir

ne pouvait plus retenir, vagabonder à son gré dans le passé, et se fit une précieuse distraction de revivre les divers événements et surtout les dernières péripéties de son existence en les recréant à sa fantaisie. Mais rien ne l'attirait et ne le retenait davantage que l'aventure de Heredia, ou mieux sa propre aventure avec cette belle Reine de Maroc qu'il avait aimée sans jamais la voir ; il la revivait sans cesse en imaginant ce qu'elle aurait pu être s'il n'avait pas dû y renoncer si vite. Et jamais son imagination ne se lassait de refaire ce récit merveilleux qu'il aurait eu tant de plaisir à confier à son écritoire !...

Quand il pu recevoir Becerra, celui-ci ne manqua pas de fournir à cette imagination en travail les éléments de réalité qui lui manquaient, car on savait alors la fin de la belle aventure : la rentrée en Alger du vieil Hadj Mourad, débarqué à Sargel par Heredia au cours de leur fuite ; le danger couru par les fugitifs capturés et dévalisés non loin des côtes d'Espagne par des pirates Rochellois qui ne leur avaient laissé que leurs vêtements ; enfin leur débarquement nocturne sur une côte inhospitalière près de Velez-Malaga, et le départ du captif et de Zora pour la ville natale de Heredia, Aranjuez en Castille ; rien d'ailleurs n'était revenu en Alger du mariage ni de l'abjuration de la Reine. Tous ces éléments, et mille autres

souvenirs qui lui revenaient à mesure, il s'était enfin déterminé à les confier à ses chers cahiers ; il eut tout le temps non seulement d'en achever le récit imagé, mais de les lier à d'autres épisodes de l'existence des malheureux captifs, et d'en extraire une série de scènes dramatiques où il s'efforça de fixer les plus poignants et les plus nobles des spectacles dont il avait été l'acteur, le témoin ou l'auditeur. Ce fut un long travail où le vaincu prenait revanche secrète de ses vainqueurs, et dont il ne prévoyait guère la fortune.

*
* *

Pendant cette réclusion de Cervantès, Alger la bien gardée vivait de tragiques heures, et put, elle aussi, se croire menacée par une suite de calamités dont le détail serait désormais oiseux et dont il suffira de présenter le raccourci.

La suite extraordinaire de sécheresses qui avaient désolé l'été de 1578, l'hiver suivant et toute l'année 1579 affamaient toute la Berbérie, et affligeaient Alger d'une disette prolongée qui eût appelé de la part du Pacha une intervention énergique : d'autant que, par une malchance au moins extraordinaire, les dernières courses, on l'a vu, avaient été désastreuses. La cupidité d'Hassan ne sut voir dans

ces calamités publiques qu'une occasion de profits supplémentaires, et ne tarda pas à devenir la plus redoutable de toutes. Sous couleur de ravitaillement, il avait en effet commencé par accaparer les denrées, ce qui eut pour effet immédiat de les raréfier alors que l'insuffisance des transports et la mauvaise volonté des Raïs en empêchaient l'importation. Il en résulta, dès le mois d'août, une famine sans exemple. Les ioldachs, mal payés, plus mal nourris, ne tardèrent pas, à frais communs avec les Baldis de la ville, à envoyer en ambassade à Constantinople leurs notables, chargés de réclamer du Sultan le rappel d'un Pacha aussi incapable, et le retour de son prédécesseur Ramdam Puis, la situation ne faisant que s'aggraver, ces impatients finirent par se révolter et commencer un pillage en règle de la ville qui ne put être arrêté que par les Zouaouas du Pacha, et par une série de laborieuses négociations. Ce mouvement à grand-peine contenu, Hassan eut à faire face à d'autres ennemis : les tribus de l'intérieur lui refusaient l'impôt, les Raïs se rebellaient contre la prétention qu'il émit, pour faire face à des charges grandissantes, d'augmenter la part qui lui revenait sur les prises de mer ; les Maures aisés fuyaient la ville et se fortifiaient dans les campagnes d'alentour ; par contre, les hordes d'affamés qui l'encombraient depuis le début de Leur misère, envahissaient chaque

jour un peu plus les rues, les places les carrefours, mendiant vainement une nourriture si rare qu'ils finissaient par mourir de faim sur place et qu'on avait peine à enlever à mesure leurs affreux cadavres.

L'hiver se passa dans ces misères. Le rusé Hassan, que rien ne paraissait troubler, gagnait du temps, parait les coups et thésaurisait ; il envoyait au Grand Amiral Euldj Ali, son protecteur, une justification de ses actes appuyée de 30.000 écus destinés à la mère du Sultan ; il intervenait en secret auprès de Ramdan, alors à Bizerte, pour le prier de retenir la mission des Algériens et d'user de son influence auprès des ioldachs. Le vieux Pacha écrivit bien à ceux-ci une lettre conciliante ; mais il était en éveil et ne tarda guère à prendre la route d'Alger où il ne précéda que de peu Djafer Pacha, chargé par Constantinople d'enquêter sur les actes d'Hassan. Ramdan espérait d'autant plus cette place lucrative que, le jour où il débarqua, le 4 avril 1580, la pluie depuis si longtemps vainement attendue avait fait son apparition, aux cris de joie de toute la ville qui lui en attribua le mérite et ne douta plus qu'il n'eût été envoyé pour la sauver et rétablir sa prospérité. Cet espoir fut cependant trompé ; en butte aux soupçons de Hassan, qui espérait peut-être encore se maintenir, le bon vieillard dut aller attendre dans une de ses fermes à quatre milles de là, et perdit toute illusion

quand arriva l'enquêteur du Grand Turc, lequel, ayant pleins pouvoirs, s'adjugea froidement à lui-même la place d'Hassan ; l'autre, d'ailleurs, au bout de sa triennalité et sans illusions sur l'avenir, préparait en sous-main son départ, et ne s'était pas laissé surprendre ses dernières exactions lui assuraient pour l'avenir la plus honnête aisance.

Dès lors, la situation se détendit. Le pays fut de nouveau ravitaillé. Les Raïs hâtivement armèrent en course, partirent, et firent d'heureux coups, parmi lesquels on cite encore la capture par Mourad Raïs, aidé d'Arnosa et de Feru, de deux galères du pape en croisière sur les côtes de Toscane, avec leurs passagers et leurs chiourmes chrétiennes.

Et sur ces entrefaites, le 29 mai, jour de la Trinité, débarqua à la Marine une nouvelle mission dirigée par le P. Fr. Juan Gil, procurateur général de l'Ordre de la Très Sainte Trinité, et le Fr. Antonio de la Bella, qui apportaient pour le rachat des captifs du service du roi une somme de cent quatre-vingt-dix mille maravédis, sans parler de toutes celles qu'ils avaient reçues des parents et des amis des esclaves pour les rachats individuels.

L'arrivée de ces missions, toujours si ardemment attendue, ne l'avait de longtemps été au même point que celle-ci, après les misères des derniers mois ; et les scènes de 1577 se renouvelèrent, plus ardentes,

plus exaspérées, plus touchantes aussi tout au cours de l'été de 1580. Les premiers rachats, toutes formalités accomplies, exigeaient un certain délai. La diligence des deux religieux ne parvint pas à embarquer le premier convoi de rachetés avant le début du mois d'août suivant : le 3 vit descendre à la Marine et embarquer sur un navire à destination de Valence cent huit captifs libérés, sous la conduite du Fr. Antonio de la Bella.

Du fond de son cachot, où la rigueur de son secret commençait à s'atténuer, et grâce sûrement à Becerra, Cervantès ne dut pas rester longtemps dans l'ignorance d'un si grand événement. Il y puisa un réconfort qu'il est aisé d'imaginer. Cette fois, et malgré tout, il retrouvait le droit d'espérer. Son tour ne devait pas être éloigné, et sans aucun doute le P. Gil ne lui laissa point ignorer qu'il était de ceux pour lesquels il apportait l'aumône de Castille !... Quelle lumière dans les ténèbres de sa prison !... Rien ne marque d'ailleurs qu'à partir du moment où lui parvint cette espérance, il eût gardé aucune des idées de dévouement au salut commun qui à plusieurs reprises avaient failli lui coûter la vie. Non seulement, dès lors, il ne parla plus de lier son sort à celui d'aucun de ses compagnons, qui mettaient tous un égal espoir dans l'intervention du P. Gil, mais tout indique au contraire qu'il accepta très simplement la

perspective de sa libération, en dépit des jalousies qu'elle allait fatalement lui susciter. Et il ne s'arrêta en particulier nullement aux scrupules qu'auraient pu faire naître en lui les avis réitérés que lui faisait parvenir Sosa au sujet de ce Blanco de Paz dont les machinations le poursuivaient encore.

La suite des rachats, cependant, était moins aisée. Le P. Gil se heurtait à l'absence de la plupart des Patrons alors en course, et qui ne devaient revenir que beaucoup plus tard, certains mêmes en 1581. Nombre de rachats individuellement dotés restaient donc en suspens, sans que le Rédempteur pût en évaluer le montant ; plusieurs, d'autre part, n'acceptaient leur propre rachat que si certains de leurs compagnons partaient avec eux, ce qui forçait la dépense ; enfin Hassan lui-même, de plus en plus cupide, demeurait intraitable sur la qualité de ceux de ses esclaves qui étaient en discussion : Alcaudete, Quesada, Latasa, Biedma, Ruiz, le portugais Pantaleoni, Don Hieronymo Palafox, et notre Miguel ; et il en exigeait des sommes dont le total faisait reculer le P. Gil, déjà presque au bout de ses ressources.

A partir du 29 août, jour de l'arrivée de l'eunuque Djafer dont l'installation immédiate à la Djenina ne surprit guère Hassan, celui-ci, du Palais de la Marine où il avait dû immédiatement descendre, ne se préoccupait plus que d'assurer son départ. Il fit

commencer aussitôt l'embarquement de ses trésors et de ses esclaves sur les galères qui allaient emporter à Constantinople le fruit de ses exactions, et le Père Gil se trouva fort embarrassé pour continuer ses difficiles conversations avec l'insaisissable Vénitien.

Déjà Miguel avait eu l'amère satisfaction de signer comme témoin l'acte de rachat d'un prisonnier à peine arrivé de Constantinople, Diego de Benavides qui, à son débarquement, était venu lui demander assistance, ce qui les avait liés d'amitié. Mais pour lui-même, aucune solution n'apparaissait encore, bien que le P. Gil vînt souvent l'informer de ses négociations. Le Rédempteur gardait bien à son intention les trois mille trois cents réaux qu'avaient pu lui confier les efforts une seconde fois réunis de Léonor de Cortinas, sa mère, et de sa sœur Magdelena, augmentés de deux cent cinquante réaux prélevés sur une fondation à laquelle il pouvait le faire participer, l'aumône de Caramanchel. Mais, dans les discussions, Hassan revenait interminablement sur la qualité de ses Caballeros, qu'il ne cherchait pas à vendre et ne voulait pas laisser à moins de cinq cents écus d'Espagne en or, et même de mille écus d'or, en ce qui concernait Geronimo Palafox, qui était de grand rachat. Ils demeuraient ainsi loin de compte, et la négociation s'éternisait dangereusement.

Le Vénitien devait en effet prendre la mer le 19 septembre. Ses galères étaient déjà chargées que le P. Gil discutait encore avec lui, de la Marine à sa galère personnelle. Les esclaves qui lui restaient furent brusquement tirés du bagne des Lions et de la prison des Maures et emmenés sur les bancs où on les enchaîna. Et tous, Biedma, Palafox, Quesada, Cervantès et les autres subirent le froid de la mort quand ils se virent rivés aux bancs qu'ils ne quitteraient plus que pour l'esclavage définitif et sans issue de Constantinople !... Tant d'efforts, tant de souffrances, tant d'espoirs, pour en arriver là !...

On ne les abandonnait pourtant pas, ni le P. Rédempteur, ni tous ceux qui les aimaient et dont le cœur se serrait à demeurer témoins d'une telle infortune. La consternation était générale dans les bagnes devant l'impuissance du P. Gil, pris entre ses maigres ressources et l'implacable avidité du Vénitien. A la fin même, juste la veille du départ, un mouvement se dessina.

Le Rédempteur revenait du Palais de la Marine avec son éternelle fin de non-recevoir, plus scandalisé que jamais du prix qu'exigeait Hassan de Palafox, qu'il avait mission spéciale de racheter, mais pour lequel il lui était impossible de trouver cette énorme rançon. Le marchand valencien Exarque l'attendait avec quelques autres au logis de maître Pierre, et ils

eurent avec lui une brève conférence d'où sortit enfin le salut de Cervantès.

Palafox, dont l'obstiné Pacha exigeait une somme si excessive, n'était après tout en Alger qu'un assez mince personnage, sans amis comme sans ennemis, fort inaperçu, alors que Miguel de Cervantès, dont chacun savait les malheurs et l'héroïsme, comptait assez d'amis pour mériter la compassion de tous. Et s'il fallait choisir entre eux, c'était assurément, tous en tombèrent d'accord, Palafox qui devait attendre ; la somme ainsi disponible serait alors reportée sur Miguel, sauf à la rendre plus tard à ceux des autres esclaves à qui elle était destinée et dont le rachat se trouvait alors empêché par la course de leurs Patrons ou pour d'autres causes. Cette somme, malheureusement, ne s'élevait guère qu'à deux cent quatre-vingts écus, tout ce dont pouvait disposer le P. Gil, et il s'en fallait encore de deux mille neuf cent soixante-dix réaux, deux cent vingt écus d'or, pour constituer les cinq cents écus exigés par Hassan pour son esclave manchot ! Où les trouver ? demandait alors anxieusement le P. Gil. Ce fut alors que les marchands offrirent de les lui apporter le soir même !...

Il en fut ainsi : dès l'aube du 9, le Trinitaire vint en toute hâte trouver Hassan à son bord, lui compta la fameuse rançon, puis régla sur la galère où Cervantès se morfondait les neuf doubles imposés comme

taxe, et Miguel vit tomber ses chaînes avec une émotion qui faillit lui faire perdre le sens. Tant de joie, après tant de supplices, en eût ébranlé de plus forts !... Il se remit néanmoins et se hâta de suivre le P. Gil. La dernière formalité restait à remplir avec l'attestation des derniers Espagnols rachetés, Aguilar, Molina et Frias, devant le notaire Pedro de Ribeyra, il signa enfin l'acte de son propre rachat.

Cervantès était libre !

*
* *

Mais il était temps !... Car, pendant que le P. Gil remontait de la Marine avec l'esclave racheté, les quatre galères de Hassan prirent successivement le large, suivies des sept navires de Constantinople qui avaient escorté à Alger le nouveau Pacha Djafer et repartaient avec le vieux Ramdan désenchanté sur sa galère *Saint-Paul*, l'ancienne prise de Malte, et les onze salves traditionnelles saluèrent l'une après l'autre Sidi Beteka.

Les deux hommes, du même pas, regagnaient l'hospitalière maison de maître Pierre, où Cervantès allait trouver asile en attendant son départ. Ces coups de canons répondaient à leur propre allégresse ; la joie du Caballero éclatait en propos d'une ardente

jeunesse et réjouissait si fort le coeur endurci du Rédempteur, qu'il ne pouvait se défendre d'une émotion où il trouva sa plus grande récompense. Et Cervantès, ébloui de la vie nouvelle qui commençait si heureusement pour lui, ne se lassait pas de remercier son bienfaiteur.

La première visite du libéré devait être pour les marchands Valenciens. L'accueil qu'ils lui firent le toucha profondément ; ils ne savaient comment fêter l'heureuse issue de cette difficile affaire, et offrirent, d'un tel cœur qu'il ne put refuser, avec tout le crédit qu'il fallait à son dénuement actuel, l'hospitalité d'une de leurs maisons : celle de maître Pierre était en effet sort encombrée par la Merci et ses rachetés. Comme il les quittait après de grands remerciements, il rencontra Benavides qui venait à lui, l'air malheureux et d'aspect sordide. Il lui demanda ce qu'il devenait et quand il s'embarquait. L'autre, un peu honteux, lui avoua qu'il ne savait pas encore quand il pourrait quitter cette ville où il n'était pas aisé de vivre en liberté pour les nouveaux venus. Cervantès devina la détresse de son ami ; il en eut aussitôt pitié, et, sans plus compter, lui offrit de partager la maison qu'on venait de lui offrir et ses ressources, puisqu'il avait l'un et l'autre ! Après quoi il s'en fut d'abord à la Djenina chercher le précieux cahier qu'il y avait abandonné lors de son brutal

enlèvement pour les galères de Hassan. Sa seconde visite fut pour le bagne de Mohammed le Juif.

Il n'avait pas revu le Dr Sosa depuis le jour de sa retraite chez Castellano, et II avait la plus impatiente envie de l'embrasser. Ce que fin leur entrevue ; on le devine ! Le malheureux docteur n'entrevoyait pas encore la fin de sa terrible captivité, qui durait, toujours aussi étroite, depuis trois ans déjà ! Son stoïcisme faiblissait à la longue ; la déception que lui avait apportée l'échec du dernier complot, au succès duquel il croyait, l'avait démoralisé. La joie de Miguel, qu'il partagea sincèrement, ne lui apportait point de réconfort, et quels que fussent les encouragements du soldat, le prêtre secouait la tête, et ne parvenait pas à lui cacher son désespoir. Le manchot lui faisait vainement espérer à son tour une prochaine liberté : ils savaient l'un comme l'autre que toute la bonne volonté du P. Gil se heurtait à deux obstacles provisoirement insurmontables : l'absence en course de Mohammed le Juif, et l'épuisement des fonds de la Merci. Les marchands ne pouvaient pour tous les-captifs renouveler la générosité qu'ils avaient eue à l'égard de Cervantès[1]. Celui-ci, hélas ! partirait donc seul, et Sosa devait encore attendre. Ses péchés n'étaient pas encore expiés !...

---

(1) En fait Sosa ne put être racheté que l'année suivante.

Il détourna alors leur conversation ; les événements des cinq derniers mois lui en fournirent l'occasion. Il apprit ainsi de Miguel les desseins et les travaux qu'il avait poursuivis dans sort cachot, et lui fit voir de son côté ce qu'il accumulait de notes sur les choses et les gens de cet Alger qu'il quitterait bien un jour, si Dieu le voulait, et sur lesquels il faudrait éclairer la chrétienté, trop ignorante et trop indifférente à la misère de ses enfants dans ce nid de pirates !

Tous deux n'avaient-ils pas poursuivi le même but, pendant cette dure captivité ? Toujours au guet, observant, réfléchissant, comparant, n'avaient-ils pas l'un et l'autre mesuré le degré d'avilissement des esclaves, la barbarie des patrons, et cherché le point faible de cette étrange puissance des Barbaresques, faite surtout, ils en avaient la certitude, de la faiblesse de l'Espagne, et de l'inconscience du Roi, qui ne soupçonnait pas quelle honte le Croissant infligeait à la Croix. Un simple geste, s'il l'avait voulu vraiment, eût fait disparaître cette piraterie qui le déshonorait et mettrait en péril la chrétienté tout entière, si licence restait à cette entreprenante engeance, forte surtout de ses renégats, rebut de l'Europe !

Cervantès y avait souvent réfléchi ; ses efforts malheureux l'avaient profondément convaincu que, malgré l'indifférence de l'Escurial, Don Felipe était

seul en mesure de revendiquer la gloire de cette libération : il fallait seulement pouvoir l'approcher, le convaincre ! La liberté qu'il venait de conquérir, loin de le désintéresser de cette tâche, lui en montrait la grandeur ! Éclairer le Roi, stimuler l'opinion, crier la vérité de tout son pouvoir, montrer à tous la misère des esclaves, la faiblesse de l'Islam, prêcher une nouvelle croisade, telle était la tâche à remplir, jusqu'à ce qu'un jour les esclaves d'aujourd'hui puissent revenir avec les forces de toutes les Castilles et nettoyer à jamais le pestilentiel cloaque des Barbaresques !

Cervantès s'enflammait. Le rôle qu'il s'attribuait ainsi lui semblait digne de sa fierté recouvrée. Sosa l'approuvait hautement. Mais il ne lui dissimulait pas les difficultés d'une pareille entreprise, et se vit bientôt amené à le mettre en garde contre les menées secrètes des gens qui avaient déjà récemment cherché à le perdre, car leurs rancunes le suivraient sûrement en Espagne, et il ne pouvait s'en désintéresser s'il avait vraiment le dessein de s'affirmer là-bas publiquement.

Il lui raconta ainsi comment le faux dominicain avait à plusieurs reprises forcé le secret de son cachot, malgré les défenses qu'il lui en avait fait faire ; dans sa première visite, au reproche véhément d'avoir failli amener par sa dénonciation la perte de la fleur des chrétiens d'Alger, ainsi qu'on l'affirmait

partout, et d'être pour tous un objet d'horreur, le Blanco avait non sans embarras rejeté cette trahison sur son ennemi, le Dr Domingo Becerra ; celui-ci, à son dire, racheté depuis longtemps, n'avait rien à faire en Alger ; il prétendait y demeurer par souci d'assister de son ministère ecclésias tique les Caballeros esclaves ses frères ; mais on n'ignorait pas qu'en réalité, il n'avait jamais pu régler une rançon imprudemment avancée sur celle de Menesès par les marchands, et qu'il cherchait partout des fonds... Insinuations perfides, qui indignèrent Sosa au point qu'il refit souffleté sans ses fers, et qu'il lui cracha son infamie au visage !

Le traître ne se l'était cependant pas tenu pour dit, et sa seconde visite le démasqua mieux encore !... Quittant le ton doucereux, il s'était, cette fois, présenté à Sosa stupéfait en se déclarant Commissaire du Saint-Office, chargé d'enquêter en Alger sur les actes et la religion de divers Caballeros, et devant à ce titre prendre information contre lui, de manière à juger sur ses actes passés et présents s'il méritait le crédit qu'on lui avait jusqu'alors accordé en terre de Berbérie comme en Espagne. Il ajouta; d'un air menaçant, que par ses soins, la vérité serait sans-doute fort différente de ce que supposaient des réputations dont un commissaire du Saint-Office ne pouvait rester dupe !... Sosa indigné avait fait au

personnage un accueil qui devait lui retirer toute envie d'insister. Ce qu'il apprit ensuite lui éclaira l'étrangeté d'une pareille démarche. Après sa trahison, confirmée à plusieurs reprises par Maltrapillo, et qui ne ,lui avait rapporté, à cause de la déception de Hassan, que la maigre récompense d'une pièce d'or et d'une jarre de beurre, les bagnes l'avaient mis en quarantaine et honteusement isolé. Aussi en avait-il conçu une rancune générale contre tous les chrétiens, et c'est à compter de là, vers le mois de juin, qu'on l'avait vu élever brusquement et publier en ville cette étrange prétention d'être en Alger le commissaire du Saint-Office, et d'avoir reçu, du Roi une cédule valant commission de la Sainte Inquisition, pour l'autoriser à faire toutes enquêtes qu'il lui conviendrait en faveur de la foi ; et il n'était pas malaisé de deviner quelles alarmes il jetait ainsi parmi les esclaves !

Dès lors, suivant son personnage avec audace, il s'était mis à informer ouvertement sur la vie, les mœurs, la religion de tous ceux qu'il détestait Le plus grand nombre subit ces affronts sans se révolter, tant la révérence et la crainte qu'inspirait le Saint-Office étaient grandes ; aussi le traître s'enhardissait-il et se réjouissait du succès de ces manœuvres par lesquelles il espérait, autant qu'on le pouvait supposer, discréditer d'avance le témoignage que ne

manqueraient pas de porter sur son crime les Caballeros rachetés lorsqu'ils rentreraient en Espagne. Il alla jusqu'à essayer, assez sottement, de suborner divers témoins ; et ceux-ci le racontaient publiquement, en particulier son ancien ami Rodrigo de Chaves, le capitaine sarde Domingo Lopino et l'alferez Diego Castellano, l'ami de Miguel.

Mais ses affaires s'étaient gâtées lorsque, enhardi par l'impunité, après la visite où il avait inutilement sommé le Dr Sosa de reconnaître son obédience, il avait osé s'attaquer directement aux religieux libres, les PP. Théatins de Portugal, depuis peu en Alger pour leur Merci, et le P. Juan Gil ; à ses sommations de lui reconnaître, devant témoins, le caractère de commissaire royal du Saint-Office, les bons Pères, surpris de l'audace de ce simple esclave, dont la religion était incertaine et les mœurs scandaleuses, lui demandèrent de justifier ses pouvoirs et le prièrent, dans son propre intérêt, de rester tranquille.

Mais rien n'est tenace comme l'orgueil blessé ! Tout portait à craindre que Blanco de Paz ne continuât dans l'ombre ses perfides manigances. Sosa y insista auprès de Miguel, attirant son attention sur les dangers d'une pareille inimitié à la veille du jour où il devrait solliciter de la Cour non seulement un brevet d'officier, mais encore une intervention armée

en faveur des esclaves barbaresques et l'écrasement du Croissant.

Cervantès ne méconnaissait pas ce péril. Mais comment le conjurer? Comment détruire, à son retour en Espagne, l'édifice de calomnies que le traître avait évidemment dressé contre lui ?

Ils en conférèrent aussitôt avec le P. Gil, que Sosa fit appeler auprès de lui ; et ce fut le religieux qui suggéra au Caballero. — information contre information ! — de mettre à profit les jours qui lui restaient à passer en Alger pour faire établir par témoignages authentiques, devant le notaire de la Rédemption, une enquête sur tous les points de sa captivité susceptibles de prêter aux calomnies.

Ce fut un travail auquel ils durent consacrer plusieurs jours : il fallait se remémorer, pour les fixer en une série de questions précises, les faits principaux de la captivité de Miguel, les éléments de moralité relatifs au traître Blanco ; il s'agissait, cette besogne achevée, de chercher dans les bagnes où ils étaient disséminés les témoins de ces cinq années de souffrances et de complots inutiles, ceux qui pouvaient attester les vertus de l'un, la trahison de l'autre, de manière à bien établir en Espagne que toute accusation du traître ne serait elle-même que traîtrise, de nature à mieux prouver encore la droiture, le courage et le désintéressement de celui que,

à cause même de ces vertus, il aurait tenté de perdre.

Ce fut au cours de ces négociations, menées avec une égale activité par le P. Gil et par Cervantès, qu'au matin du 1er octobre, sortant de la maison des marchands, à la Zenkat Eddjenaïz (rue des funérailles), le soldat se heurta au convoi d'un pauvre musulman qui lui barra le chemin, chose fort commune en ce quartier ; et il ne sut jamais quelle inspiration lui fit brusquement demander à l'un des porteurs le nom de cet obscur défunt. Ce nom, qui n'aurait dû avoir pour lui aucune signification, Mami, ne satisfit pas sa curiosité ; il insista, et son interlocuteur, quelque misérable renégat, lui jeta alors l'autre nom du défunt, renégat comme lui : c'était le Dorador, qui s'en allait ainsi au cimetière des indigents !

Confondu, Cervantès porta aussitôt ses réflexions au bagne du juif, où Sosa, sans miséricorde, lui rappela la malédiction qu'il avait jetée, trois ans auparavant, dans cette même mazmorra, au traître implorant de lui un impossible pardon, et jugea que Dieu ne l'avait guère châtié d'un tel crime, pour l'avoir si peu de temps laissé à son remords !...

Mais Cervantès déclara que, pour lui, à cette heure, il pardonnait, et demandait à Dieu, qui jugeait alors le traître, de lui faire miséricorde ! Victime

après tant d'autres de ce terrible esclavage qui brise les plus forts, le reniement et la traîtrise de ce malheureux n'étaient pas imputables à ses seules fautes ! Et puisqu'il avait publiquement regretté et pleuré son crime, ses remords le défendaient devant le Juge de miséricorde. !

Désarmé par cette grandeur tranquille, Sosa n'insista pas ; il se joignit au manchot, et tous deux agenouillés ensemble, firent pour ce Dorador une prière dont ils sortirent meilleurs l'un et l'autre.

Neuf jours après, dans la cour de la maison de maître Pierre, autour du notaire Pedro de Ribeyra, installé à son écritoire avec son greffier, onze des amis de Miguel de Cervantès se trouvaient réunis avec le P. Juan Gil et le manchot lui-même pour entendre lecture des points de l'information enfin prête. Et, le notaire ayant donné lecture des vingt-quatre questions qui résumaient les événements auxquels Cervantès avait été mêlé, ainsi que les preuves de ses vertus et celles des vices du Dr Juan Blanco de Paz, les témoins vinrent successivement répondre à ces questions et faire enregistrer leurs dires. On en connaît le détail, mais rien ne pourrait dispenser d'insister, à cette heure décisive de la vie du héros de *Lépante*, du *Hamma* et du *Sebat el Haout* sur l'émotion dont tremblaient ces onze Caballeros, libérés

ou enchaînés, à l'heure d'attester leur dévotion pour celui qui avait tant fait pour eux, leur admiration pour son courage, leur douleur de le perdre, leur consolation de le savoir libre et prêt à porter, de l'autre côté de la mer perfide, à ceux qui les aimaient, le salut des esclaves et le cri de leur misère !

Se succédèrent ainsi devant le grave Ribeyra, Aragonès le Cordouan ; le fidèle alferez Castellano ; Rodrigo de Chaves, de Badajoz, racheté le 27 août précédent ; Hernando de Vega, de Cadix ; Juan de Valcazar ; le capitaine Lopino ; le Tolédan Fernando de Vega ; Christobal de Villalon, de Valbuena ; Don Diego de Benavides, de Baëza ; l'alferez Luis de Pedrosa, enfin le carmélite Félicien Enriquez, de Yepes. Tous, d'une parole unanime, et avec force détails que le notaire résumait et rédigeait à mesure, répondaient aux questions et signaient de leur nom leur témoignage.

Quand tout fut achevé et dûment parafé du notaire en personne, les témoins, d'une commune pensée, avec la conscience du grand acte qu'ils venaient de parfaire, embrassèrent Miguel et s'étreignirent tour à tour les uns les autres avant de se séparer.

Cette information n'eût d'ailleurs pas été complète sans le témoignage du plus autorisé de ses amis, le Dr Sosa, immobilisé dans son cachot. Le notaire la lui porta aussitôt. Avec sa conscience or-

dinaire, Sosa, l'ayant lue, demanda temps et loisir pour y répondre en détail, point par point, et proposa d'écrire lui-même sa déposition à la suite de l'acte, ce qui ne fit point objection. Onze jours avaient passé à ce travail, où le captif mit tous ses scrupules à ne dire que la vérité, mais de la façon la plus précise et la plus éclatante. Le 21 il la signait avec le notaire, en présence de Miguel et du P. Gil qui la Certifia ensuite de toute son autorité et de toute son affection pour le Caballero Castillan, la signa et la scella de son sceau.

Miguel de Cervantès pouvait quitter la terre d'esclavage le front haut.

Rien de ce qu'il y avait tenté de mémorable ne s'oublierait plus : il en emporterait dans sa patrie l'irrécusable témoignage

L'impatience qui le saisit alors de fuir au plus vite la terre Barbaresque ne devait plus le torturer longtemps.

Ce n'était pas en général un problème facile à résoudre pour les P. P. Rédempteurs que celui de l'embarquement des rachetés. Quand ils avaient de nombreux compatriotes à ramener, les bateaux manquaient, les exigences des capitaines dépassaient leurs ressources, la mer n'était pas sûre, ou, si les occasions favorables s'offraient, les rachats s'arrêtaient, et il fallait renoncer à en profiter.

Au mois d'août précédent, le P. Gil avait pu faire partir un premier échelon de cent huit rachetés ; il n'en restait alors plus guère ; mais depuis lors de nouvelles rançons avaient été payées et aucune occasion de départ ne s'était présentée. Par chance, au moment où se dressait l'information qui devait libérer définitivement Cervantès, arriva au port le petit buque français de maître Antoine, avec lequel le P. Gil put traiter de quelques départs. Mais le buque n'était pas grand, et maître Antoine ne consentait à prendre, au prix fort de quinze doubles, que six passagers qui encore ne seraient guère à leur aise. Or ils étaient huit à attendre !

Il fallut choisir, ce qui se fit heureusement sans trop de peine ; le nom de Cervantès avait été prononcé le premier et retenu d'un consentement unanime. Avec lui furent désignés par le P. Gil son ami et commensal Diego de Benavides, Francesco de Aguilar, Rodrigo de Chaves et deux autres dont le nom n'a pas été retenu.

Et le 24 octobre 1580, le surlendemain de la clôture de l'information, dont il fallut sans doute un peu hâter les dernières formalités et l'expédition, le buque, de maître Antoine doublait le môle, saluait Sidi Beteka et filait vers le Nord-Ouest. II portait à son bord la félicité si durement achetée du fils de Rodrigo de Cervantès, de Alcala de Henarès, soldat,

manchot et poète, maître d'héroïsme et de modestie, qui déjà portait en lui les éléments de son œuvre future, et ne tournait ses regards vers la côte Barbaresque déjà loin derrière lui que pour adresser une dernière pensée à la misère des esclaves et se jurer de consacrer désormais toute son énergie à les libérer du plus honteux et du plus cruel des esclavages !...

Alger-Barbizon, 1912-1927.

ORLÉANS. — IMPRIMERIE ORLÉANAISE. — 3-1930.

TABLE DES MATIÈRES

LIVRE PREMIER. — La première Évasion.....3
LIVRE II. — La Grotte du Hamma.....56
LIVRE III. — La Reine de Maroc.....153
LIVRE IV. — La Liberté.....238